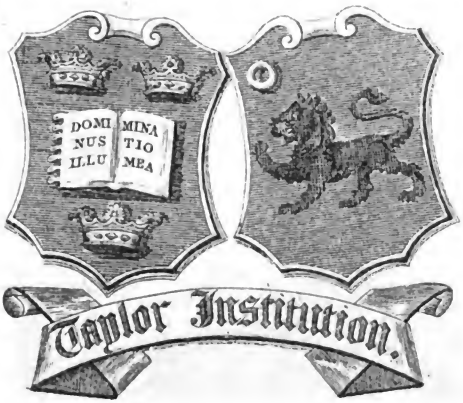
~~81. b 20~~



Vet. Fr. II A. 439

Digitized by Google

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE GENES,

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT
jusqu'à la concluſion de la Paix
de 1748.

Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

TOME SECOND.

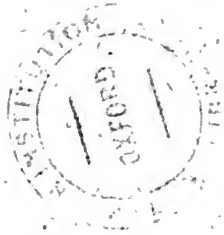
A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez { NYON, Fils, à l'Occaſion.
BABUTY, Fils, à l'Etoile.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

Digitized by Google



Digitized by Google

SOMMAIRES

Du Tome ſecond.

LIVRE QUATRIEME.

ENTREPRISES du Pape Jules II. contre Gênes en 1510. Elles échouent. Diverſes conſpirations découvertes & punies en 1511. Tentative de Jean Frégoſe, élu Doge en 1512. Le Gouverneur François aſſiégé dans le Fort de la Lanterne. Les Adornes & les Fieſques ſe liguent en faveur des François. Ils entrent dans Gênes, & en ſont les maîtres. Antoine Adorne Gouverneur de Gênes au nom du Roi de France en 1513. Les Frégoſes reprennent le deſſus la même année, & Octavien Frégoſe eſt créé Doge. Il aſſiege & prend le Fort de la Lanterne, qu'il fait raſer.

Nouvelles entrepriſes des Adornes en 1514. ſans ſuccès. Frégoſe négocie avec la France, & remet à cette Couronne la Souveraineté de Gênes, dont il eſt fait Gouverneur en 1515.

Tentatives des Adornes sur Gênes en faveur de l'Empereur. Elles ne réussissent point. L'armée impériale assiège cette Place en 1522. Gênes veut capituler, est prise d'assaut & pillée. Mort d'Octavien Frégose. Antoine Adorne est créé Doge. Gênes assiégée par les François en 1526. Elle se rend. Théodore Trivulce en est Gouverneur pour le Roi de France.

Mécontentemens d'André Doria contre la France. Il se rend maître de Gênes en 1528. Il reforme le Gouvernement. Hubert Cataneo élû Doge. Les François tentent en vain d'enlever Doria. Gênes est tranquille. Seditieux peu accrédités, punis en 1534. Entreprise de la France sur Gênes en 1536. Bonne intelligence entre ces deux Puissances en 1541. Conjuration du Comte de Fiesque en 1546. Mort de ce Comte, qui fait évanouïr cette entreprise en 1547. Principaux Conjurés punis. Jules Cibo conspire, & est mis à mort. J. B. Fornari est accusé de conspiration, & puni.

Révolution de Corse en faveur des François, depuis 1553. jusqu'en 1559. fomentée par Sampiero, ou

Digitized by Google

San-Pietro d'Ornano. Paix entre la France & l'Eſpagne en 1559. par laquelle il eſt ſtipulé que la Corſe ſera laiſſée aux Génois. Nouveaux deſſeins de Sampiero ſur cette Iſle. Il y paſſe en 1564. & y excite une révolution nouvelle. Sa mort en 1567. Son fils fait ſa paix, & repaſſe en France en 1569. La Corſe & tout l'Etat de Gênes ſont tranquilles.

LIVRE CINQUIEME.

DIFFERENDS des anciens Nobles & des nouveaux. Troubles en conſéquence en 1574. Médiation de divers Princes. Hoſtilités. Suſpenſion d'armes. Sentence des Arbitres qui terminent ces différends en 1576.

Conteſtations entre les Génois & le Duc de Savoye au ſujet du Marquiſat de Zuccarello en 1625. Ligue du Duc avec la France. Succès des François & des Piémontois. Mauvaiſe conduite des Génois. Brouilleries du Duc de Savoye & de Leſdiguieres. Retraite de l'armée Françoiſe & Piémontoiſe. Succès des Génois. Trêve, bientôt rom-

Digitized by Google

pue. Conjuration de Vachero en 1628. ſoutenue par le Duc. Elle eſt découverte, & les conjurés punis, malgré la réclamation du Duc de Savoye, & les ſollicitations de la Cour d'Eſpagne. Mort du Duc en 1629. Sentence arbitrale rendue par le Roi d'Eſpagne en 1631. La paix ſignée.

Conjuration de la Torré appuyée par le Duc de Savoye en 1670. Hoſtilités de ce Duc en 1672. La découverte de la conjuration n'empêche pas la guerre de continuer. Progrès des troupes Piémontoiſes. Leurs fautes & leurs déſavantages. Suſpenſion d'armes. Paix publiée en 1673. Diverſes avantures de la Torré. Sa mort en 1681. Son caractere.

LIVRE SIXIEME.

LES Génois ſe brouillent avec la France. Armement des François. Ils bombardent Gênes en 1684: Traité entre les Génois & la France par la médiation du Pape. Leurs ſatisfactions. Diverſes inquiétudes que leur donne l'Etat des affaires de l'Europe,

Digitized by Google

juſqu'en 1720. *ils acquierent Final en* 1713.

Troubles de Corſe. Leur origine & leurs motifs. Les Corſes prennent les armes en 1729. *Prétentions des Rébelles. Négociations infructueuſes. Hoſtilités. Priſe de Pompiliani leur chef, en* 1730. *Suſpenſion d'armes ſuivie d'hoſtilités nouvelles. Nouveaux pourparlers infructueux. L'Empereur fournit des ſecours aux Génois contre les Corſes en* 1731. *Giafféri principal chef des Révoltés. Divers évenemens de la guerre contre les Corſes. Traité de pacification conclu à Corté en* 1732. *par la médiation de l'Empereur.*

Digitized by Google

HISTOIRE

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
DE GENES.

LIVRE QUATRIEME.

LEs Génois étoient charmés de la clémence de Louïs XII. Ce Prince, cherchant à ſe les attacher davantage, leur fit donner de l'argent pour rétablir les maiſons que l'artillerie du Château avoit abattues. Le ſage & vertueux Lannoy, digne Miniſtre d'un auſſi bon Maître, n'oublia rien de ce qui pouvoit rétablir l'ordre & la tranquillité dans l'Etat de Gênes. Il délivra en peu de temps la République AN. 1507. AN. 1508.

AN. 1508. de quantité de Brigands qui la déſoloient, vils débris des factions, qui ne pouvant réveiller les troubles cherchoient, par goût ou par néceſſité, à prolonger les déſordres. Les uns furent pendus ; les autres bannis : la crainte diſſipa le reſte.

Les ſoins de Gouverneur embraſſerent au même temps un autre objet non moins important, & plus délicat. Il s'agiſſoit de rappeller aux Loix d'une diſcipline ſévere des Troupes que les guerres avoient accoutumées à la licence, dans un Pays qu'elles avoient regardé comme ennemi. Il y parvint par ſa vigilance & ſa fermeté ; & fit reſpecter au ſoldat François juſqu'à cette extrême ſenſibilité des Génois ſur l'honneur de leurs femmes & de leur filles.

AN. 1509. Roch:-chouart ſuccede à Lannoy.

Lannoy ne gouverna qu'un an. Ayant obtenu ſon rappel en France, il partit au grand regret de tout ce qu'il y avoit à Gênes de bons Citoyens. Il fut remplacé par François de Rochechouart, qui, ſans avoir tous les talens de Lannoy, maintint cependant l'Etat, durant quelques années, dans l'heureuſe ſituation où ſon Prédéceſſeur l'avoit mis.

Digitized by Google

Jamais Gênes n'avoit joui d'un si parfait repos sous ses propres Magistrats. Mais elle n'en goûta pas long-temps les douceurs. L'Italie étoit trop agitée pour que les Génois pussent se conserver dans le calme. Le Pape Jules II. vint à bout de le troubler. AN. 1509.

Jules, qui avoit porté sur le trône Pontifical les qualités d'un Général d'Armée plutôt que les vertus d'un Pape, souffloit depuis long-tems la guerre dans l'Europe entiere ; lui qui en qualité de Pere commun des Chrétiens auroit dû y entretenir la paix. Voisin inquiet, ennemi implacable, ami peu sûr, jaloux de la réputation de Conquérant, mais ne dédaignant aucune des ruses de la Politique la moins scrupuleuse, il étoit toujours prêt à signer des Traités pour les violer ; à se liguer avec ceux qu'il haïssoit, pour les abandonner après les avoir plongés dans des guerres ruineuses ; à changer de parti toutes les fois que son intérêt lui paroissoit le demander. A peine eut-il formé contre les Vénitiens une ligue avec la France, qu'on le vit travailler à en empêcher l'exécution. Content d'avoir tiré de cette AN. 1510. Le Pape Jules II. trouble le repos de Gênes.

AN. 1510. ligue les avantages qu'il ſouhaitoit, il n'eut plus d'autre objet que de chaſſer d'Italie les François qu'il y avoit lui-même appellés.

Premiere tentative de ce Pape ſur cette Ville. Il n'étoit point de meilleur moyen pour y réuſſir, que de leur enlever la ſouveraineté de Gênes. Le Pape en concerta le projet avec les Vénitiens, les Suiſſes & les Chefs des Factions Frégoſe & Doria. Toute cette intrigue fut adroitement liée, & cachée avec beaucoup de précaution. Il fut arrêté que dans le même temps les Suiſſes entreroient dans le Milanez, les Vénitiens agiroient du côté de Véronne, & les troupes du Pape ſe porteroient ſur les terres du Duc de Ferrare : que tandis que l'attention des François ſeroit partagée par ces divers objets qu'ils avoient à défendre, la Flotte du Pape & des Vénitiens ſe préſenteroit tout à coup devant le Port de Gênes, & qu'au même inſtant les Frégoſes & leurs Partiſans, ſoutenus de quelques renforts qu'on leur fourniroit, s'approcheroient par terre des murs de cette Ville, où leurs amis tâcheroient d'exciter quelque ſoulevement. Jules ne doutoit pas que les François, obli-

gés de faire face de tant de côtés à la fois, ne se déterminassent à réunir leurs forces dans le Milanez, & par conséquent à évacuer l'Etat de Gênes ; ce qui étoit le but de toutes ces opérations. AN. 1516.

On ne sauroit disconvenir que ce plan ne fût habilement dressé : mais le secret étoit nécessaire pour que l'éxécution réussît ; & quelque soin que le Pape eût pris pour ne pas laisser pénétrer ses desseins, les François en furent assez tôt informés * pour les faire échouer. Ils surent que vingt-deux galeres Vénitiennes se préparoient à se joindre à celles du Pape, & que cet armement menaçoit les Génois. Ils n'eurent bien-tôt plus lieu d'en douter, lorsqu'ils apprirent que Marc Antoine Colonne, Général au service de Jules, avoit été joint dans la Lunégiane par Jean & Octavien Frégose, & par Jerôme & Nicolas Doria. D'Alègre se jetta aussitôt dans Gênes avec quelque Infanterie Françoise & cinquante Lances : le Roi y fit passer encore d'autres troupes & des muni-

* On en voit la preuve dans le Recueil des Lettres de Louïs XII. tom. 1. p. 252. & suiv.

AN. 1510. tions ; & Rochechouart prit les meilleures mesures pour se bien défendre.

Ses ennemis lui en donnerent le loisir. Colonne & les Fregoses, avec environ quatre cents chevaux & sept cents Fantassins, s'étoient d'abord jettés à l'improviste sur la Spécié, dont ils s'étoient emparés. De-là ils s'étoient portés à Rapallo ; mais ils furent obligés d'y attendre que la Flotte Vénitienne, qui devoit les seconder, fût arrivée à Porto-Vénéré ; & elle fut quelque temps sans s'y rendre.

Les François avoient peu de chose à craindre de la petite armée de Colonne & des Frégoses. Ils appréhendoient seulement qu'à son approche une partie des Habitans de Gênes ne tentât de se soulever. Mais les Génois se trouvoient alors trop bien du Gouvernement de la France, pour chercher à s'en soustraire. Dans l'assemblée que leur Gouverneur convoqua pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre, il fut résolu qu'on défendroit jusqu'à la derniere extrémité les intérêts du Roi ; & cette proposition enleva tous les suffrages sans en excepter un seul. On s'assembla de nouveau,

Digitized by Google

& le Gouverneur demanda qu'on fît des levées de deniers pour ſubvenir aux dépenſes qu'exigeoit la réſolution qu'on avoit priſe. Ces levées furent encore accordées avec une unanimité preſque générale. Il n'y eut que cinq voix qui s'y oppoſerent. AN. 1510.

Des diſpoſitions auſſi favorables dans les Génois raſſurerent parfaitement les François. Ils n'avoient plus rien à craindre que de la part de la Flotte de Veniſe, qu'ils s'attendoient à voir paroître de jour en jour. Rochechouart fit promptement armer des galeres en nombre ſuffiſant pour pouvoir les oppoſer à celles des ennemis, dont il redouta peu les efforts après de pareilles précautions.

Enfin la Flotte Vénitienne parut. Elle étoit bien moins nombreuſe que les François ne l'avoient appréhendé, & que le Pape ne l'avoit eſpéré. Il n'y avoit en tout que douze galeres, auxquelles le Pape en avoit joint une treizieme. Sitôt que cette Flotte ſe fut approchée du Port de Gênes, Colonne & les Fregoſes s'approcherent auſſi des murailles. Mais ayant appris, ſans doute par les intelligences Elle échoue.

AN. 1510. qu'ils avoient dans la Ville, qu'on étoit dans la réſolution, & en état de leur réſiſter, ils ſentirent qu'il n'y avoit aucun eſpoir de réuſſir. Ils ne ſongerent donc plus qu'à ſe retirer; & la Flotte prit auſſi le même parti.

Elle fut pourſuivie par celle que les Génois avoient équippée; mais elle n'en fut point atteinte. Les troupes de Colonne ne firent pas leur retraite avec le même bonheur. Celles qui ne purent s'embarquer furent détruites en la plus grande partie par les Payſans, avant que d'avoir regagné la Spécié.

Ainſi ſe termina cette premiere expédition * auſſi mal exécutée que bien conçue. Il eſt certain que jamais entrepriſe ne fut pouſſée avec ſi peu de vigueur. Le Pape ſe plaignit fort des Vénitiens, & avec raiſon. Au lieu de vingt-deux galeres qu'ils avoient promiſes, ils n'en envoyerent que douze; encore ſe firent-elles long-temps attendre; & cette lenteur donna le temps aux François de faire tous les préparatifs néceſſaires pour déconcerter les projets formés contre eux. Il faut avouer auſſi que la bonne conduite du

* Avant le milieu de Juillet.

Maréchal de Chaumont, qui commandoit dans le Milanez, empêcha l'effet des diviſions ſur leſquelles le Pape auoit compté. AN. 1510.

Imputant donc uniquement à ces contretemps le mauvais ſuccès de ſon projet, Jules ne ſe rebutta point. Inflexible par humeur & par fierté, les obſtacles ne ſervoient qu'à l'animer davantage ; & la même année vit recommencer ſes tentatives. Elles ne furent pas plus heureuſes, malgré les meſures nouvelles qu'il prit pour en faciliter la réuſſite. Seconde tentative du Pape ſur Gênes.

Il engagea les Vénitiens à augmenter leur Flotte de quatre gros vaiſſeaux. Il y joignit une galéaſſe, & quelques autres bâtimens. Il ne chercha point à maſquer cette nouvelle entrepriſe. Lorſque la Flotte fut prête à mettre à la voile, il la bénit lui-même avec grande cérémonie. On étoit fort étonné que le Pape ſe flattât de réuſſir dans une expédition en quelque ſorte annoncée, tandis qu'il venoit d'échouer dans des circonſtances qui paroiſſoient plus favorables. Les Vénitiens eux-mêmes ne s'attendoient gueres au ſuccès. Au reſte il leur im-

Digitized by Google

AN. 1510. portoit peu. Ces projets n'étoient pas de leur goût ; & il fut aiſé de s'en appercevoir par la façon dont ils ſe conduiſirent dans l'entrepriſe précédente : mais ils étoient contraints de ſe prêter aux volontés impérieuſes de Jules, qu'il étoit de conſéquence pour eux de retenir dans leur parti.

Les Frégoſes & les Doria monterent ſur les Galeres. L'Archevêque de Gênes, fils d'Obietto de Fieſque, s'y embarqua auſſi. Quelques troupes devoient ſeconder par terre les opérations de cette Flotte. L'Archevêque de Salerne, frere d'Octavien Fregoſe, fit pour cela des levées dans la Lunégiane, aux dépens du Pape, qui avoit d'ailleurs ſur les frontieres des Florentins deux Régimens auxquels il donna ordre de marcher vers Gênes. Mais ce ſecond projet ne fut pas mieux exécuté que le premier.

Les Génois, plus affectionnés que jamais à la France, étoient unanimement réſolus à repouſſer les efforts réitérés dont on le menaçoit. Ils étoient abondamment pourvûs de munitions & de troupes ; & il étoit arrivé ſur leurs côtes une Flotte Françoiſe qui

Digitized by Google

redoutoit peu celle des Vénitiens & du Pape. Ces nouvelles intimiderent les levées qu'on avoit faites dans la Lunégiane, & elles n'oſerent s'engager à traverſer les terres de la République. Les Régimens qui devoient y entrer par l'Etat de Florence allégueront pour excuſes que les Florentins leur refuſoient le paſſage. Il n'y eut donc que la Flotte du Pape & de ſes Alliés qui prit la route de Gênes, vers le commencement du mois de Septembre. AN. 1510.

A la hauteur de Porto-Vénéré elle rencontra vingt-deux Galeres Françoiſes. On ſe canonna de part & d'autre pendant deux heures, ſans grand effet. Au bout de ce temps, un vent un peu fort s'étant élevé, contraignit les deux Flottes de ſe ſéparer. Celle de France ſe retira à Porto-Vénéré; celle du Pape à Civita-Vecchia. Cette derniere ne tarda pas à s'approcher de Gênes. Elle s'arrêta vis-à-vis cette Ville, ſans rien faire : mais ſitôt que la nuit fut venue, elle détacha quatre galeres qui s'avancerent juſqu'à l'entrée du Port, tandis qu'un Brigantin mit à terre Jean Frégoſe.

Digitized by Google

AN. 1510.

Elle ne réuſſit pas mieux que la premiere.

Le but étoit que Frégoſe s'introduiſît dans la Ville, & qu'au moyen des partiſans qu'il comptoit y trouver, il y excitât un ſoulevement en ſa faveur. Alors la Flotte auroit abordé, & auroit ſecondé Frégoſe, ſoit en ſe rendant maîtreſſe du Port, ſoit en lui fourniſſant les ſecours dont il pourroit avoir beſoin. Mais Frégoſe trouva qu'on étoit par-tout ſur ſes gardes. Ses meſures avoient été ou mal priſes, ou déconcertées. Il fut obligé de ſe rembarquer ſans pouvoir même rien tenter; & les quatre galeres qui s'étoient avancées pour le ſoutenir, & qui ſe trouvoient fort incommodées de l'artillerie d'un Fort voiſin qui n'avoit ceſſé de tirer depuis leur approche, reprirent bien-vîte le large.

Elles rejoignirent le reſte de la Flotte, qui voulut en paſſant, inſulter Porto-Vénéré. Ce fut ſans aucun ſuccès. La Flotte de France l'obligea de ſe retirer, & lui donna la chaſſe juſqu'à Livourne. Telle fut la fin de cette ſeconde tentative du Pape contre Gênes. Le peu de fruit qu'il en tira ne fit que l'opiniâtrer davantage dans le deſſein qu'il avoit formé d'en-

Digitized by Google

lever cet Etat aux François. Tandis qu'il préparoit pour cela des projets nouveaux, on prit contre lui des précautions nouvelles. AN. 1511.

Il paroiſſoit que le Pape avoit en dernier lieu fondé ſon principal eſpoir ſur le ſoulevement qu'il s'étoit flatté que Frégoſe exciteroit dans Gênes ; & la démarche de Frégoſe avoit bien clairement prouvé qu'il comptoit y avoir des Partiſans. Rochechouart s'appliqua à les découvrir ; & il s'en trouva en effet un aſſez grand nombre, dont pluſieurs étoient des plus conſidérables Citoyens. Comme juſqu'alors ils n'auroient pû ſe découvrir ſans ſe perdre, ils n'avoient oſé remuer, & n'avoient ſongé qu'à ſe cacher. Malgré leurs précautions, pluſieurs furent convaincus & punis. Quelques-uns eurent la tête tranchée : d'autres furent condamnés au banniſſement & à des amendes : on fit le Procès à Jerôme Doria, qui fut déclaré rébelle au Roi ; ſes biens furent confiſqués, ſa maiſon raſée, ſa femme même exilée comme lui : non qu'on la jugeât ſa complice, mais pour aggraver ſa punition par quelque choſe Factieux punis.

AN. 1511. d'extraordinaire. Car c'étoit contre l'usage des Génois, de comprendre les femmes dans la condamnation de leurs maris, comme les Historiens de Gênes n'ont pas manqué de le remarquer.

Conspiration de l'Evêque de Ventimille.

Au milieu même des châtimens par lesquels le Gouvernement François tâchoit d'effrayer les Factieux, il se formoit contre lui de nouveaux complots. Le Pape, à qui les entreprises d'éclat avoient si mal réussi, faisoit mouvoir des ressorts plus secrets. De concert avec lui, Alexandre Frégose Evêque de Ventimille, & fils du fameux Cardinal Frégose que nous avons vû Doge, se fit lui-même Chef d'une conspiration, dont le but étoit d'égorger d'abord Rochechouart, & d'exciter ensuite le Peuple de Gênes à se révolter contre les François, qui n'ayant plus de Chef se trouveroient peu en état de s'opposer au soulevement.

Elle est découverte.

L'Evêque de Ventimille se rendit secretement à Gênes aux approches des fêtes de Pâques de l'an 1511. & malgré les recherches qu'on avoit faites des Factieux, il en trouva en-

Digitized by Google

core un assez grand nombre disposés à le servir. Il arrangea avec eux le plan de son entreprise ; & l'exécution en fut fixée à la nuit du Vendredi Saint. Cependant Rochechoüart, qui veilloit toujours, eut quelque soupçon de ce qui se tramoit. Un des Conjurés fut arrêté, & découvrit tout. Le Prélat eut le bonheur de se sauver à l'aide d'un déguisement & prit la route du Montferrat : mais on le poursuivit, & il fut arrêté à Rossiglioné, d'où on le conduisit à Milan. AN. 1511.

Là on le força de découvrir bien des mysteres ; & ce fut alors qu'on apprit que le Pape, qui dans ce temps-là même traitoit de Paix, étoit le mobile de l'entreprise de l'Evêque. Le Pontife n'eut garde de convenir d'être l'auteur du projet ; mais il ne put nier qu'il n'en eût eu connoissance, & qu'il n'en eût marqué de la joie. On ne pouvoit plus douter après cela de l'acharnement de Jules contre la France. Il en devoit coûter cher à l'Evêque de Ventimille pour s'y être prêté ; mais les révolutions qui arriverent peu après dans le Milanez, le sauverent.

Digitized by Google

AN. 1512. Nouveaux efforts pour chaſſer de Gênos les François.

Les François gagnerent en 1512. la célebre Bataille de Ravenne : mais la mort du Duc de Nemours leur Général, tué au milieu de ſa victoire, & les nouveaux efforts de leurs ennemis, leur enleverent bientôt preſque tout le Milanez. Il en devint plus facile de leur arracher auſſi Gênes ; & le Pape reprit avec plus d'ardeur que jamais, quoique moins ouvertement, le deſſein qu'il en avoit formé depuis ſi long temps.

Diverſes circonſtances contribuoient à en procurer le ſuccès. Les revers que venoient d'eſſuyer les armes de France en Italie décourageoient les plus zélés Partiſans que cette Couronne eût parmi les Génois, & enhardiſſoient ceux qui s'étoient livrés à des intérêts contraires. D'ailleurs, le nombre de ces derniers groſſiſſoit tous les jours par les mécontentemens qu'excitoit contre lui Rochechouart. On l'accuſoit d'exactions, & de pluſieurs autres excès, qui l'avoient inſenſiblement rendu auſſi odieux que ſon Prédéceſſeur étoit aimé. Peut-être les plaintes qu'on faiſoit de lui étoient-elles outrées, & ſes torts exagérés

exagérés par les ennemis de la France. Quoi qu'il en soit, on ne peut le supposer tout-à-fait innocent, puisque le mécontentement étoit général, & que les Génois supplierent le Roi de leur envoyer un autre Gouverneur. AN. 1512.

Quelques raisons qu'eût ce Prince de ménager les Génois, quelques complaisances qu'il marquât en toute occasion pour eux, ils ne purent obtenir de lui ce qu'ils demandoient. Si leur attachement pour la France n'en fut pas essentiellement altéré, au moins en résulta-t-il une mésintelligence décidée entre le Gouverneur & le Peuple, une défiance, une haine réciproque, dont nous verrons bientôt les fâcheuses suites.

La faction des Frégoses, de nouveau mise en mouvement par le Pape, profita de ces conjonctures, & recommença ses tentatives vers le mois de Juin. Tandis que la partie de cette faction qui demeuroit cachée dans Gênes tramoit sourdement ses pratiques, Jean Frégose & ses freres, qui étoient dans l'armée du Pape, en partirent avec cinquante hommes d'armes & cinq cents soldats, & s'avan-

AN. 1512. cerent à grandes journées jusqu'à Chiavari. Lorsqu'ils y furent, ils firent prendre les devants à un Hérault chargé de Lettres du Cardinal de Sion, Général de l'armée du Pape & de ses Alliés, par lesquelles le Conseil Génois étoit sommé de remettre Gênes aux mains de Jean Frégose. Les Factieux n'étoient pas en état d'influer sur les délibérations de ce Conseil: aussi la sommation fut-elle mal reçue, & peu s'en fallut qu'on ne fît pendre le Hérault.

Malgré la fermeté de cette premiere démarche, les Génois n'étoient pas sans inquiétudes. Ils paroissoient résolus de demeurer fideles à la France: mais ils avoient bien moins de forces que de bonne volonté. Ils ne doutoient pas que les Frégoses n'eussent un Parti puissant dans leur Ville, & ils craignoient de n'être pas en état de le contenir. Ils ne pouvoient plus compter sur la Flotte Françoise, qui avoit quitté leurs côtes. Ils firent en vain demander quelques secours aux Généraux des troupes de France qui restoient encore en Italie. Ces troupes étoient en trop petit nombre,

Digitized by Google

pour qu'on pût en rien détacher. Tout cela n'ébranla point la fidélité des Génois. Ils leverent deux mille hommes à leurs frais, & nommerent un Conſeil de huit perſonnes, pour veiller ſur les Factieux, & les empêcher de rien entreprendre. AN. 1512.

Mais l'objet le plus eſſentiel eût été de rétablir la confiance entre le Peuple & le Gouverneur; & malheureuſement il n'étoit pas poſſible d'y réuſſir. Rochechouart, ſachant à quel point il étoit haï dans Gênes, n'oſa s'expoſer à y reſter. Il craignoit qu'aux approches des Frégoſes, le Peuple ne ſe ſoulevât contre lui, & n'exerçât ſur ſa perſonne la haine qu'il lui portoit: aveu tacite de l'avoir méritée. Il ſortit donc, ſous prétexte de prendre le plaiſir de la promenade, & tout d'un coup il ſe jetta dans le nouveau Fort que le Roi avoit fait bâtir au Cap de Faro, & qu'on appelloit la Lanterne. Rochechouart abandonne la Ville.

On ne pouvoit haſarder de démarche plus imprudente. Les principaux Citoyens, qui en ſentirent toutes les conſéquences, & qui étoient ſincerement attachés aux François firent

AN. 1512. tout ce qu'ils purent pour déterminer Rochechouart à revenir dans la Ville. Ils offrirent même de lui donner des ôtages. Mais sa frayeur étoit trop forte, & rien ne put la calmer. Cependant les troupes Françoises qu'il avoit sous ses ordres s'enfermerent dans les Forts à son imitation. La Garde Suisse qui étoit au Palais, demanda son congé, & sortit; & la retraite de ces troupes mit les Génois dans l'impossibilité de se défendre.

Jean Frégose s'en rend le Maître. Les François avoient abandonné Gênes bien avant qu'elle leur fût disputée; car ce ne fut que trois jours après qu'ils en furent sortis que Jean Frégose parut. Depuis qu'il avoit quitté Chiavari, il s'étoit avancé lentement, comptant peut-être davantage sur l'impression que feroit le bruit de sa marche, que sur ses forces réelles. En effet les troupes qu'il avoit avec lui n'étoient pas en état de forcer Gênes, si Rochechouart y fût demeuré avec les siennes. Mais les Génois, destitués de ce secours, ne jugerent pas à propos de se sacrifier vainement pour des gens qui les abandonnoient les premiers. La Faction

ennemie de la France se démasqua sans péril ; & sitôt que Jean Frégose arriva, les portes lui furent ouvertes. AN. ..12.

A peine fut-il entré dans Gênes, que Pierre Frégose, fils de Baptiste, s'y rendit aussi. Il communiqua aux Magistrats des Lettres du Cardinal de Sion, semblables à celles que Jean Frégose avoit envoyées ; & demanda en conséquence que la Ville lui fût remise. Cette concurrence allarma les Génois, qui en craignoient les suites ; & pour les prévenir, ils se hâterent d'élire Jean Frégose * pour Doge.

Il est élu Doge.

Son premier soin fut d'envoyer douze mille écus d'or au Cardinal de Sion, selon la convention qu'il avoit sans doute faite avec lui. Il pensa ensuite à se rendre maître du Château, & du Fort de la Lanterne. Il fit battre le Château durant huit jours avec sept pieces d'artillerie que le Pape lui fournit. Le Commandant, voyant les murailles ouvertes de tous côtés, capitula. On lui paya dix mille ducats : il sortit avec sa Garnison,

Siege du Château, & du Fort de la Lanterne.

* Le 29 de Juin.

AN. 1512. enſeignes déployées, & s'embarqua pour retourner en France.

Le Fort de la Lanterne étoit en état de tenir plus long-temps, & il incommodoit beaucoup la Ville. Deux galeres Françoiſes & un navire de Biſcaye y avoient déja jetté quelque ſecours : on ſe hâta d'équipper ſecrettement ſur les côtes de Normandie un gros vaiſſeau chargé de toutes ſortes de munitions, pour ravitailler de nouveau ce Fort.

AN. 1513. Le vaiſſeau arriva devant Gênes le 10. de Mars 1513. La Forteresſe, aſſiégée du côté de la terre, étoit bloquée du côté de la mer par quatre gros vaiſſeaux, & pluſieurs autres plus petits. Le vaiſſeau François, profitant d'un vent favorable, paſſa au travers de l'Eſcadre ennemie, & vint mouiller ſous le Fort à la diſtance d'un trait d'arbalête. Ce coup étoit hardi; & le Doge étoit au déſeſpoir de ce ſecours, qui mettoit les aſſiégés en état de ſe défendre encore long-temps. Manuel Cavallo vint trouver le Doge, & lui propoſa de s'emparer du vaiſſeau avant qu'il eût débarqué dans le Fort les munitions dont il étoit chargé. Une

Digitized by Google

pareille offre fut écoutée avec admiration, & acceptée avec empreſſement. Cavallo, ſans perdre de temps, monta ſur un navire avec quelques hommes de bonne volonté, & voguant à pleines voiles, vint ſe placer entre le Fort & le vaiſſeau François qu'il aborda. Il eſſuya toute l'artillerie du Fort, qui lui tua beaucoup de monde: mais quand il fut une fois à l'abordage, l'affaire fut bientôt terminée. Les François, ſaiſis d'étonnement de l'audace de Cavallo, ou trop foibles pour réſiſter, ne ſongerent qu'à fuir. Quelques-uns ſe ſauverent dans la chaloupe; d'autres ſe jetterent à la nage; beaucoup ſe noyerent: le reſte fut tué ou pris. Le Capitaine François s'étoit jetté dans la mer, & tâchoit de gagner le Fort: un jeune Génois s'élança après lui, le fit priſonnier en nageant, & le ramena à bord. AN. 1513.

Cavallo, maître du vaiſſeau François, coupa les cables, & eut bientôt pris le large. Lorſqu'il fut rentré dans le Port, il mit pied à terre pour aller rendre compte aux Magiſtrats du ſuccès de ſon entrepriſe. Il fut ſuivi de

AN. 1513. tout le Peuple qui en avoit été témoin, & qui ne ceſſoit de jetter des cris de joie & d'applaudiſſement. Une ſi belle action fut récompenſée comme elle méritoit de l'être : mais le Fort ne ſe rendit pas pour cela.

Sur ces entrefaites, les affaires des François ſe rétabliſſoient en Iralie. Jules II. * étoit mort depuis quelque temps, & Leon X. lui avoit ſuccédé. Louïs XII. avoit fait une trêve d'un an avec Ferdinand, Roi d'Eſpagne ; & s'étoit ligué avec les Vénitiens. Ses troupes s'avancerent vers le Milanez, & l'on apprit que ſa Flotte, armée à Marſeille, étoit dans le Port de Villefranche. Le Doge augmenta la ſienne juſqu'à quarante-cinq voiles, & preſſa avec plus de vivacité que jamais, le ſiege du Fort. Il n'étoit cependant pas ſans inquiétude. La nouvelle de l'approche des François l'allarmoit ; & il craignoit de plus que les Adornes, ennemis de ſa faction, ne fuſſent d'accord avec les Fieſques pour faire rentrer Gênes ſous la domination Françoiſe.

Les François reviennent en Italie.

Quand les Fieſques n'auroient pas été

* Le 21 de Février.

été ligués contre le Doge avec les Adornes, l'évenement que je vais rapporter auroit ſuffi pour leur faire prendre ce parti. Jerôme de Fieſque, étant dans le Palais, prit querelle avec Jacques Lomellino; & tous deux mirent l'épée à la main. Le Doge, qui étoit dans un appartement voiſin, accourut à ce bruit, & les ſépara. Quelque-temps après Jerôme de Fieſque ſortit avec Ambroiſe, un de ſes freres, pour retourner chez lui: mais à peine fut-il dans la rue, que trois freres du Doge, armés de hallebardes, tomberent ſur lui, & l'aſſaſſinerent. Ambroiſe fut bleſſé au viſage: deux autres freres des Fieſques, Othon & Sinibalde, qui étoient auſſi ſortis du Palais, ayant appris ce qui venoit de ſe paſſer, ne ſe crurent pas en ſûreté dans la Ville, & ſe retirerent dans leur Château de Montaggio. AN. 1513.

Le même jour * on vit paroître la Flotte Françoiſe, qui s'approcha de celle qui bloquoit le Fort de la Lanterne; mais ſans engager le combat de part ni d'autre. Le lendemain les Adornes & les Fieſques deſcendirent

Les Fieſques ſe liguent avec les Adornes en faveur des François.

* Le 23 de Mai.

AN. 1513. dans la Vallée de Polſevera avec quatre mille hommes qu'ils avoient raſſemblés, & ayant battu quelques troupes que le Doge voulut leur oppoſer, ils firent lever le ſiege du Fort de la Lanterne, qu'ils ravitaillerent. Jean Fregoſe connut bientôt qu'il étoit trop foible pour réſiſter aux factions réunies des Fieſques & des Adornes, ſoutenues par la Flotte de France. Il s'embarqua dans une chaloupe avec ſon frere Fregoſin, & ſe retira ſur les galeres, laiſſant ſon autre frere Louïs dans le Château.

Ils entrent dans Gênes. Les Adornes & les Fieſques entrerent preſque au même temps dans Gênes. Les Fieſques y donnerent le ſpectacle cruel de leur vengeance. Un Payſan avoit remis entre leurs mains Zacharie Fregoſe qui s'étoit caché chez lui. C'étoit un des freres du Doge, & il avoit eu part à l'aſſaſſinat de Jerôme de Fieſque. Ils maſſacrerent de ſang froid ce malheureux, & ayant attaché ſon corps à la queue d'un cheval, le firent traîner par les rues.

Antoine Adorne Gouverneur de Gênes pour le Roi de France. La Cour de France étoit d'accord avec les Adornes. Antoine Adorne fut reconnu Gouverneur au nom du

Roi. On changea les Magiſtrats : on députa vers Jean Fregoſe qui s'étoit retiré avec ſes galeres à la Spezza, & on lui offrit de le recevoir dans Gênes, à condition qu'il ſe ſoumettroit au nouveau Gouverneur : mais il refuſa de le faire. La Flotte Françoiſe, après avoir bien muni le Fort de la Lanterne, fit voile vers la Spezza, où elle perdit deux galeres, que celles de Fregoſe prirent. Juſqu'alors les armes des François avoient été ſupérieures en Italie : Gênes étoit ſoumiſe, le Milanez preſque entierement reconquis : mais la perte de la Bataille de Novare * fit évanouïr en un moment tous ces avantages. La Flotte ſur laquelle Jean Fregoſe s'étoit retiré à la Spezza, ſe hâta auſſitôt de revenir vers Gênes. Celle de France, qui étoit à Porto-Venéré, ne jugea pas à propos de l'attendre, & diſparut. AN. 1512.

Les François ſont battus en Italie; les Adornes & les Fiefques ſortent de Gênes.

Adorne étoit ſans reſſources. Abandonné des François, dont il ne pouvoit plus attendre de ſecours, preſſé de toutes parts par les Fregoſes, il eût en vain tenté de réſiſter. Jean Fregoſe

* Le 6. de Juin.

AN. 1513. étoit devant le Port avec ſa Flotte. Louïs Fregoſe étoit maître du Château, où il s'étoit maintenu ; Octavien Fregoſe arrivoit par la Vallée de Polſevera avec trois mille hommes de pied & quatre cents chevaux que lui avoit donné le Viceroi de Naples. Les Adornes & les Fieſques prirent donc le parti de ſe retirer. Ils ſortirent la nuit du 16 au 17. de Juin, & ſe réfugierent à Montaggio. Le lendemain, Octavien Fregoſe entra dans Gênes, & ayant convoqué l'aſſemblée, il y fut créé Doge par les ſuffrages unanimes de quatre cents Citoyens. Ce fut pour la quatrieme fois que les Génois changerent de maîtres dans l'eſpace d'une année. Mais ces changemens, qui n'étoient gueres libres, ne devoient point être attribués à l'inconſtance de la Nation. Ils étoient une ſuite de ces grandes & fréquentes révolutions qui agitoient depuis quelque-temps l'Italie, & dans leſquelles Gênes ſe trouvoit enveloppée.

Octavien Fregoſe eſt créé Doge.

Jean Fregoſe, qui avoit déja été Doge, auroit dû s'attendre à être rétabli dans cette dignité. Mais on lui

Digitized by Google

préféra Octavien, pour qui le Pape s'intéreſſoit, & qui avoit mis l'Eſpagne dans ſon parti, en promettant de payer au Viceroi de Naples quatre-vingts mille ducats, qu'il lui fit effectivement compter ſitôt qu'il fut Doge. Sa premiere attention fut d'abord de recommencer le ſiege du Fort de la Lanterne, dont les François étoient toujours les maîtres. Pour hâter la priſe de ce Fort, on réſolut d'y attacher les Mineurs; & l'on conſtruiſit pour cela un ponton d'une fabrique particuliere, par le moyen duquel on eſpéroit tranſporter les Mineurs juſqu'au pied de la Forteresſe : mais ce bâtiment, qui avoit coûté aux Génois douze mille ducats, fut coulé à fonds par l'artillerie des François. Le Doge ne ſe rebuta point, & bloquant toujours les aſſiégés par mer & par terre, les mit enfin dans la néceſſité de ſe rendre. Ils avoient reçu quelques vivres ſur la fin de l'an 1513. par une barque de Marſeille qui avoit trouvé le moyen de s'approcher : mais ces proviſions ne pouvoient durer longtemps, & la difficulté de les renouveller augmentoit de jour en jour,

AN. 1513.

Il aſſiege les François dans le Fort de la Lanterne.

Ann. 1514. par les précautions que les assiégeans ne cessoient de prendre pour intercepter les secours. Il fallut donc songer à faire sa capitulation. Elle fut conclue aux conditions suivantes : que si les François n'étoient secourus avant le 26. d'Août 1514. ils rendroient la Place avec l'artillerie, les armes & les munitions ; que la garnison auroit la liberté de se retirer ; & qu'on lui payeroit vingt-deux mille écus qui lui étoient dûs pour sa solde.

Tandis que ce délai s'écouloit, des ennemis plus dangereux pour Fregose qu'une poignée de François qu'il assiégeoit, donnerent à ce Doge des embarras dont il se tira plus heureusement qu'il n'y avoit lieu de l'espérer. Ces ennemis étoient les Adornes & les Fiesques qui formerent le dessein de déposséder Fregose.

Entrepriſes des Adornes contre le Doge.

Les Adornes s'étoient réconciliés avec la Cour de Milan. Ils avoient autrefois soutenu contre les Fregoses les intérêts du Duc de Milan, Ludovic Sforce. Ils firent valoir ces anciens services auprès du Duc Maximilien Sforce, fils de Ludovic, & le porterent à se défier des Fregoses, si long-

Digitized by Google

temps ennemis de ſa maiſon. Ils ſe ligueront avec les Suiſſes, à qui ils promirent une groſſe ſomme. Aſſurés d'être ſoutenus de ces deux puiſſances, Jerôme Adorne & Scipion de Fieſque s'avancerent avec quelques troupes vers Chiavari & Porto-Fino. Après avoir pris ces deux Places, & repouſſé les gens que le Doge avoit fait marcher contr'eux, ils s'approcherent de Gênes, & vinrent camper dans la Vallée de Biſagno, au mois de Novembre 1513. Mais, après y avoir reſté dix jours ſans rien faire, ils décamperent tout-à-coup avec précipitation, abandonnant même l'artillerie qu'ils avoient amenée. Le Pape & le Viceroi de Naples, qui ſoutenoient Octavien Fregoſe, avoient détaché du parti des Adornes les Suiſſes & le Duc de Milan; & ce changement, déconcertant les meſures des Adornes & des Fieſques, avoit cauſé ſans doute leur fuite précipitée. AN. 1514.

Mais ils ne demeurerent pas longtemps oiſifs dans leurs Châteaux. Ils raſſemblerent cinq cents hommes de bonnes troupes, & partirent de leurs Terres peu éloignées de Gênes, comp-

AN. 1514. tant arriver dans la Ville durant la nuit, & s'en emparer par surprise avec le secours des partisans qu'ils y avoient. Mais les mauvais chemins, & quelques autres obstacles retarderent leur marche; de sorte qu'ils n'arriverent qu'au point du jour * aux montagnes voisines de Gênes. Ils délibérerent s'ils remettroient l'exécution de leur projet à la nuit suivante, & ils se déterminerent à ne la pas différer. Ils descendirent donc vers la Ville, & y entrerent par une porte où ils ne trouverent point de garde. Ils se séparerent en deux troupes, & marcherent par divers chemins vers le Palais, en criant: *Adorne & Fiesque.* Arrivés au Palais, ils tenterent d'en briser les portes: mais Octavien Fregose les fit bientôt ouvrir. Il avoit été averti de leur dessein, & avoit veillé toute la nuit. Lorsque le jour fut venu, il avoit cru qu'ils n'entreprendroient plus rien, & s'étoit mis au lit. Le bruit qu'il avoit entendu l'avoit réveillé; & ayant promptement pris ses armes, il avoit mis en bataille les troupes qu'il avoit à côté de lui. Après ces dispositions,

Ils entrent dans Gênes.

* Le 27. de Décembre.

Digitized by Google

il fit ouvrir une des portes du Palais que les Adornes tâchoient d'enfoncer, & tomba sur eux si brusquement qu'il mit leurs gens en déroute. Jerôme Adorne & Scipion de Fiesque, Chefs de l'entreprise, furent faits prisonniers, & mis en prison dans le Château. Ils en furent quittes pour y demeurer quelques mois. AN. 1514. Leur projet échoue.

Ainsi échoua le projet des Adornes par la bonne conduite & la valeur du Doge. Il fit dans cette occasion les devoirs de Général & de soldat. Il chargea l'épée à la main, à demi habillé ; & quoique dans l'action il eût été blessé à la main gauche d'un coup de feu, il ne cessa point de presser ses ennemis qu'il ne les eût entierement dissipés. Cet avantage affermit plus que jamais le pouvoir de Fregose.

Cependant le jour auquel les François, assiégés dans le Fort de la Lanterne, avoient promis d'en sortir, étoit arrivé. Ils exécuterent la capitulation qu'ils avoient signée, & remirent ce Fort aux Génois. Le Doge le fit raser sur le champ. Ses partisans le blâmerent beaucoup : ils au-

Digitized by Google

AN. 1514. roient voulu qu'il ſe fût conſervé ce Fort, où il auroit pû ſe maintenir, dans des temps de troubles, contre les factions oppoſées : mais le Doge vouloit s'attacher les Génois, qui déſiroient avec ardeur la deſtruction d'une Forteresſe dont ils avoient été ſi incommodés, & qui, tant qu'elle auroit ſubſiſté, leur auroit toujours paru menacer leur liberté.

Quand Octavien Fregoſe auroit conſervé le Fort qu'il venoit de faire abattre, on auroit dû le lui pardonner ; car, outre qu'il connoiſſoit l'inſtabilité des Génois & les remuemens ordinaires des factions, il n'ignoroit pas qu'il avoit perſonnellement de puiſſans ennemis. Sans parler de la faction des Fieſques & des Adornes, il en avoit juſques dans ſa propre famille. Jean Fregoſe, piqué de la préférence qu'on avoit donnée à Octavien, s'étoit retiré à Savone, occupé du projet de recouvrer la dignité de Doge. Octavien le prévint, & s'aſſura de Savonne après l'en avoir chaſſé. Mais ſi les précautions qu'il avoit priſes le rendoient tranquille au dedans, il ſe formoit au-dehors des ora-

Digitized by Google

ges dans lesquels il se trouva nécessairement enveloppé. AN. 1525.

Louïs XII. reprenoit avec plus d'ardeur que jamais ses desseins sur le Milanez & l'Etat de Gênes, lorsque la mort le surprit. Cet évenement ne fit que retarder le danger dont l'Italie étoit menacée. François I. successeur de Louïs, n'avoit ni moins de vûes que ce Prince, ni moins d'ambition, & avoit beaucoup plus de goût pour la guerre. François I. a des vûes sur l'Italie.

Quelque soin que prît le nouveau Roi pour cacher ses desseins sur l'Italie, il n'étoit pas difficile de les pénétrer. Une ligue formidable se forma contre lui, entre l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Duc de Milan & les Suisses. Octavien Fregose fut sollicité d'entrer dans cette ligue; & il sembloit assez naturel qu'il s'y attachât. Il devoit son élévation au Roi d'Espagne & au Pape qui favorisoit d'abord secretement les ligués, & qui se joignit bientôt à eux. Fregose s'étoit d'ailleurs déclaré l'ennemi des François, qu'il avoit achevé de chasser de Gênes. Mais au nombre des confédérés étoient les Suisses & le Duc de Milan, ses

Digitized by Google

AN. 1515. ennemis perſonnels, qui avoient ſoutenu contre lui, l'année précédente, les Fieſques & les Adornes. Cette conſidération lui donnoit de l'éloignement pour la ligue qu'on lui propoſoit. D'un autre côté, le Roi de France lui faiſoit offrir des avantages conſidérables, s'il vouloit déterminer les Génois à ſe reconnoître de bonne volonté dépendans de ſa Couronne. Les offres de ce Prince tenterent Fregoſe, & il réſolut de les accepter.

Fregoſe ſe ligue avec ce Prince, à qui il remet la Souveraineté de Gênes.

En conſéquence il ſigna un traité, par lequel il s'obligeoit à remettre à François I. la ſouveraineté de Gênes, aux mêmes conditions que les Rois de France l'avoient poſſédée avant Louïs XII. & le Roi de ſon côté promettoit à Fregoſe de le faire en ſon nom Gouverneur de Gênes; de lui laiſſer la diſpoſition des Charges de l'Etat; de lui entretenir une Compagnie de cent hommes d'armes; de lui donner le Collier de l'Ordre de S. Michel; de lui faire une penſion de ſix mille écus d'or, & une autre de quatre mille à ſon frere Frederic, Archevêque de Salerne. Enfin il fut encore convenu qu'on mettroit le Roi

Digitized by Google

en poſſeſſion du Château ; mais que ce Prince n'auroit pas la liberté de relever le fort de la Lanterne. AN. 1525.

Les confédérés eurent quelque ſoupçon de ce traité ; & le Duc de Milan vouloit faire marcher quatre mille Suiſſes, pour aider les Adornes & les Fieſques à s'emparer de Gênes. Mais le Pape l'en empêcha, en l'aſſurant qu'il n'y avoit rien à craindre de la part de Fregoſe, de la fidélité duquel il étoit ſûr. Le traité fut donc exécuté ſans oppoſition ; & Fregoſe, qui avoit dupé le Pape, lui fit enſuite d'aſſez mauvaiſes excuſes, dont le Pontife fut obligé de ſe contenter.

Il eſt Gouverneur de Gênes, au nom du Roi de France.

Le Doge eut peu de peine à établir dans Gênes l'autorité du Roi. On ſe ſouvenoit encore avec plaiſir de la tranquillité dont on avoit joui ſous la domination Françoiſe. On ſe hâta de lever quelques troupes, pour joindre à celles que le Roi faiſoit paſſer en Italie ; & l'on prêta à ce Prince quatre-vingts mille Ecus, dont on fut aſſez mal payé, ſi nous en croyons quelques Hiſtoriens Génois. Le Roi gagna la Bataille de Marignan, & en moins d'un mois fut maître du Milanez. Le

AN. 1515. Duc Maximilien Sforce lui céda ſes droits pour une penſion de ſoixante mille Ducats ; & Octavien Fregoſe, accompagné de huit Députés, vint trouver le Roi à Milan, pour lui prêter ſerment de fidélité au nom des Génois.

Il ne ſe paſſa rien de conſidérable à Gênes durant les cinq années ſuivantes. Mais, la guerre recommençant en Italie, les Génois s'y trouverent de nouveau enveloppés. Le Roi d'Eſpagne étoit mort en 1516. & l'Empereur en 1519. Charles-Quint, qui ſuccéda à ces deux Princes, ſe brouilla avec François I. en 1521. & conclut un Traité avec le Pape, pour faire repaſſer les Alpes aux François, & remettre le Duché de Milan à François Sforce, frere de Maximilien. Entre les divers projets formés en conſéquence de ce traité, on réſolut de ſurprendre Gênes.

AN. 1516. & ſuiv.

On prit toutes les précautions néceſſaires pour dérober à Octavien Fregoſe la connoiſſance des préparatifs que l'on faiſoit pour cette expédition ; & ſelon la politique ordinaire, on arma la faction des Adornes contre celle du Doge. Malgré toutes ces meſures, on

ne put réuſſir dans le projet qu'on avoit formé. Jerôme Adorne partit avec neuf galeres, & ſe tenant au large pour n'être point apperçu, fit voile vers Gênes le plus promptement qu'il lui fut poſſible. Mais il fut découvert par un brigantin qui ſe hâta de porter cette nouvelle à Fregoſe. Ainſi, quand Adorne arriva, il trouva Gênes en état de défenſe. En vain fit-il débarquer ſes gens; il vit bientôt que toutes ſes tentatives ſeroient inutiles: il remit à la voile, & aborda à Chiavari dont il s'empara. Il y fut joint par Antoine Adorne ſon frere, qui étoit venu par terre avec quelques troupes qu'il avoit raſſemblées. Jerôme Adorne, ayant laiſſé ſon frere à Chiavari, retourna du côté de Gênes, & tenta une deſcente à une lieue de cette Place. Mais n'ayant pû réuſſir, il diſparut avec ſa Flotte; & ſon frere ayant évacué Chiavari, tous deux allerent joindre les troupes du Pape & de l'Empereur, commandées par Proſper Colonne & le Marquis de Peſcaire, qui attaquoient de toutes parts le Milanez. Les François reperdirent bientôt ce Duché. Les fautes de Lautrec, la retraite des

AN. 1521.

Jerôme Adorne, ſoutenu de l'Empereur, veut ſurprendre Gênes.

Il ne peut réuſſir.

Digitized by Google

AN. 1521. Suiſſes, ſur-tout le défaut d'argent, en furent les principales cauſes. Le Pape Leon X. mourut du plaiſir qu'il reſſentit de nos diſgraces ; & ſa mort ceſſa d'être un évenement favorable à la France, ſitôt qu'il fut remplacé par Adrien VI. qui avoit été Précepteur de Charles-Quint.

AN. 1522. Cependant Gênes reſtoit toujours aux François ; & tant qu'ils en étoient les maîtres, ils pouvoient aiſément rétablir leurs affaires en Italie. L'Empereur avoit fort à cœur de les en chaſſer ; & l'Armée, commandée par Proſper Colonne & le Marquis de Peſcaire, s'approcha de cette Place au mois de Mai 1522. Jerôme & Antoine Adorne étoient dans cette Armée, avec quelques Génois de leur faction & de celle des Fieſques. Colonne ſe chargea d'attaquer la Ville du côté de Biſagno, & Peſcaire du côté oppoſé. Leurs troupes montoient à vingt mille hommes, & ils avoient une bonne artillerie, avec laquelle ils commencerent à battre la muraille qui s'étend de la porte S. Thomas à celle de S. Michel.

L'armée Impériale s'avance vers Gênes & l'aſſiege.

Fregoſe s'étoit attendu à être attaqué,

qué, & toujours fidele à la France, avoit pris toutes les précautions poſſibles pour ſe défendre vigoureuſement. Il avoit fait des levées d'hommes & d'argent, & s'étoit muni de toutes les choſes néceſſaires pour ſoutenir un ſiege. Mais, comme il ne pouvoit ſe flatter de réſiſter toujours s'il n'étoit enfin ſecouru, il avoit député Lomellino à la Cour de France, pour repréſenter le danger où il ſe trouvoit. Le Roi avoit ſur le champ donné ordre à un gros corps de troupes de repaſſer les Alpes, & de marcher au ſecours de Gênes, tandis que Pierre Navarre s'embarqueroit à Marſeille avec deux cents hommes, pour ſe jetter promptement dans la Place. AN. 1522.

Malgré la bonne volonté de Fregoſe, on avoit déja parlé de ſe rendre, lorſque Navarre arriva. Ce renfort ranima les aſſiégés, & interrompit les négociations qu'on avoit entamées : mais on ne tarda pas à les reprendre. L'artillerie des aſſiégeans ayant fait brêche, Peſcaire écrivit à Fregoſe pour l'exhorter à capituler à des conditions honorables. Il lui repréſentoit qu'il étoit temps, s'il vouloit ſauver

AN. 1522. Gênes des ſuites affreuſes d'un aſſaut; qu'une plus longue réſiſtance dégénéreroit en opiniâtreté, & qu'il deviendroit reſponſable de la deſtruction de ſa patrie. Fregoſe aſſembla le Conſeil, & y fit lire la lettre de Peſcaire. Il déclara que pour lui, il ſouhaitoit qu'on ſe déterminât à tenir juſqu'à la derniere extrémité; mais qu'il ne vouloit s'oppoſer à aucune des réſolutions que ſes Concitoyens croiroient devoir prendre pour leur ſûreté. Le Conſeil remercia Fregoſe des égards qu'il avoit pour ſa patrie. Sans décider rien, on ſe contenta de nommer des Commiſſaires pour examiner l'état des choſes, & prendre le parti qu'ils jugeroient le meilleur.

Durant ces délibérations les factions différentes ſe donnoient des mouvemens pour faire adopter les vûes de leur parti. Les gens attachés à Fregoſe faiſoient ſentir combien il étoit avantageux de demeurer ſous la protection de la France : ils faiſoient remarquer que Gênes n'avoit jamais été plus heureuſe ni plus tranquille que ſous ce Gouvernement : ils encourageoient les uns par l'eſpérance d'un ſecours

Digitized by Google

prochain ; ils intimidoient les autres par la crainte du reſſentiment d'un Monarque puiſſant, qui ſeroit d'autant plus irrité, s'ils l'abandonnoient, qu'il s'étoit plus empreſſé de les ſecourir. Les partiſans des Adornes mettoient au contraire devant les yeux le péril auquel la Ville s'expoſoit en s'opiniâtrant à ſe défendre plus longtemps : ils obſervoient que ce n'étoit point pour la liberté de Gênes que les Fregoſes s'intéreſſoient ; mais pour la conſervation de leur propre pouvoir ; que puiſqu'il falloit que les Génois euſſent des maîtres, il leur importoit peu que ce fût le Roi de France ou l'Empereur ; que la France ne pouvoit trouver mauvais qu'ils ſe rendiſſent dans les circonſtances où ils ſe trouvoient ; qu'au reſte le danger le plus preſſant étoit celui qu'il falloit éviter : & qu'il n'y en avoit point de comparable à celui du ſaccagement dont ils étoient menacés, s'ils refuſoient la capitulation qu'on leur offroit. AN. 1522.

La plûpart des Citoyens ſenſés, & qui, dégagés de l'eſprit de parti, n'enviſageoient que le bien public, goû-

An. 1522. toient assez ces raisons. Chaque jour les rendoit plus fortes par les progrès des assiégeans. Les batteries de Pescaire avoient renversé un grand pan de muraille ; & l'on touchoit à l'instant d'un assaut qu'il paroissoit difficile de soutenir. Les Commissaires se déterminerent donc à capituler, & ils envoyerent Thomas, Catanée & Paul Bolgaro pour faire des propositions à Prosper Colonne.

Gênes se détermine à capituler.

Le pouvoir de ces Députés se bornoit à faire des propositions, & à rapporter les réponses : mais on envoya à Paul Bolgaro un ordre de conclure sur le champ, & à quelque prix que ce fût, la capitulation. Il s'excusa dans la suite de n'avoir pas suivi cet ordre, sur ce qu'il n'étoit signé que d'un seul Commissaire, & que par conséquent il n'étoit pas suffisant. Quoi qu'il en soit, il ne dit rien à son Collegue de cet ordre nouveau. Bolgaro étoit du parti de ceux qui n'approuvoient pas qu'on se rendît, & il ne cherchoit qu'à tirer les choses en longueur. Cependant Colonne ayant fait peu de difficultés sur les articles qu'on lui proposa, il fut arrêté qu'on lui remettroit la Ville le

Digitized by Google

lendemain, & que jusqu'à ce temps il y auroit suspension d'armes. Mais Colonne avertit les Députés que cette suspension d'armes ne regardoit que son attaque, & qu'il ne s'engageoit à rien par rapport à l'attaque du Marquis de Pescaire. AN. 1522.

En effet Pescaire attaqua le même jour, trente de Mai 1522. & ses troupes monterent à l'assaut par la brêche que son canon avoit pratiquée. Nicolas Fregose la défendit pendant plusieurs heures ; & il est probable que les gens de Pescaire eussent été repoussés, si Philippe Doria, qui étoit dans un poste voisin, fût venu à son secours, comme il s'offrit de le faire. Mais Fregose le refusa, soit qu'il se crût assez fort, soit qu'il craignît de dégarnir le poste de Doria. Cependant Fregose fut blessé, & mis hors de combat. Sitôt qu'il fut retiré, ses Soldats plierent ; les assaillans entrerent par la brêche, & par une porte voisine qu'ils rompirent : les Soldats de Colonne, apprenant le succès de ceux de Pescaire, entrerent aussi par un autre côté sans résistance. Les Génois voyant tout perdu se sauverent dans leurs maisons ; & Gênes, Pescaire la prend d'assaut.

Digitized by Google

AN. 1522. Pillage de Gênes.

livrée à la discrétion du Soldat qu'il n'y avoit plus moyen de retenir, fut abandonnée au pillage durant toute la nuit & le jour suivant.

Gênes étoit une des plus riches Villes du monde : le butin y fut immense. On ne respecta pas plus les partisans des Adornes que ceux des Fregoses. Dans l'étrange confusion où l'on se trouvoit, il y avoit des Citoyens Génois qui pilloient comme les ennemis, & qui se masquant le visage pour n'être pas reconnus, entroient dans les Eglises & les Couvens où ils savoient qu'on avoit caché les meilleurs effets. Les plus riches cependant rachéterent leurs maisons du pillage. Le Trésor de l'Eglise de S. Laurent courut risque d'être enlevé. On rompoit déja les portes & les murs de la Sacristie : mais les Prêtres qui s'y étoient renfermés firent autant de résistance qu'ils purent, & donnerent le temps de négocier la rançon du Trésor, qui ne coûta que mille ducats. Durant le désordre, les habitans du Fauxbourg S. Etienne se souleverent, & prirent les armes. Ils avoient déja commencé à assommer quelques-uns des soldats qui

pilloient, & les autres épouvantés se sauvoient dans les Eglises. Les troupes de Pescaire & de Colonne, dispersées de tous côtés sans précautions, ne pouvant se rassembler ni se reconnoître dans les ténebres, couroient risque d'être égorgées : mais quelques Partisans des Adornes vinrent à bout d'appaiser ce soulevement qui n'eut point de suites. An. 1522.

Octavien Fregose auroit pû se sauver comme son frere, l'Archevêque de Salerne, qui s'embarqua avec une partie de la garnison, & fit voile vers Marseille : mais il ne crut pas qu'il lui fût permis d'abandonner une Place dont il étoit Gouverneur. Il fit fermer les portes du Palais, & fit demander par la fenêtre le Marquis de Pescaire, auquel il se rendit prisonnier. Fregose étoit malade de la goutte. Il mourut peu de temps après : les uns prétendent que le chagrin fit remonter la goutte qui l'étouffa ; d'autres soupçonnent qu'il fut empoisonné. Les Historiens s'accordent tous dans l'éloge qu'ils font d'Octavien Fregose. Son Gouvernement fut doux : plusieurs traits de sa vie font connoître qu'il aimoit

Octavien Fregose est fait prisonnier.

Sa mort & son caractere.

AN. 1522. véritablement ſa Patrie : il ſut par ſes bontés gagner le cœur des Génois, qui lui furent conſtamment attachés ; & il ſut par ſa valeur & ſa politique s'élever & ſe ſoutenir dans un poſte bien difficile à conſerver, même dans les temps les moins orageux.

Antoine Adorne élû Doge. Trois jours après la priſe de Gênes, on créa Doge Antoine Adorne, ſans obſerver preſque aucune des formalités ordinaires. Antoine ne fut préféré à ſon frere Jerôme, que parcequ'il étoit l'aîné : mais Jerôme, qui avoit des talens bien ſupérieurs, gouverna ſous le nom de ſon frere. Il y avoit encore quelques troupes Françoiſes qui tenoient bon dans le Château, où elles s'étoient réfugiées. Le premier ſoin des Adornes fut de les en chaſſer. Le Commandant du Château, jugeant qu'il étoit inutile de tenter de s'y maintenir, ſe rendit par une capitulation honorable, & retourna en France avec ſa garniſon. François I. ayant appris ces nouvelles, rappella les troupes qu'il faiſoit marcher au ſecours des Génois. Les Adornes ſans ennemis demeurerent enfin maîtres de tout l'Etat de Gênes. Jerôme Adorne ne ſurvécut

Les François rendent le Château.

survécut pas long-temps à ces évenemens. Il mourut en 1523. Mais avant de mourir, il négocia à Venise, en qualité de Ministre de l'Empereur, une ligue entre les Vénitiens & ce Prince, déja ligué avec les Génois, le Pape & plusieurs autres puissances, contre quiconque entreprendroit de troubler le repos de l'Italie. François I. ne fut point intimidé par cette ligue, & n'en reprit pas moins ses projets sur le Milanez.

AN. 1523.

Adorne ligué avec l'Empereur, &c.

La côte Occidentale de l'Etat de Gênes fut de nouveau conquise presque toute entiere par les troupes Françoises : la Capitale étoit menacée. Adorne crut devoir dans ces circonstances faire une trêve avec les François : mais il fut bientôt tiré d'inquiétude par la nouvelle de la bataille de Pavie. François I. la perdit, & fut fait prisonnier. Ses troupes évacuerent l'Italie encore une fois ; & les Génois furent tranquilles pour quelque temps.

AN. 1524. & suiv.

Les François rentrent dans l'Etat de Gênes.

Ils le retirent.

Les progrès de l'Empereur allarmerent ses alliés. Ils se réunirent contre lui, & formerent une ligue à la tête de laquelle étoit le Pape Clement VII.

AN. 1526. qui avoit ſuccédé depuis quelques années à Adrien. François I. qui en conſéquence du Traité de Madrid étoit repaſſé en France, entra auſſi dans cette ligue. La liberté de l'Italie en étoit le but principal; & l'article qui concernoit Gênes portoit qu'on ſe rendroit maître de cet Etat, dont on remettroit la Souveraineté au Roi de France; que ſi le Doge Antoine Adorne vouloit accéder à la ligue, il y ſeroit reçu; qu'on lui laiſſeroit le Gouvernement; mais à la charge de reconnoître le Roi de France pour Souverain, & aux mêmes conditions que gouvernoit en dernier lieu Octavien Fregoſe. Les puiſſances confédérées étoient le Pape, le Roi de France, le Roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Suiſſes & les Florentins.

Les François aſſiegent Gênes. La Flotte des Alliés s'empara bientôt de Savone & de toute la côte Occidentale de Gênes. Elle paſſa enſuite à Livourne, puis ſoumit toute la côte Orientale, & ſe préſenta devant Gênes même. Adorne tenoit toujours pour l'Empereur, dont il n'avoit pas cru devoir ſe détacher. Il attendoit de jour en jour une Flotte de vingt-deux

Digitized by Google

galeres que ce Prince faiſoit armer à Carthagene. Elle parut enfin : mais André Doria, qui ſervoit dans la Flotte des Alliés, & qui commandoit ſix galeres du Pape, attaqua celles de l'Empereur, & après les avoir maltraitées & diſperſées, les obligea de ſe retirer à Naples. Ce n'étoit pas là le premier exploit d'André Doria. Il s'étoit attaché dès ſa jeuneſſe au ſervice de France, & après avoir paſſé par les différens degrés de la Marine, s'étoit acquis la réputation d'un des plus habiles hommes de Mer de ſon ſiecle. Il s'étoit mis au ſervice du Pape en 1525. En 1527. il retourna à celui des François dont il commanda la Flotte, avec le titre de Général des galeres ; & ſervit en cette qualité au ſiege de Gênes. AN. 1526.

Il bloqua ſi étroitement le Port de cette Ville, qu'il la réduiſit bientôt à une extrême diſette. L'arrivée du Maréchal de Lautrec, avec un gros corps de troupes Françoiſes, ne laiſſa plus de reſſources à Gênes. On réſolut de ſe rendre, & l'on députa vers Lautrec Vincent Pallavicin, pour régler les articles de la capitulation. Lautrec reçut bien les AN. 1527. Suite du ſiege.

An. 1527. Députés, & leur accorda tout ce qu'ils voulurent, excepté la reſtitution de Savone, qu'il leur refuſa. Les Génois avoient à cœur qu'on leur rendît Savone, & ne voulurent traiter qu'à cette condition. Cependant Ceſar Fregoſe, qui ſervoit dans l'armée de France, s'avança avec trois cents hommes, & fit ſommer Gênes d'ouvrir ſes portes. On ne lui fit point de réponſe, & l'on ſe prépara à ſe défendre.

Fregoſe s'empara du Monaſtere de S. Benigne, & campa au bord de la Mer près de S. Pierre d'Arena. Les Génois firent une ſortie pendant la nuit, ſurprirent le monaſtere, & firent priſonniers ceux que Fregoſe avoit laiſſés dans ce poſte. Ils tournerent enſuite vers le quartier de Fregoſe, eſpérant auſſi le ſurprendre : mais il s'étoit réveillé au bruit ; & lorſqu'il les apperçut, il les chargea ſi vivement qu'il les força de fuir en déſordre vers la Ville. Il y ſeroit entré avec eux, ſi l'on n'en eût promptement fermé les portes. Le mauvais ſuccès de cette ſortie détermina tout de bon les Génois à capituler. Les François furent reçus

Gênes ſe rend.

dans la Ville, & le Doge Adorne se retira dans le Château. AN. 1527.

Bien d'autres raisons devoient engager les Génois à se rendre. Ils s'épuisoient par les dépenses que la guerre leur occasionnoit; leur commerce étoit absolument interrompu par les François maîtres de la Mer. Savone étoit pour eux une Place importante, sur-tout à cause de son Port; & ils désespéroient de la pouvoir reprendre, sur-tout depuis les Fortifications qu'ils savoient que le Roi de France y avoit fait faire: ils espéroient au contraire que ce Prince la leur rendroit dès qu'ils le reconnoîtroient pour leur Souverain, & ils cherchoient à se faire auprès de lui un mérite de leur prompte soumission. Par dessus tout cela ils manquoient de vivres. La famine commençoit à causer parmi eux de funestes ravages; & une raison aussi pressante suffisoit bien pour les déterminer à ne pas soutenir un plus long siege.

Antoine Adorne, retiré dans le Château, ne put long-temps s'y maintenir. Il remit ce Fort avec sa dignité de Doge; & rien ne résista plus aux François dans tout l'Etat de Gênes. Par les

AN. 1527. soins de Cesar Fregose, les troupes Françoises n'avoient pas commis le moindre désordre lorsqu'elles avoient pris possession de la Capitale, si l'on en excepte le pillage du Palais qu'on ne put sauver. Ce premier tumulte fut bientôt calmé. La ville fut tranquille dès le soir même ; & jamais révolution ne causa moins de troubles.

Theodore Trivulce Gouverneur de Gênes.

Peu de jours après, le Roi nomma pour Gouverneur de Gênes Theodore Trivulce. Cesar Fregose & André Doria auroient pû prétendre à cette Place ; & ils la méritoient par les services qu'ils avoient rendus à la France : mais ils étoient tous deux Génois, & de familles puissantes. Un pareil choix eût excité des jalousies, réveillé des haines, armé les factions contraires, & donné lieu à des conspirations dont la France avoit intérêt d'étouffer les semences. Malgré les précautions que l'on prit, Gênes resta peu de temps aux François ; & celui qui la leur enleva étoit un de ceux qui avoient le plus contribué à la leur soumettre.

Ce fut ce même Doria qui avec ses galeres avoit causé tant de maux à

Digitized by Google

ſes compatriotes durant le ſiege, & qui, par la diſette à laquelle il les avoit réduits, les avoit contraints à ſe rendre. Je dois écrire avec quelque détail les motifs & les circonſtances de cette révolution nouvelle, qui non ſeulement rendit à Gênes ſa liberté, mais qui lui procura cette forme de Gouvernement dont elle a toujours joui depuis, & par laquelle elle s'eſt vûe enfin délivrée de ces troubles inteſtins ſans ceſſe renaiſſans, dont le récit a formé juſqu'ici le tiſſu preſque continu de ſon hiſtoire. An. 1527.

Depuis la priſe de Gênes, Doria y étoit reſté. Le Roi de France lui envoya * le collier de l'Ordre de S. Michel en récompenſe de ſes ſervices : mais au même temps ce Prince lui ôta la charge de Général des galeres, pour la donner à Barbeſieux. C'étoit faire à Doria une injuſtice cruelle ; & les Ecrivains François contemporains ** en conviennent eux-mêmes. Il fut ſenſible, autant qu'on peut l'être, à un procédé auſſi mortifiant. Il ne voulut point ſervir l'année ſuivante au ſiege de Mécontentement de Doria contre la France.

* Au mois d'Août.

** On peut voir entre autres les Mémoires de Montluc, T. 3. p. 302. de la derniere édition.

AN. 1528. Naples que les François entreprirent. Il y envoya cependant Philippin Doria ſon neveu, avec huit galeres. Mais s'il paroiſſoit par-là demeurer encore attaché à la France, ce n'étoit que pour faire mieux éclater enſuite tout le reſſentiment qu'il nourriſſoit contre elle.

Il avoit plus d'un ſujet de mécontentement. J'ai parlé de celui dont il avoit été le plus ſenſiblement touché. Il ſe plaignoit d'ailleurs qu'on lui payoit mal ſes appointemens, & qu'on prétendoit lui faire rendre ſes priſonniers de guerre, ſans lui tenir compte de leur rançon. Mais il alléguoit habilement comme le principal de ſes griefs, le refus que le Roi lui avoit fait de reſtituer Savone à la République de Gênes, quoique ce Prince, diſoit-il, le lui eût d'abord promis. Par-là il lioit les Génois à ſes intérêts, à ſes reſſentimens, & les diſpoſoit à entrer dans ſes projets de vengeance.

Il ſe met au ſervice de l'Empereur.

Il ne négligea aucunes des meſures qui pouvoient en aſſurer le ſuccès. Il offrit de ſe mettre, à certaines conditions, au ſervice de l'Empereur, qui charmé de s'attacher un tel homme

lui envoya carte blanche. L'accord fut bientôt conclu. Doria s'engagea de ſervir l'Empereur avec douze galeres, parceque ce Prince promettoit de lui payer ſoixante mille ducats par an, de protéger la liberté des Génois, & de leur faire reſtituer Savone. Ces conditions annonçoient le deſſein que Doria avoit formé dès-lors d'enlever Gênes à la France. AN. 1528.

Il rappelle les galeres qu'il avoit envoyées au ſiege de Naples.

Dès que cet accord fut ſigné, Doria donna ordre à ſon neveu de quitter le ſiege de Naples, & de lui ramener ſes galeres. Cet ordre ne pouvoit venir dans des circonſtances plus chagrinantes pour les François. Philippin bloquoit Naples ſi étroitement, que cette Ville, qui commençoit à manquer de vivres, ne pouvoit tenir longtemps. Son départ * laiſſa la Mer libre. Les ſecours de toute eſpece entrerent dans Naples, & les François furent contraints peu après ** d'en lever le ſiege.

Les Hiſtoriens Génois aſſurent que les engagemens d'André Doria avec la France étoient expirés lorſqu'il

* Il partit le 4. Juillet.

** A la fin du mois d'Août.

AN. 1528. rappella ſes galeres ; & qu'il étoit par conſéquent le maître de ſe retirer du ſervice de cette Couronne, ſans qu'on pût l'accuſer de perfidie, comme le font nos Ecrivains. Quoi qu'il en ſoit, il eut le plaiſir de faire manquer Naples aux François. Ce fut le premier trait de la vengeauce de Doria ; & il fit bientôt voir que ſon reſſentiment ne s'y bornoit pas.

Le Roi de France n'ignora pas tout ce que Doria tramoit, & peut-être auroit-il pû le regagner ſi tout d'abord il eût fait agir auprès de lui : mais ce Prince fut ſi piqué, qu'il ne voulut pas le rechercher quand il en étoit encore temps ; & lorſqu'il ſentit combien il étoit important de le retenir, il étoit trop tard. Il eut tout le loiſir de s'en repentir, dit Montluc. Ce Génois ſeul ruina les affaires des François en Italie.

Il ſe retire à Lérice. Cependant Doria ne ſe crut pas en ſûreté dans Gênes. Le bruit couroit que le Roi avoit donné des ordres de l'arrêter mort ou vif. Doria ſavoit que Barbeſieux, ſon ennemi particulier, étoit à Savone avec quatorze galeres Françoiſes. Il ſe retira donc à Lérice,

Digitized by Google

& quelque temps après * il se mit en Mer avec douze galeres, & commença à donner la chasse aux galeres de France. Mais bientôt il ne s'occupa plus que de l'exécution du dessein qu'il avoit conçu d'arracher Gênes aux François. AN. 1528.

Durant son dernier séjour dans cette Ville, il avoit eu le loisir de s'y faire des partisans, & de sonder les esprits qu'il avoit trouvés dans les dispositions les plus favorables à son projet. J'ai dit qu'en se soumettant au Roi de France les Génois s'étoient flattés que ce Prince leur restitueroit Savone : mais le contraire étoit arrivé. Le Roi avoit absolument distrait cette Place du Domaine de la République. Il l'avoit fait fortifier avec soin ; il y avoit mis une bonne garnison ; il y levoit des deniers en qualité de Souverain immédiat ; & comme s'il eût voulu ruiner le commerce de Gênes, il avoit fait du Port de Savone un Port franc. Il étoit visible que le Roi cherchoit à diminuer les richesses des Génois, pour affoiblir leur puissance ; & qu'en même temps qu'il les mettoit par-là hors d'état de rien entreprendre, il se réservoit au Son projet sur Gênes.

* Au mois d'Août.

AN. 1528. milieu de leurs poſſeſſions une Place d'armes bien munie, & un Port toujours ouvert à ſes Flottes. De pareilles meſures devoient allarmer les Génois. Auſſi avoient-ils employé auprès du Roi les plus preſſantes ſollicitations pour obtenir qu'il s'en départît, & qu'il remît Savone entre leurs mains. Leurs prieres avoient été inutiles; & les refus réitérés qu'ils avoient eſſuyés les avoient fort indiſpoſés contre ce Prince.

Doria n'avoit pas manqué de les aigrir encore davantage, en leur peignant tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour les ſervir dans cette affaire. Il paroiſſoit outré de n'avoir pû y réuſſir. C'étoit pour cela ſeul, diſoit-il, qu'il s'étoit brouillé avec la France. Les Génois ne pouvoient n'être pas ſenſibles à un zele auſſi marqué pour leurs intérêts. Dès-lors ils ne virent plus dans Doria qu'un Citoyen tendrement attaché à ſa Patrie; & ils oublierent que ces mêmes malheurs, dont il paroiſſoit ſi touché, étoient en partie ſon ouvrage.

Sûr de leur affection pour lui & de leur haine contre la France, il ſe crut

en état, ſans autre ſecours que ſa Flotte, de les délivrer des François. En effet les circonſtances étoient telles que les moindres forces pouvoient ſuffire pour ſe rendre maître de Gênes. Une peſte affreuſe déſoloit depuis pluſieurs mois cette Capitale. Trivulce, à qui le Roi en avoit confié le gouvernement, s'étoit retiré dans le Château pour fuir la contagion. La plûpart des Habitans s'étoient diſperſés dans les Campagnes. On avoit même fait ſortir la garniſon. On en avoit ſeulement laiſſé cinq cents hommes à dix milles de la ville. Douze cents autres étoient à vingt-cinq milles. Ainſi Gênes ſe trouvoit preſque abandonnée ; & Doria n'avoit garde de laiſſer échapper d'auſſi heureuſes conjonctures. Il ne pouvoit trouver d'obſtacles que de la part de Barbeſieux, qui commandoit une Flotte ſur les côtes d'Italie : mais Doria ne la craignoit pas. Il partit donc avec treize galeres, & parut à la vûe de Gênes le 10 de Septembre. AN. 1528.

Les diſcours peu ménagés qu'on commençoit à tenir dans cette ville contre le Gouvernement François avoient déja annoncé à Trivulce quel-

AN. 1528. que orage prochain. La Flotte de Barbeſieux étoit entrée dans le Port. Trivulce, malgré la contagion, deſcendit dans la Place, aſſembla le Peuple, & l'exhorta, du mieux qu'il lui fut poſſible, à demeurer fidele à la France. La foible impreſſion que fit ſon diſcours ne put ſervir qu'à l'inquiéter davantage. Il ſe retira dans le Château, & y fut ſuivi par les partiſans de la France, dont le petit nombre ſe décelant par-là même, dut encore redoubler les allarmes de Trivulce.

Doria s'en approche avec ſes galeres.

Cependant Doria, arrivé devant Gênes, envoya ſur le ſoir toutes ſes chaloupes à terre, afin de prendre langue, & de voir s'il pourroit y entrer la nuit ſuivante. Barbeſieux, comme je l'ai dit, étoit dans le Port avec ſes galeres. Dès qu'il vit le débarquement des chaloupes de Doria, il ſe crut perdu; & profitant de l'obſcurité, il ſortit faiſant grand bruit de ſon canon; puis alla ſe réfugier ſous Savone. Doria voulut le pourſuivre: mais la nuit étoit ſi noire qu'il fut contraint de le laiſſer aller.

Les chaloupes revinrent avec de

Digitized by Google

bonnes nouvelles, quoique les Génois, qui n'étoient pas informés des desseins de Doria, ne fussent pas sans quelque inquiétude. Ils avoient remarqué qu'il avoit arboré le pavillon Impérial. Ils craignoient qu'il n'agît uniquement au nom de l'Empereur, & que son entreprise n'aboutît qu'à les faire changer de maître. Ils envoyerent donc le lendemain à Doria quatre Deputés, pour sçavoir quelles étoient ses intentions, & pour le prier de ne pas attirer de nouveaux malheurs sur sa Patrie. Doria les assura qu'il n'avoit d'autre but que de leur procurer la liberté, & que s'il leur étoit suspect, parcequ'il étoit au service de l'Empereur, il leur promettoit que dès qu'il les auroit affranchis du joug François, il sortiroit de leur ville pour n'y rentrer jamais qu'ils ne l'y appellassent. Cette déclaration calma leurs frayeurs; & Doria ne différa que jusqu'au jour suivant * l'exécution de son projet. AN. 1528.

Il lui étoit d'autant plus important de la hâter, qu'il savoit que Trivulce, qui étoit revenu dans la ville pour contenir les habitans par sa présence,

* 12 Septembre.

AN. 1528. avoit donné les ordres les plus preſſans pour y faire marcher des troupes. Doria n'avoit en tout que cinq cents hommes de débarquement. Ç'eût été trop peu pour attaquer une Place défendue par une garniſon proportionnée ; mais ç'en étoit aſſez pour s'emparer d'une ville dont la contagion avoit éloigné garniſon & Citoyens. D'ailleurs le peu d'habitans qui étoient reſtés dans Gênes paroiſſoient réſolus, depuis le retour de leurs députés, à recevoir Doria. Ainſi il ne pouvoit avoir affaire qu'à deux Compagnies de milices qu'on avoit miſes dans les poſtes les plus expoſés, & à la garde du Palais compoſée d'environ cent Suiſſes.

Il s'en empare ſans coup férir. Auſſi n'éprouva-t-il preſque aucune réſiſtance. Ses gens débarquerent ſans oppoſition, & entrerent dans Gênes par deux côtés différens. Des deux Compagnies qui pouvoient leur diſputer le paſſage, il n'y eut que celle qui gardoit le Môle, qui fît mine de ſe vouloir défendre : mais bientôt elle ſe joignit aux gens de Doria, qui criant *Saint Georges* & *Liberté*, s'étant tous réunis, marcherent au Palais où logeoit

geoit Trivulce. Les Suiſſes qui le gardoient mirent bas les armes ; & Trivulce abandonné ſe jetta dans le Château. Ainſi Gênes ſe trouva au pouvoir de Doria ſans coup férir. AN. 1528.

Sitôt qu'il en fut informé, il fit entrer ſes galeres dans le Port, & ayant mis pied à terre pour ſe rendre à ſon Palais, la Place voiſine fut auſſitôt remplie d'un nombre prodigieux de Citoyens ; car la nouvelle de ce qui venoit de ſe paſſer avoit fait accourir tous ceux que la peur de la contagion avoit diſperſés dans les environs. Doria fit entrer chez lui les principaux, & leur expoſa les motifs de ſon entrepriſe.

Il proteſta de nouveau qu'il n'avoit eu d'autre but que de leur rendre la liberté ; il ſe félicita d'avoir eu le bonheur d'y réuſſir, & les exhorta à conſerver déſormais cette liberté qu'il venoit de leur procurer. Il calma la crainte qu'ils avoient du reſſentiment des François, en les aſſurant de la protection de l'Empereur. Enfin il leur parla de la réformation de leur Gouvernement, qu'ils projettoient depuis long-temps, & leur fit ſentir que la

AN. 1528. liberté étoit la baſe néceſſaire d'un pareil ouvrage, qui ne pouvoit jamais être exécuté avec quelque perfection tant qu'ils ſeroient ſoumis à une Puiſſance étrangere.

Les Génois avoient cette réformation fort à cœur. Le projet en avoit été propoſé dès l'an 1515. Il avoit été remis ſur le tapis en 1527. lorſque Antoine Adorne étoit encore Doge ; & l'on avoit dès-lors nommé douze Commiſſaires pour y travailler. Les malheurs des temps avoient ſuſpendu ce travail, qui avoit été repris depuis que Gênes avoit paſſé ſous la domination de la France. Trivulce ne s'y étoit point oppoſé, comme quelques Ecrivains ont penſé qu'il auroit dû le faire ; parceque ce projet n'avoit alors pour but que d'anéantir les factions qui diviſoient les Génois, & qu'un pareil but n'avoit rien de contraire aux intérêts de ſon maître, puiſqu'il étoit propre à prévenir les ſéditions & les révoltes. Doria fit enviſager un plan de réformation plus étendu, qui embraſſoit toute la conſtitution de l'Etat, & qui ſuppoſoit par conſéquent dans cet Etat une entiere indépendance.

Digitized by Google

Rien ne pouvoit flatter davantage les Génois que ces points de vûe agréables que leur préſentoit Doria. Son diſcours fut ſuivi d'applaudiſſemens unanimes. Mais quand il fut queſtion de délibérer, l'aſſemblée ne ſe crut ni aſſez nombreuſe, ni aſſez régulierement convoquée pour pouvoir prendre des réſolutions ſur des matieres auſſi importantes. On conclut donc qu'on aſſembleroit le Peuple avec toutes les formalités qu'on jugeoit néceſſaires : ce qui fut fait dès le lendemain. AN. 1528.

L'aſſemblée fut auſſi nombreuſe que ſolemnelle. Elle fut compoſée de près de quinze cents Citoyens, qui ſe rendirent dans la grande Sale du Palais. Là on repréſenta que les Génois étoient devenus les arbitres de leur ſort ; que Doria avoit remis leur liberté dans leurs mains ; qu'il s'agiſſoit de ſavoir s'ils la vouloient conſerver ; qu'ils ſeroient déſormais d'autant plus en état de la défendre, que l'Empereur s'en déclaroit le Protecteur ; qu'elle les mettoit à portée de perfectionner le projet de réformation conçu depuis ſi long-temps ; qu'enfin s'ils ſe déterminoient à vivre libres, com-

AN. 1528. me il n'y avoit gueres lieu d'en douter, il falloit nommer des Magiſtrats auxquels on remettroit le ſoin du Gouvernement, en attendant que le nouveau plan, auquel on devoit travailler, fût dreſſé.

Réſolutions des Génois. Les ſuffrages ne furent point partagés. On accepta avec autant d'unanimité que de joie la liberté offerte par Doria. On nomma douze Commiſſaires pour réformer l'ancienne conſtitution de la République. On leur accorda pour cela les pouvoirs les plus amples, & on leur confia en même temps le Gouvernement de l'Etat juſqu'à ce qu'ils en euſſent réglé la forme. On convint enſuite qu'on députeroit auprès de l'Empereur, pour le ſupplier de ratifier la promeſſe qu'il avoit faite à Doria de protéger la liberté des Génois, tandis qu'on feroit faire au Roi de France les meilleures excuſes qu'il ſeroit poſſible, ſur le parti que l'on prenoit.

L'on ne pouvoit ſe diſſimuler que de quelque façon qu'on les tournât, elles ſeroient fort mal reçues, & qu'il falloit s'attendre au reſſentiment de ce Prince. On délibéra donc tout de

suite sur les principales mesures qu'il falloit prendre pour s'en garantir. On ordonna des levées de troupes & d'argent ; & plusieurs des principaux Citoyens offrirent sur le champ de prêter de grosses sommes à la République. AN. 1566

Telles furent les résolutions qui se prirent dans cette assemblée. Doria, qui auroit pû y dominer, ou n'y parut point, ou ne s'y montra que comme simple Citoyen. Il rendoit la liberté aux Génois, & il vouloit la leur rendre toute entiere. Quelques-uns de ses partisans l'avoient excité à profiter de l'occasion pour se faire Souverain de Gênes : mais il avoit rejetté bien loin une proposition semblable ; & de peur de causer à ses compatriotes la moindre ombre d'inquiétude, il ne brigua pas même d'être mis au nombre des Commissaires chargés de gouverner l'Etat & de le réformer.

Une pareille modération méritoit les plus grands éloges. Les Génois ne cessoient de combler Doria de bénédictions. La circonstance la plus heureuse acheva de le faire regarder comme un Libérateur protégé particuliere-

AN. 1528. ment de Dieu. A l'inſtant de ſon arrivée dans Gênes, la peſte y ceſſa tout-à-coup ; & le Peuple, qui regarda cet évenement comme un prodige, ne manqua pas de l'attribuer à une faveur particuliere du Ciel pour Doria.

Tout contribuoit ainſi au bonheur des Génois : mais au milieu de ces ſujets de joie ils n'oublioient pas ce qu'ils avoient à craindre de la France, & continuoient à ſe précautionner contre ce qu'elle pourroit entreprendre. Ils nommerent des Magiſtrats pour régler tout ce qui concernoit la guerre ; ils firent venir des troupes de Corſe, ils obtinrent deux mille hommes de Laurent Cibo Marquis de Maſſa. La Banque de S. Georges prêta à la République cent cinquante mille écus. Suffiſamment munis & de troupes & d'argent, les Génois ſongerent à chaſſer les François des Forts où ils s'étoient renfermés.

Ils aſſiegent les François dans le Château.

Trivulce s'étoit jetté dans le Château. Philippin Doria fut chargé de l'y aſſiéger ; & il s'y porta avec toute l'ardeur poſſible. Dès les premiers inſtans où Trivulce avoit été forcé d'abandonner la ville, il avoit

dépêché vers le Comte de S. Pol, qui à la tête d'une armée Françoiſe faiſoit le ſiege de Pavie. Il avoit inſtruit ce Général de ce qui ſe paſſoit, & lui avoit demandé ſeulement trois mille hommes, avec leſquels il ſe faiſoit fort de reprendre Gênes, ſi on les lui envoyoit ſur le champ. S. Pol. l'auroit fait volontiers : mais des obſtacles multipliés l'en empêcherent. Ce ne fut qu'après la priſe de Pavie, c'eſt-à-dire, quinze jours * après le ſoulevement des Génois, qu'il marcha lui-même au ſecours de Trivulce. Il étoit déja trop tard. AN. 1528.

Il n'arriva que le premier d'Octobre à Gavi, d'où il continua de s'avancer vers Gênes. Dès qu'il en fut proche, il la fit ſommer de rentrer ſous l'obéiſſance de la France. L'on répondit avec fermeté au Héraut qu'il envoya, que les Génois vouloient vivre libres. En reconduiſant le Héraut, on eut ſoin de le faire paſſer par des rues qu'on avoit garnies de troupes, afin qu'il pût rendre compte à S. Pol du bon état de la garniſon. Il s'en falloit bien que les troupes de S. Pol fuſſent auſſi diſpo-

* 25 Septembre.

AN. 1528. sées à attaquer, que les Génois l'étoient à se défendre. Ce Général manquoit d'argent : ses soldats désertoient tous les jours. Il prit donc le parti de se retirer. Il envoya seulement trois cents hommes, avec ordre de se jetter dans Savone, dont les Génois venoient de former le siege.

Les Génois assiegent Savone, qui capitule.

Cette Place leur avoit donné trop d'inquiétudes pour qu'ils ne tentassent pas de s'en rendre les maîtres à quelque prix que ce fût. Ils la bloquerent de si près qu'il n'étoit pas possible qu'aucun secours y entrât, à moins de forcer leurs postes ou leurs lignes. Les trois cents hommes que Saint Pol envoyoit aux assiégés n'étoient pas suffisans pour tenter rien de semblable : ils furent donc obligés de s'en retourner.

Le Commandeur de Moretta qui défendoit Savone, quoique destitué de ce renfort, n'avoit pas à craindre d'être emporté de long-temps. Il ne tint cependant que jusqu'au 21 d'Octobre. La capitulation qu'il signa portoit qu'il promettoit de se rendre dans sept jours, s'il n'étoit secouru dans cet intervalle. Il n'étoit gueres possible qu'

Digitized by Google

qu'il le fût. La Flotte de Barbesieux avoit disparu, & les affaires des François en Italie étoient alors sur un si mauvais pied, qu'il falloit bien qu'ils laissassent prendre la Place. AN. 1528.

Nos Historiens accusent de lâcheté le Commandeur de Morette : mais il y a lieu de croire, que ne prévoyant aucune ressource, il chercha à ménager du moins les soldats qu'il avoit sous ses ordres, en avançant de quelques jours une capitulation inévitable. Non-seulement il sauva sa garnison, mais il obtint jusqu'à son artillerie ; & dans les circonstances où notre armée d'Italie se trouvoit pour lors, c'étoit peut-être le meilleur parti.

Dès qu'on fut informé à Gênes de la reddition de Savone, on délibéra sur le traitement que l'on feroit à une ville qui avoit causé tant d'allarmes. Quelques-uns proposerent de la raser toute entiere : mais cet avis sembla trop dur. Quoique les habitans eussent paru plus affectionnés à la France qu'à Gênes, & qu'ils eussent eux-mêmes suggéré le projet de la franchise de leur Port, si dommageable au commerce des Génois, on ne crut pas leur crime

AN. 1528. assez grand pour attirer à leur ville une destruction totale. On les crut assez punis si l'on démolissoit leurs fortifications, & sur-tout si l'on bouchoit leur Port. Les ordres furent donnés pour le faire, & ils furent exécutés sans délai.

Reddition du Château de Gênes. Vers ce même temps Trivulce, toujours assiégé dans le Château de Gênes, & sans espoir de secours, fut contraint aussi de capituler. Ce ne fut pas pour sauver son argent qu'il se rendit, comme on le lui (*a*) a injustement reproché ; mais, de l'aveu des Génois mêmes, parceque les vivres (*b*) lui manquerent, & qu'il ne lui étoit pas possible d'en faire entrer dans son Fort. Bien loin qu'il eût des trésors à sauver, un Historien d'Italie (*c*) assure qu'une des raisons qui l'obligea de se rendre, c'est qu'il n'avoit plus d'argent.

Les Génois transportés de joie s'empresserent de raser un Fort qui

(*a*) Voyez l'Histoire de Gênes de Mailly & la Conjuration de Fiesque par le Cardinal de Retz.

(*b*) Voyez Tarcagn. part. 3. pag. 121.

(*c*) Guietiard. lib. XIX. p. 973. vol. 2. Edit. 1621.

Digitized by Google

leur avoit si souvent servi d'entraves. Ils ne tarderent pas à recouvrer quelques Places dont les François étoient encore les maîtres. Ils s'emparerent successivement de Gavi, d'Ovada, de Novi. Je ne m'arrêterai point à ces diverses expéditions, dont les détails n'ont rien de fort remarquable. Il me suffira de dire qu'en peu de temps les Génois acheverent de se délivrer des François dans toute l'étendue des terres de leur République. AN. 1528.

Sur ces entrefaites, les Commissaires chargés de dresser le plan du Gouvernement nouveau avoient fini leur ouvrage : il fut adopté, & il subsiste encore aujourd'hui. Le but principal étoit de couper la racine aux divisions qui regnoient depuis si long-temps entre les Nobles & les Plébéiens, les Marchands & les Artisans, les Gibelins & les Guelfes, & sur-tout entre deux familles dont le pouvoir étoit devenu prodigieux, les Fregoses & les Adornes. On commença par confondre tous ces noms & toutes ces factions : on fit un état de toutes les familles, tant Nobles que Plébéïenes, qui avoient six maisons dans Gênes, & Réformation de l'Etat, & plan du nouveau Gouvernement.

AN. 1528. l'on n'en trouva que vingt-huit. On eut soin de rejetter de cet état les Adornes & les Fregoses, qui furent, avec le reste des Citoyens de quelque considération, aggrégés à ces familles. Dans cette distribution on eut soin de porter indifféremment, sous le titre de la même famille, des Nobles, des Plébéïens, des partisans de Fregose ou d'Adorne, des Guelfes ou des Gibelins; & abolissant toutes distinctions entre eux, on déclara Nobles les vingt-huit familles & tous ceux qu'on venoit d'y aggréger: on se réserva le droit d'y associer dix personnes chaque année; & sans avoir égard aux loix qui ordonnoient que le Doge seroit de l'ordre du Peuple & de la faction Gibeline, que les charges seroient partagées également entre le Peuple & les Nobles, les Gibelins & les Guelfes; on statua que le Doge & les Magistrats pourroient être tirés indifféremment des vingt-huit familles qu'on venoit de former. Quant au reste des Citoyens, qui n'étoient que le plus petit peuple, il fut exclus du Gouvernement.

Il fut décidé que l'on éliroit un Doge tous les deux ans, pour régir l'Etat

avec huit Gouverneurs & un Conſeil de quatre cents hommes. On inſtitua auſſi diverſes Magiſtratures, & l'on preſcrivit les regles des élections. Mon deſſein n'eſt pas de faire une deſcription exacte du nouveau Gouvernement de Gênes ; mais je dois en tracer du moins les principaux traits. Cette nouvelle forme du Gouvernement fait une partie eſſentielle de la révolution que j'écris. AN. 1528. & ſuiv.

On régla donc que du corps des vingt-huit familles dont je viens de parler, on choiſiroit tous les ans quatre cents perſonnes, pour former *le Grand Conſeil*, chargé des affaires d'Etat les plus importantes ; & que le Chef de ce Conſeil & de tout l'Etat ſeroit le Doge. Voici les regles ſelon leſquelles on voulut qu'il fût élu. On ſtatua que le Grand-Conſeil éliroit tous les ans parmi ſes membres cent perſonnes pour compoſer *le petit Conſeil*, qui devoit avoir le département de différentes affaires ; que le petit Conſeil s'aſſembleroit tous les deux ans le 3 de Janvier, & choiſiroit un ſujet dans chacune des vingt-huit familles Nobles ; que ces vingt-huit perſonnes en éliroient dix-

AN. 1528. & suiv.

huit autres, avec lesquelles elles nommeroient quatre sujets qui seroient proposés au Grand Conseil; que le Grand Conseil procéderoit à son tour à l'Election; & que celui des quatre proposés qui rassembleroit le plus de suffrages seroit proclamé Doge.

Outre le Doge & le Grand-Conseil, on créa huit *Gouverneurs*, qui sont comme le Conseil particulier du Doge, & qui forment avec lui ce qu'on appelle *la Seigneurie*. Leur pouvoir dure deux ans, & on les élit à peu près de la même maniere que le Doge. On laissa subsister la Charge de Podestat, que l'on continua de donner à des étrangers. Cette Charge, dont le pouvoir s'étendit autrefois jusqu'à gouverner la République, étoit depuis long-temps bornée aux jugemens des affaires criminelles. Je ne dirai rien des autres Magistratures. J'observerai seulement qu'il fut établi que tous les Magistrats en général seroient soumis au Tribunal de cinq personnes qui furent nommées *Censeurs suprêmes*, & à qui on donna le droit d'examiner la conduite de ceux qui sortoient de charge, & de les pu-

Digitized by Google

nir s'ils étoient coupables. Ces Cen- AN. 1528.
seurs devoient s'élire tous les quatre ans. On pourvut auſſi à l'adminiſtration de la Banque de S. Georges, objet trop important pour être oublié dans la réformation de l'Etat. Enfin on régla ce qui concernoit le militaire. On nomma un Général de la République, & des Capitaines de la Bourgeoiſie, & l'on fit équiper douze galeres.

Tels furent les principaux arrangemens que l'on prit, & auxquels André Doria ne paroît point avoir eu de part, au moins directe. Pluſieurs avoient même été projettés long-temps avant * qu'il conçût le deſſein d'affranchir Gênes. Dès que les nouveaux reglemens eurent été revêtus de leur authenticité, on élut un Doge de la façon qu'ils le preſcrivoient : le choix tomba ſur Hubert Catanéo Lazaro.

Doria auroit ſans doute réuni tous les ſuffrages, s'il n'avoit été au ſervice de l'Empereur, qui l'avoit fait Amiral de ſes Flottes. Il étoit important pour le bien de ſa Patrie qu'il conſervât

* Voyez en la preuve dans l'Hiſtoire de Gênes de Juſtiniano, Fol. 279. verſo.

AN. 1528. & suiv. cette charge; & elle étoit incompatible avec la dignité de Doge : mais elle n'empêcha pas qu'on ne le nommât Censeur; & par une distinction particuliere, cet office lui fut confére pour toute sa vie. Les Génois ne bornerent pas là les honneurs qu'ils devoient au Restaurateur de leur liberté ; & pour immortaliser ses services & leur reconnoissance, ils firent ériger sa Statue avec cette inscription: *Andreæ Auriæ, Civi opt. felicissimoque vindici atque autori publicæ libertatis : Senatus populusque Genuensis posuere.* *

Les Ecrivains Génois ne tarissent point sur les louanges de Doria. Ils le représentent comme un Citoyen zélé, toujours occupé des intérêts de sa Patrie, lors même qu'il étoit au service des Puissances étrangeres, ** & toujours rempli du projet de rendre à Gênes le repos & la liberté. Ces exagérations n'ont pû être imaginées que par la flaterie des Historiens contem-

* C'est-à-dire : Le Sénat & le Peuple de Gênes ont fait ériger cette Statue en l'honneur d'André Doria, très-bon Citoyen, très-heureux Restaurateur de la liberté publique.

** Voyez entr'autres Bonfadio, p. 7. &c.

Digitized by Google

porains. Ils ne pouvoient avoir oublié que ſi Doria étoit devenu le meilleur Citoyen de Gênes, il en avoit été le plus redoutable ennemi. AN. 1528.

A Dieu ne plaiſe que je cherche à flétrir la gloire de ce grand homme par des conjectures odieuſes. Il ne s'agit ici que de faits conſtans. Si Doria eût toujours eu un zele égal pour la liberté de ſes compatriotes, auroit-il aidé à la France en 1527. à leur faire perdre cette liberté même? On dit *que le chagrin de voir Savone entre les mains du Roi de France fut la ſeule raiſon qui lui fit quitter le ſervice de ce Prince. Mais s'il étoit ſi ſenſible aux dommages qu'on cauſoit à ſa Patrie, pourquoi quelques mois auparavant n'avoit-il pas demandé ſon congé lorſque le Roi l'employa contre elle? Il eſt certain que Doria ſe comporta au ſiege de Gênes avec toute l'ardeur de l'ennemi le plus déclaré. Il ruina les Flottes des Génois; il bloqua leur Port au point de les réduire à une diſette extrême qui fut ſuivie d'une peſte terrible, & il les força de ſe ſoumettre aux François. Peut-on ſuppoſer qu'il étoit alors

* Id. ibi I. Tarcagnota Bergatto. &c.

AN. 1528. plein d'amour & de zele pour ſa Patrie ; & qu'il s'occupoit du deſſein qu'il exécuta peu après, de la rendre libre & floriſſante ? Diſons avec plus de vérité qu'il n'auroit jamais conçu ce projet, s'il n'y avoit été porté par des reſſentimens perſonnels, & s'il n'eût enviſagé la liberté de Gênes comme l'inſtrument le plus ſûr de la vengeance qu'il vouloit tirer des François.

Au reſte, quel que fût le motif des ſervices qu'il rendit aux Génois, ces ſervices furent ſi importans & ſi généreuſement rendus, qu'ils durent leur faire oublier tous les maux qu'il avoit pû leur cauſer. Rien ne dut les flatter tant que la modération, le déſintéreſſement admirable de Doria qui, en faiſant tout pour eux, affectoit de ne rien faire pour lui. Mais il ſe vengeoit de la France ; il ſe combloit de gloire à Gênes : quelle plus grande ſatisfaction pouvoit deſirer une ame comme la ſienne ? En dévoilant ſa politique, rendons juſtice à ſes vertus. Il fut le reſte de ſes jours véritablement bon Citoyen. La liberté de ſa Patrie lui devint chere depuis qu'elle fut ſon ouvrage, & nous la lui verrons dé-

Digitized by Google

fendre * avec une fermeté digne de lui, contre le Prince même auquel il s'étoit attaché. AN. 1528. & ſuiv.

En conſéquence des déciſions de l'aſſemblée générale tenue à Gênes le lendemain de l'arrivée de Doria, les Génois députerent vers l'Empereur, pour s'aſſurer de la protection de ce Prince. Leurs Députés furent parfaitement bien reçus, & eurent tout lieu d'être ſatisfaits. Il n'en avoit pas été de même de celui qu'ils avoient chargé de les excuſer auprès des François. Il s'étoit adreſſé au Comte de S. Pol qui faiſoit encore alors le ſiege de Pavie; & en lui déclarant que les Génois vouloient déſormais être indépendans, il avoit tâché de les juſtifier par de bonnes raiſons. Mais au fond cette juſtification n'étoit qu'une ſorte de manifeſte, & les prétendues excuſes une déclaration de guerre bien formelle. S. Pol avoit eu deſſein de retenir le Député juſqu'à ce qu'il eût reçu des ordres du Roi: mais le Député, qui s'étoit apperçu qu'on le gardoit à vûe, avoit trouvé le moyen de s'échapper.

* Voyez ci après ſous l'an 1548.

Digitized by Google

AN. 1528. Les François tentent d'enlever Doria.

On fut très-fâché à la Cour de France lorſqu'on y apprit la perte de l'Etat de Gênes. Les François étoient trop foibles en Italie pour tenter de le ſoumettre. Ils eſſayerent de ſe venger du moins de celui qui le leur avoit fait perdre. Ils formerent le deſſein d'enlever André Doria, tandis qu'il étoit hors de Gênes dans une maiſon qu'il avoit * aux environs. Quelques troupes partirent d'Alexandrie ſur la fin de l'année 1528. pour exécuter ce projet. Elles arriverent le 19 Décembre au point du jour, à la maiſon où étoit Doria. Malgré les précautions qu'elles avoient priſes, elles avoient été apperçues. Doria avoit fait promptement retrancher les avenues de ſa maiſon, du mieux qu'il lui avoit été poſſible; & ayant fait tranſporter dans la Ville ſes meilleurs effets, s'y étoit retiré lui-même. Les François étoient au nombre de deux mille hommes d'infanterie & de cinquante chevaux. Les retranchemens & les barricades

* A Faſciol, ſelon Bonfadio; ce qui eſt plus probable que ce que dit Guichardin & quelques autres, que l'on voulut enlever Doria dans le Palais qu'il avoit dans Gênes même.

Digitized by Google

qu'avoit fait faire Doria n'étoient que pour les retarder. Ces foibles barrieres ne les arrêterent pas long-temps. Ils pillerent la maiſon de Doria, & y mirent le feu. Mais voyant que Doria n'y étoit plus, que les Génois prenoient les armes pour les repouſſer, ils ſongerent à leur retraite. Ils la firent ſans être pourſuivis; & tout leur réuſſit dans cette expédition, excepté le but principal de l'expédition même. AN. 1528.

Peu après le retour des députés que les Génois avoient envoyés auprès de l'Empereur, Doria partit avec quinze galeres bien armées, pour aller joindre ce Prince, qui lui donna toutes ſortes de marques d'eſtime & de confiance, & vint avec lui à Savone, puis à Gênes, où l'on parla beaucoup des affaires de l'Italie, & des moyens de la pacifier. De-là l'Empereur paſſa à Bologne pour s'aboucher avec le Pape. Enfin la paix fut rendue à l'Italie; & les troupes de France s'en retirerent tout-à-fait, en conſéquence du Traité conclu à Cambrai * entre l'Empereur & cette Couronne. Les Génois, tranquilles par cette paix, ne ſongerent AN. 1529.

* Dès le 3 d'Août.

AN. 1529. plus qu'à jouïr de la douceur de leur nouveau gouvernement, & à réparer les torts immenſes que leur avoient cauſés les guerres dans leſquelles ils s'étoient trouvés entraînés, & les révolutions continuelles qu'ils eſſuyoient depuis tant d'années.

Gênes eſt tranquille.

AN. 1533. Ils penſoient que la France n'avoit plus conſervé à leur ſujet ni prétentions ni chagrins, & ils y envoyerent des Ambaſſadeurs en 1533. pour y négocier un Traité de commerce: mais ils trouverent les eſprits encore mal diſpoſés, & ils s'en retournerent ſans rien conclure. Quelques Génois peu accrédités avoient promis d'exciter une révolution dans Gênes, & de la faire rentrer ſous la domination de la France: mais ils promettoient plus qu'ils ne pouvoient tenir. Ils furent découverts & punis en 1534.

Séditieux punis.

La guerre cependant ſe renouvelloit entre la France & l'Empereur. François Sforce, ſecond du nom, frere de Maximilien, après diverſes alternatives de ſuccès & de malheurs, avoit été rétabli dans le Duché de Milan par le Traité de Cambrai. De juſtes ſujets de plaintes contre ce Duc porterent

Digitized by Google

François I. à former le projet de conquérir de nouveau le Milanès. Sforce étant mort sans enfans en 1535. les prétentions du Roi de France n'en devinrent que mieux fondées, puisque ce Prince n'avoit fait la cession du Duché de Milan, par le traité de Cambrai, qu'en faveur de Sforce & de sa postérité. Il en demanda l'investiture pour le Duc d'Orléans. L'Empereur, après avoir amusé quelque temps le Roi, le refusa absolument : & la guerre fut déclarée. AN. 1535. & suiv. Guerre entre la France & l'Empereur en Italie.

Gênes pensa bien qu'elle s'y trouveroit enveloppée. Elle ne se trompoit pas ; & le vingt-quatre d'Août 1536. on apprit qu'un corps de troupes assez considérable s'approchoit de cette Place sous les ordres de Guy Rangoné, de Cagnino Gonzague, & de César Fregose, attaché depuis long-temps au service de France. André Doria en fut informé. Il étoit alors sur les côtes de Provence avec la Flotte Impériale qu'il commandoit. Il en détacha huit galeres & huit cents hommes, qu'il envoya à Gênes sous les ordres d'Antoine Doria, & d'Augustin Spinola. Les ennemis cependant étant arrivés Entreprise sur Gênes.

Digitized by Google

An. 1536. à Rivarolo, qui n'eſt éloigné de Gênes que de quatre milles, envoyerent ſommer cette Ville de les recevoir. Mais on arrêta leur Envoyé, à qui l'on ne permit pas même d'entrer dans la Place. Ils continuerent de marcher toute la nuit, & commencerent l'eſcalade un peu avant le jour.

Ils attaquerent de deux côtés au même temps. L'attaque de Fregoſe fut pouſſée ſi vivement, que quelques-uns de ſes gens parvinrent juſques ſur la muraille, où un Enſeigne planta ſon drapeau : il fut arraché ſur le champ, & celui qui le portoit culbuté dans le foſſé. Fregoſe s'attendoit qu'il ſe feroit en ſa faveur dans la Ville quelque mouvement qui lui faciliteroit la réuſſite de ſon projet : mais, ſoit qu'il eût moins de partiſans qu'il ne croyoit, ſoit que les meſures qu'on avoit priſes les euſſent mis hors d'état de remuer, ſon eſpérance fut trompée. Voyant donc qu'il n'y avoit rien à attendre de ſes intelligences, & que ſes gens étoient repouſſés de toutes parts, il fit ſonner la retraite. L'autre attaque n'avoit pas mieux réuſſi. On penſoit que les ennemis recommenceroient

ceroient leurs tentatives la nuit suivante : mais ils reprirent le chemin du Piémont. Cette expédition leur coûta cent soldats, dont soixante furent tués & quarante faits prisonniers. Les Génois n'y perdirent pas un seul homme. AN. 1536. Elle échoue.

Fregose, l'ame de cette entreprise, ne l'avoit tentée que sur l'espoir d'être secondé par les partisans qu'il avoit dans Gênes. Le Sénat employa tous ses soins pour les découvrir, & en fit la recherche la plus exacte. Trois Plébéïens furent trouvés coupables, & ils furent décapités. Quelques habitans de la Vallée de Polsevera furent convaincus d'avoir fourni aux troupes de Frégose des vivres & des échelles. Ils furent bannis, & leurs maisons furent rasées. On punit aussi quelques habitans de Chiavari, qui avoient servi les projets des ennemis : on rendit à Dieu de solemnelles actions de graces : on rétablit & l'on augmenta les fortifications : on ne négligea aucunes précautions pour se mettre en sûreté contre des attaques nouvelles ; & les Citoyens resserrerent plus que jamais les liens de leur union,

AN. 1537. & suiv.

dont ils venoient d'éprouver les avantages.

Gênes en bonne intelligence avec la France.

Enfin les Génois furent tirés de toute inquiétude par la nouvelle qu'ils apprirent d'une Trêve conclue en 1537. pour trois mois, entre l'Empereur & le Roi de France. Cette Trêve fut prolongée pour dix ans l'année suivante. Les Génois rentrerent en bonne intelligence avec la France, & leur commerce avec ce Royaume fut rouvert en 1541. La guerre recommença dès cette année même, malgré la Trêve, entre François I. & Charles-Quint : mais les Génois n'y eurent point de part. Loin de vouloir rompre avec eux, le Roi de France tâcha de les engager à conclure avec lui un Traité d'amitié. Il fut négocié en 1543. Le Roi offroit d'envoyer un Ambassadeur à Gênes : il demandoit que les Ports de l'Etat de Gênes fussent ouverts à ses Flottes & à celles de ses Alliés ; & qu'enfin les Génois lui prêtassent quelques sommes d'argent dont il avoit besoin.

Le Sénat répondit que les Génois seroient fort honorés de recevoir l'Ambassadeur de France ; mais qu'il y avoit

Digitized by Google

à craindre que cela ne chagrinât l'Empereur, qu'on ne vouloit pas mécontenter : que les Ports de l'Etat de Gênes seroient toujours ouverts aux Flottes du Roi ; mais qu'il trouvât bon qu'on ne les ouvrît pas à celles des Turcs avec qui la France étoit liguée : que les Génois étoient au désespoir de ne pouvoir prêter au Roi les sommes qu'il demandoit ; mais que l'épuisement de leur Etat ne le leur permettoit pas. AN. 1537. & suiv.

Le Roi fut peu content de ces réponses, & en marqua son ressentiment. Pierre Strozzi, qui ramenoit du Piémont quelques troupes Françoises en 1544. eut ordre de tenter de surprendre Gênes à la faveur des intelligences que la France y conservoit, sur-tout avec les Fiesques, Maison puissante & accréditée : mais l'armée Impériale attaqua Strozzi dans sa marche, & le mit hors d'état de rien entreprendre. Entreprise de Strozzi sans effet.

La paix qui fut signée l'année suivante à Crêpy entre le Roi de France & l'Empereur, écartant d'Italie les armes Françoises, acheva de tranquilliser les Génois. Ils jouïrent quelques années d'un repos parfait, & n'imagi-

AN. 1544. noient rien qui pût le troubler, lorſqu'ils furent ſur le point de voir leur Gouvernement bouleverſé par une conjuration formée dans les murs même de Gênes. Ce fut la fameuſe conjuration des Fieſques, l'un des évenemens les plus intéreſſans de l'Hiſtoire Génoiſe, & ſur lequel on nous a laiſſé le plus de détails.

AN. 1546. Conjuration du Comte de Fieſque.

Jean Louïs de Fieſque, Comte de Lavagna, l'un des plus riches & des plus puiſſans Citoyens de Gênes, avoit hérité dès l'enfance des gros biens de Sinibaldo de Fieſque ſon pere. On avoit perfectionné ſes talens naturels par une excellente éducation : mais on lui avoit malheureuſement inſpiré une ambition qui ſe fortifia avec l'âge. Tout jeune encore, il avoit été lié avec Ceſar Fregoſe, & s'étoit engagé de le ſeconder dans l'entrepriſe qu'il forma contre Gênes en 1535. Il auroit été puni ſans la protection d'André Doria, qui peut-être eut pitié de ſa jeuneſſe. * En 1544. Fieſque étoit entré dans le projet formé par Pierre Strozzi : mais comme ce projet n'eut

* Fieſque ne devoit alors avoir qu'onze ans, s'il n'en avoit que vingt-deux lorſqu'il mourut.

point d'exécution, peut-être n'eut-on pas pour lors connoissance des nouvelles intrigues du jeune Comte de Fiesque. AN. 1546.

L'ambition n'avoit pas seule part à ces entreprises hasardeuses auxquelles il paroissoit se porter si volontiers. Il y étoit poussé par une passion plus agissante encore. Il étoit jaloux de la puissance des Doria, dont la maison n'étoit ni plus ancienne ni plus illustre que la sienne; & comme il n'étoit possible de détruire leur pouvoir qu'en bouleversant l'Etat, il se prêtoit à tous les projets qui pouvoient y contribuer.

André Doria étoit extrêmement considéré dans Gênes, & par les services qu'il avoit rendus, & par ceux qu'il pouvoit rendre. Il étoit comme le lien entre l'Empereur & les Génois. Il les assuroit de la protection de ce Prince auprès duquel il avoit un grand crédit. On le regardoit lui-même comme le Protecteur de la République. Les honneurs s'accumuloient sur sa tête; & à voir les respects qu'on lui rendoit, on l'eût pris pour le Souverain de l'Etat. Ce n'étoit cependant

AN. 1546. point André qui excitoit la jalouſie de Fieſque. Ce vieillard * jouiſſoit d'une gloire méritée. D'ailleurs il étoit d'un âge à ne pas faire long-temps ombrage au jeune Comte. Mais André, qui étoit ſans enfans, avoit adopté Jeannetin Doria ſon parent, âgé d'environ vingt-huit ans, & qui s'étoit fait remarquer par quelques actions de valeur. Non ſeulement André lui avoit fait obtenir la ſurvivance de ſa charge d'Amiral de l'Empereur; il lui faiſoit de plus partager les hommages des Génois, & le ſubſtituoit, autant qu'il étoit en lui, à ſes honneurs & à ſon pouvoir.

C'étoit ce qui révoltoit Fieſque, d'autant plus que Jeannetin étoit peu digne du rang où on le faiſoit monter. Né d'un pere peu riche, ſon éducation avoit été fort négligée. Tranſporté tout-à-coup d'un état obſcur à un haut degré d'élévation, il n'avoit pû le ſoutenir, & s'étoit laiſſé aller à un orgueil que ne pouvoient ſupporter ſurtout ceux qui, comme Fieſque, étoient au moins ſes égaux pour la naiſſance, & lui étoient ſupérieurs à tous autres égards.

* Il avoit pour lors 79 ans.

Digitized by Google

La jalouſie de Fieſque étoit tous les jours aigrie par les rapports qu'on lui faiſoit des diſcours pleins de hauteur que Jeannetin tenoit ſans diſcrétion ni ménagement. De-là naquit dans l'eſprit du Comte de Lavagna une haine irréconciliable contre Jeannetin, & cette haine s'accrut au point que rien ne fut capable de la retenir. AN. 1546.

Les Puiſſances ennemies de Gênes ſurent mettre à profit les diſpoſitions de Fieſque. La France, qu'il avoit déja ſervie, le fit derechef ſolliciter de renverſer le nouveau Gouvernement que les Génois avoient adopté. Cette Couronne s'engagea de l'appuyer fortement, & lui fit faire diverſes offres avantageuſes, par Ceſar Fregoſe, par Cagnino Gonzague & par du Bellai. Il ſe ligue avec le Pape & la France.

La Cour de Rome offrit auſſi ſa protection à Fieſque, s'il vouloit entreprendre quelque choſe contre les Génois. Le Siege Pontifical étoit pour lors occupé * par Alexandre Farneſe, qui avoit pris le nom de Paul III. Il avoit un fils qu'il avoit fait Duc de Parme & de Plaiſance. Tous les deux étoient mécontens d'André Doria, &

* Depuis 1534.

AN. 1546. jaloux de la puiſſance de l'Empereur en Italie. Leur but étoit de ſe venger de Doria, & de détacher les Génois des intérêts de l'Empereur, à qui ils étoient uniquement dévoués depuis la derniere révolution. Or rien ne pouvoit mieux concourir à ce but, que d'aider Fieſque à ſe rendre maître de Gênes.

Fieſque, charmé des avances qu'on lui faiſoit, fit un voyage à Rome pour s'aboucher avec le Pape & avec le Cardinal Trivulce chargé des intérêts de la France en cette Cour. Trivulce lui fit les propoſitions ſuivantes : que Fieſque rétabliroit l'ancienne forme du Gouvernement de Gênes ; qu'il feroit rentrer cette Ville ſous la domination du Roi, de la même maniere qu'elle y avoit été auparavant ; qu'à ce moyen le Roi entretiendroit à ſes dépens ſix galeres aux ordres de Fieſque ; qu'il payeroit une garniſon de douze cents hommes pour ſa Forteresſe de Montobio, & qu'il le feroit Capitaine de cent hommes d'armes, avec une penſion de douze mille écus.

Le Pape de ſon côté s'engagea d'armer pour le ſervice de Fieſque quatre galeres que celui-ci acheteroit, ou feindroit

droit d'acheter en paſſant par Plaiſance. Enfin le Duc de Parme promit de tenir deux mille hommes prêts à marcher dès que Fieſque le requereroit. Ces propoſitions furent acceptées par le Comte de Lavagna : mais il ne voulut cependant rien ſigner, qu'il ne fût de retour à Gênes. AN. 1546.

Il y trouva Jeannetin Doria plus fier que jamais. Cette vûe ralluma toute ſa haine. Sfoderato, envoyé preſque ſur les pas de Fieſque pour hâter la ratification de l'accord projetté, profita de l'inſtant, & lui fit ſigner les conventions arrêtées à Rome. Mais à peine Sfoderato partoit-il pour reporter à Trivulce le traité ſigné, que Fieſque le fit rappeller. Il n'avoit encore conſulté perſonne : un projet tel que le ſien n'avoit pas beſoin de confidens. Il crut cependant devoir ſuſpendre la réſolution qu'il avoit priſe, juſqu'à ce qu'il eût ſû l'avis de trois hommes en qui il mettoit toute ſa confiance.

Il conſulte ſes amis.

C'étoit Vincent Calcagno, Jean-Baptiſte Verrina, & Raphaël Sacco. Calcagno étoit un homme de bon ſens, un peu timide, & peu fait pour les grandes vûes : depuis long temps

AN. 1546. au ſervice de la maiſon du Comte de Fieſque, il avoit pour lui un attachement ſincere & déſintéreſſé : éloigné par ſon caractere des entrepriſes périlleuſes, porté par amitié à en détourner Fieſque ; il étoit en même temps diſpoſé à ſacrifier tout pour l'en tirer. Verrina étoit un des voiſins du Comte ; & ce voiſinage avoit occaſionné entr'eux une étroite liaiſon. Riche autrefois, mais ruiné par ſes diſſipations, il aimoit Fieſque par goût & par intérêt : aſſocié à ſes plaiſirs, profitant de ſes dépenſes, comptant tirer par la ſuite des avantages plus grands encore de la faveur d'un homme auſſi conſidérable, il s'étoit appliqué à captiver ſes bonnes graces, & étoit devenu ſon confident le plus intime. Il avoit d'ailleurs du courage, de la hardieſſe, un génie porté aux projets les plus haſardeux. Il étoit grand ennemi de la Nobleſſe, des Doria, du nouveau Gouvernement. Il n'enviſageoit de reſſources pour ſon élévation & ſa fortune que dans le bouleverſement de l'Etat. Avec de pareilles diſpoſitions, il étoit capable de conſeils dangereux & de ſervices utiles. Pour Sacco, Juge des

Terres de Fieſque, peu en état de ſe déterminer par lui-même, plus recommandable par ſon zele que par ſes lumieres ou ſes talens, il ſuivoit aveuglément les impreſſions de ſon maître à qui il étoit uniquement dévoué. Tels étoient les amis que conſulta le Comte de Fieſque. AN. 1546.

Son but n'étoit pas de délibérer s'il perſiſteroit ou non dans le projet de perdre les Doria, & de changer le Gouvernement préſent; mais d'examiner ſeulement quelle étoit la façon de le faire la plus sûre & la plus avantageuſe pour lui, ſur-tout s'il devoit accepter les offres que lui faiſoit le Roi de France, & s'engager à remettre Gênes à ce Prince. Il commença par expoſer à ſes confidens le deſſein qu'il avoit formé, & les pria de lui dire ce qu'ils penſoient ſur le moyen de l'exécuter.

Calcagno parla le premier. Une pareille entrepriſe l'avoit effrayé, & il en repréſenta avec force toutes les difficultés. » Vous comptez, dit-il, ſur les »ſecours étrangers, & ſur ceux du »Peuple de Gênes: mais où ſont ces »ſecours étrangers? Comment arri-

AN. 1546. » veront-ils ſans être apperçus ? Com-
» ment ſeront-ils reçus des Génois, en-
» nemis de toute domination étrangere?
» Que fera en votre faveur le Roi de
» France, aſſez occupé à garder ſes
» frontieres, ſi la guerre ſe renou-
» velle en Italie ? L'Empereur ſoutien-
» dra les Génois : leur ſort dépendra
» d'un combat entre le Roi de Fran-
» ce & ce Prince, & vous dépendrez
» du vainqueur, qui profitera ſeul de
» cette entrepriſe. Vous vous flattez
» que le Peuple de Gênes ſe déclarera
» pour vous : mais, voudra-t-il vous re-
» connoître pour maître, vous qui êtes
» un des principaux de ces Nobles
» qu'il hait, & contre leſquels vous
» prétendez l'armer ? S'il vient à bout
» de ſoumettre les Nobles, ne craignez-
» vous pas qu'il rappelle ſes anciennes
» idoles, les Adornes & les Fregoſes ?
» De quelque côté que vous vous tour-
» niez, haï des Nobles, dupe du Peu-
» ple, regardé par vos Concitoyens
» comme le perturbateur de leur re-
» pos, par l'Empereur comme l'enne-
» mi de la République qu'il protege,
» par le Roi de France comme un
» homme qui lui enleve une Souve-

» raineté à laquelle il prétend toujours ; » votre tentative ne ſervira qu'à four- » nir des armes à Jeannetin Doria, qui » ne cherche qu'à vous perdre, & qui » vous perdant méritera alors le titre » de libérateur de ſa Patrie. Ainſi vous » ſerez l'inſtrument de la gloire de » votre ennemi : on immortaliſera vos » malheurs par ſa ſtatue, & l'on y lira » entr'autres titres celui de vainqueur » du rébelle Fieſque. » AN. 1546.

Le Comte fut vivement frappé d'un diſcours auſſi véhément, prononcé par un homme qu'il ſavoit lui être véritablement attaché. Verrina en remarqua les effets, & ſe hâta de prendre la parole, pour détruire une impreſſion ſi contraire à ſes ſentimens. Il exagéra ce qu'il y avoit à craindre de la part de Jeannetin Doria, & la néceſſité de le prévenir. Il fit ſentir qu'il n'étoit rien moins qu'impoſſible de réuſſir dans le projet que Fieſque avoit formé. Il ſoutint qu'on n'avoit beſoin pour cela d'aucuns ſecours étrangers, & que ceux ſur-tout que fourniroit la France ſeroient plus dangereux qu'utiles. Que cette Couronne étoit décreditée dans l'Italie depuis ſes malheureux ſuccès.

AN, 1546. Que ſon appui ne ſerviroit qu'à révolter l'eſprit des Génois, & à attirer les armes de l'Empereur. Que l'emploi de Gouverneur de Gênes au nom du Roi de France n'étoit pas une place digne de Fieſque. » Mais, ajoûta-t-il, à quoi bon chercher des ſecours ailleurs? Il n'y a que deux cents ſoldats dans Gênes. Doria a vingt galeres dans le Port: mais elles ſont déſarmées. Oſez vouloir être le maître; & avec le ſecours ſeul de vos amis vous le ferez. »

Un pareil langage flattoit trop l'ambition du jeune Fieſque pour ne le pas entraîner. En vain Raphaël Sacco opina pour accepter le ſecours de France, ſauf à prendre, après la réuſſite, des meſures différentes: Verrina repliqua; & Fieſque ayant déclaré qu'il ſe déterminoit pour l'avis de Verrina, il ne fut plus queſtion que de renvoyer Sfoderato. Au lieu du Traité ſigné, on lui donna une lettre pour Trivulce qui ne contenoit que de vagues remercimens. Fieſque prit enſuite quelques arrangemens généraux avec ſes trois amis. La baſe du projet étoit la mort d'André & de Jeannetin

Projet de Fieſque.

Doria. Verrina, Calcagno & Sacco se chargerent de se faire chacun de leur côté le plus de partisans qu'il leur seroit possible, sans faire part à aucuns du dessein pour lequel ils les réservoient. Fiesque songea à se rendre plus que jamais agréable au Peuple, mais sur-tout à ôter aux Doria jusqu'aux plus légers soupçons de l'entreprise qu'il méditoit. AN. 1546.

Il y avoit long-temps que Fiesque s'appliquoit à se faire des créatures. Il rendoit des services aux uns, faisoit des libéralités aux autres, étoit avec tous d'une douceur, d'une affabilité, d'une complaisance qui les charmoient. Sa bonne mine, la richesse de ses habits, la magnificence de son train, la bonne grace avec laquelle il manioit son cheval, ou faisoit publiquement quelques autres exercices : tout cela contribuoit à le faire aimer. Rien n'est indifférent quand il s'agit de gagner le Peuple. Mais ses manieres ouvertes & polies, & sa générosité sur-tout, lui gagnoient tous les cœurs. Il sut que les ouvriers en soie étoient dans un état fort misérable, parceque leur commerce interrompu par la guerre n'étoit Sa politique.

AN. 1546. pas encore bien rétabli : il fit dire à ceux qui avoient beſoin de ſecours, de venir chez lui, & il leur fit à tous diſtribuer du bled. Il s'attacha par là ces ouvriers, qui formoient dans Gênes un corps fort nombreux.

Pour préparer doucement les eſprits, il ſemoit adroitement des diſcours ſur la tyrannie des Nobles, & gémiſſoit ſur l'état où le petit Peuple étoit réduit, inſinuant quelquefois qu'il ne ſeroit pas difficile d'y remédier ; mais exhortant toujours à la patience, & parlant ſur tout cela avec tant de ſageſſe & de prudence, qu'il n'en réſultoit rien qui pût donner quelque idée de ſon projet. Il affectoit d'aller ſouvent chez les Doria. Il traitoit André avec toutes ſortes de reſpects, & Jeannetin avec une confiance apparente, le conſultant même ſouvent ſur ſes affaires. Autrefois, & dans un temps où Fieſque n'avoit pas les mêmes raiſons de contraindre ſa haine, il avoit eu avec Jeannetin des différends aſſez vifs : il vint à bout, à force d'amitiés, de les lui faire oublier.

A une diſſimulation profonde Fieſque joignoit des précautions d'un autre

genre, & non moins néceſſaires. Il passa tout l'été dans ſes terres, où il forma ſes vaſſaux au métier des armes, ſous prétexte qu'il craignoit quelque entrepriſe de la part du Duc de Plaiſance : mais on a vû qu'au contraire le Duc de Plaiſance lui avoit promis deux mille hommes. Fieſque pouvoit compter ſur pareil nombre de ſes vaſſaux. Il avoit les quatre galeres achetées du Pape : il en fit venir une à Gênes. Il prévint enſuite Jeannetin Doria, qu'il traitoit comme ſon ami, qu'il alloit armer cette Galere en courſe contre les Turcs, & qu'il avoit ordonné à un grand nombre de ſes vaſſaux de ſe rendre à Gênes, afin de choiſir les meilleurs hommes pour mettre ſur ſa galere. On ne fut donc point étonné de voir arriver chez Fieſque grand nombre de gens armés. Verrina s'étoit pendant ce temps aſſuré de quelques centaines de Citoyens, qui s'étoient engagés de le ſervir, ſans qu'il leur eût révélé de quoi il s'agiſſoit. L'Italie étoit tranquille, & Gênes ſans défiances. Il n'y avoit qu'une foible garde au Palais, aux Portes & au Port. Les galeres étoient déſarmées, la Ré- AN. 1546.

AN. 1546. publique alloit être ſans Doge. Jean-Baptiſte Fornari ſortoit de charge le premier de Janvier, & ne devoit être remplacé que le 4. ſelon l'ordre établi par le nouveau Gouvernement. Les conjonctures ne pouvoient être plus favorables pour l'entrepriſe de Fieſque. Toutes les meſures étoient priſes, excepté celles qui concernoient le détail de l'exécution. Les conjurés s'aſſemblerent pour les régler.

Divers projets qu'on fut obligé de changer.

On propoſa d'abord d'aſſaſſiner les Doria dans l'Egliſe de S. André, pendant une premiere Meſſe à laquelle ils étoient invités d'aſſiſter. Mais l'on craignoit qu'André Doria ne s'y trouvât pas à cauſe de ſon grand âge. On crut qu'il ſeroit plus sûr que Fieſque raſſemblât ſes victimes dans ſa propre maiſon. Un repas qu'il devoit donner à Jules Cibo ſon Beau-frere, qui venoit d'épouſer la ſœur de Jeannetin Doria, lui en fourniſſoit l'occaſion. Il y devoit convier André & Jeannetin Doria avec une nombreuſe compagnie. Des gens apoſtés devoient égorger les deux Doria, & quelques autres perſonnes qu'on leur devoit marquer. Auſſitôt Fieſque devoit ſortir pour ſoulever le

Peuple & s'emparer du Palais, tandis que Verrina le feroit élire Doge. Pour assurer la réussite du projet, on donna ordre aux vaisseaux de Fiesque, & aux secours du Duc de Plaisance, de se tenir prêts au premier ordre. AN. 1547.

En conséquence de ces arrangemens, Fiesque invita les deux Doria à diner chez lui le 4 de Janvier 1547. Mais André Doria refusa, parcequ'il avoit la goutte ; & Jeannetin, parcequ'une affaire l'appelloit ce jour-là même hors de Gênes. Il fallut donc prendre d'autres mesures. On vouloit prévenir l'élection du nouveau Doge. D'ailleurs le retardement pouvoit devenir dangereux. L'exécution fut donc fixée à la nuit du premier au deux de Janvier.

Fiesque n'avoit de confidens dans Gênes que ses trois amis, & peut-être ses deux freres qui paroîtront bientôt avec lui à la tête des conjurés. Il étoit sûr de leur secret ; mais ses desseins pouvoient transpirer par la voie de France ou de Plaisance, où on ne les ignoroit pas. Ce fut par-là que Ferrant-Gonzague, Gouverneur de Milan, en fut instruit. Il en avertit par deux fois

AN. 1547. André Doria & Gomez Snarez, Ambaſſadeur de Charles-Quint à Gênes: mais ils ſe défioient ſi peu de Fieſque, qu'ils n'ajoûterent aucune foi aux avis de Gonzague. Doria & Snarez s'en entretenoient un jour, lorſque Fieſque entra. Il parut ſi tranquille, parla avec tant de liberté d'eſprit, que Doria ne put s'empêcher de dire tout bas à Snarez, en s'approchant de ſon oreille: »Voyez s'il y a la moindre vraiſemblance à ce que Gonzague nous écrit!» Avec quelque adreſſe que Fieſque eût gardé ſon ſecret, il avoit cependant été pénétré: mais c'étoit heureuſement par un de ſes amis, à qui il n'avoit caché ſon projet que parcequ'il ſavoit qu'il l'en auroit détourné. Cet ami étoit Paul Panſa, qui avoit pris ſoin de ſon éducation dans ſon enfance, & qui aux talens de l'homme de lettres joignoit les vertus de l'honnête-homme & du bon Citoyen.

Panſa connoiſſoit trop Fieſque, & depuis trop long-temps, pour ne pas remarquer dans ſes manieres la plus légere altération: & quelque empire qu'on ait ſur ſoi-même, l'agitation de

Digitized by Google

l'ame occupée de grandes choſes perce toujours aux yeux des amis particuliers, plus clairvoyans que les autres, & devant leſquels on ſe contraint moins. Un jour Panſa ayant tiré Fieſque à l'écart, lui dit qu'il s'appercevoit depuis quelque temps par l'altération de ſon viſage, qu'il tramoit quelque grand projet; que ſes liaiſons & toute ſa conduite le confirmoient dans cette idée; qu'il le conjuroit de ne pas s'embarquer témérairement dans une entrepriſe qu'il étoit aiſé de deviner, & de ne pas ſacrifier le bonheur certain dont il pouvoit joüir à des eſpérances chimériques, ou du moins dangereuſes. Fieſque embarraſſé répondit en général, que s'il formoit des projets, ils ſeroient toujours dignes de lui. Panſa reſpecta le ſecret de ſon ami, & n'inſiſta pas davantage. AN. 1547.

Nous avons vû de quelle façon Fieſque avoit fait entrer dans Gênes beaucoup de ſes vaſſaux armés, ſous prétexte de les embarquer ſur ſa galere. Il l'avoit miſe en état de faire voile; & le premier de Janvier il vint dire à Jeannetin Doria, qu'il avoit envie de la faire ſortir la nuit ſuivante; mais Suite du projet de Fieſque.

Digitized by Google

AN. 1547. qu'il craignoit qu'André Doria ne s'y oppoſât, & ne lui permît pas de l'envoyer en courſe contre les Turcs, à cauſe de la Trêve que l'Empereur avoit conclue avec eux; qu'il le prioit donc de donner ſes ordres au Port, pour qu'on laiſſât ſortir cette galere, & qu'il ne s'étonnât pas s'il entendoit quelque bruit durant la nuit. Jeannetin, enchanté de la confiance que lui témoignoit Fieſque, lui promit tout ce qu'il voulut, & ſe chargea de prévenir ſur tout cela André Doria. Fieſque reſta long-temps chez les Doria, où il affecta la plus grande liberté d'eſprit & beaucoup d'enjouement. Ayant apperçu les petits enfans de Jeannetin, il les prit dans ſes bras, & les careſſa beaucoup. Enfin il ſortit, & rentra chez lui, où ſe raſſemblerent quantité de gens à ſes ordres.

La précaution que Fieſque venoit de prendre étoit extrêmement importante. Un moment après, le Commandant de la garniſon de Gênes, inquiet d'avoir vû pluſieurs ſoldats, même de ceux de la garde, prendre le chemin de la maiſon de Fieſque, en vint avertir Doria. Jeannetin ré-

Digitized by Google

pondit qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'il ne s'agiſſoit que de la galere de Fieſque, qui devoit partir dans la nuit. Cependant Fieſque avoit donné ordre de laiſſer entrer tout le monde chez lui, mais de n'en laiſſer ſortir perſonne. Il étoit allé enſuite viſiter les gardes de la Ville, puis il avoit paſſé par la maiſon de Thomas Aſſeretto, où il trouva vingt-trois Citoyens des principaux du Peuple, que Verrina avoit ſû y faire venir comme par hazard. Il les invita à ſouper. Pour Verrina, il parcourut la Ville, le Palais, la maiſon des Doria, afin de s'aſſurer ſi tout y étoit tranquille, & ſi l'on ne ſe défioit de rien. AN. 1547.

Les gens que Fieſque avoit conviés, introduits dans l'appartement où il les conduiſit, furent bien ſurpris de n'y voir, au lieu des préparatifs d'un repas, que des viſages inconnus, des ſoldats, & des armes. Leur étonnement redoubla lorſque Fieſque, changeant tout à coup de contenance, leur adreſſa à peu près ce diſcours ; » Le » temps eſt venu de délivrer Gênes de » la tyrannie de quelques Nobles. En» core une heure, & elle eſt libre,

AN. 1547.

» Voilà la tête à laquelle je vous ai
» invités. Jeannetin Doria aſpire à de-
» venir maître de Gênes. J'en ai des
» preuves par écrit, & je ſuis en état
» de vous les montrer. Il me regarde
» avec raiſon comme un obſtacle à ſes
» ambitieux deſſeins, & il met en
» uſage, pour me perdre, & le poiſon
» & le fer. Vous n'êtes gueres plus
» ménagés par une Nobleſſe orgueil-
» leuſe dont les mépris & les hauteurs
» ne feront qu'augmenter dans la ſuite.
» Délivrez-vous, & ſuivez-moi. Je
» vais reſſuſciter l'état populaire, & le
» cimenter du ſang des Doria. Mes me-
» ſures ſont ſi bien priſes que mon pro-
» jet ne peut manquer. J'ai ici trois
» cents ſoldats armés, & dans le Port
» une galere bien équipée. Les gardes
» des Portes & du Palais ſont à ma
» diſpoſition. Quinze cents Artiſans
» n'attendent que mon ſignal pour pren-
» dre les armes. Deux mille de mes
» vaſſaux, & deux mille ſoldats que me
» fournit le Duc de Plaiſance, arrive-
» ront dès que je l'ordonnerai. Per-
» ſonne n'a le moindre ſoupçon de
» mon entrepriſe. J'ai couru tous les
» riſques de l'avoir concertée. Je ne
» vous

» vous y associe que pour en partager » la gloire. » AN. 1547.

Ces paroles déconcerterent tellement les vingt-trois hôtes de Fiesque, qu'ils furent quelque temps sans dire un seul mot. Enfin tous consentirent à le suivre, excepté deux qui le supplierent de les en dispenser. Ils représenterent que leurs professions les avoient toujours éloignés des exercices des armes; que dans l'expédition qu'on méditoit ils seroient bien plus embarrassans qu'utiles : ils montrerent tant de crainte & de timidité, que Fiesque consentit de les laisser chez lui, à condition qu'on les enfermeroit dans une chambre. On servit ensuite un léger repas, & les conjurés prirent tout de bout quelque nourriture. Cependant Fiesque se déroba un moment pour entrer dans l'appartement de sa femme qui ne savoit rien de tout ce qui se passoit.

C'étoit Eléonor Cibo, fille de Laurent Cibo & de Richarde de Malespine. Elle étoit jeune & belle, & aimoit tendrement son mari, dont elle n'étoit pas moins aimée. Il lui avoit fait jusqu'alors un mystere de sa con-

AN. 1547. juration ; & durant tout le ſoir, il l'avoit laiſſée avec Panſa, qu'il avoit chargé de l'entretenir juſqu'à ſon retour, pour qu'elle eût moins d'occaſion de s'appercevoir des mouvemens qui ſe faiſoient dans ſa maiſon. Fieſque les aborda avec émotion, & leur expliqua à tous les deux, en peu de mots, ce qu'il alloit faire. Eléonor prodigieuſement allarmée ſe jetta aux pieds de ſon mari, & fondant en larmes le conjura, au nom de tout ce qu'il avoit de plus cher, de renoncer à un projet ſi dangereux. Panſa ſe joignit à elle : mais Fieſque ſe débarraſſant de leurs bras : » Il n'eſt plus temps, dit-il, » Madame ; & dans une heure je ne » ſuis plus, ou vous verrez dans Gê» nes toutes choſes au-deſſous de » vous. » Eléonor tomba évanouïe : on la porta ſur ſon lit ; & Fieſque rentra dans la ſale où étoient les Conjurés, pour faire ſes dernieres diſpoſitions.

Détail de l'exécution. On convint que Verrina feroit tirer un coup de canon à bord de la galere de Fieſque ; qu'à ce ſignal Fieſque s'empareroit des galeres de Doria, que Verrina empêcheroit de s'éloigner en

Digitized by Google

se tenant à l'entrée du Port ; que Jerôme & Ottobon freres de Fiesque se rendroient maîtres de la Porte de l'Arc & de celle de S. Thomas ; qu'on iroit delà chez les Doria, & qu'on égorgeroit André & Jeannetin, tandis qu'on exciteroit le Peuple à prendre les armes, & qu'on forceroit le Palais. La nuit étoit déja avancée. On distribua les soldats qu'on avoit sous les Chefs chargés d'exécuter les différentes parties du projet, & l'on sortit. AN. 1547.

Verrina fut fort long-temps à donner le signal. Sa galere, en allant prendre poste à l'embouchure du Port, s'étoit engagée dans le sable ; & l'on fut plus d'une heure à la débarrasser. Enfin l'on entendit le coup de canon, & chacun se hâta d'agir. Le succès fut égal de tous côtés. Les Conjurés furent bientôt maîtres du Port, des galeres, & des deux Portes dont on étoit convenu de s'emparer. Cependant le bruit qui se faisoit sur les galeres éveilla les Doria, dont la maison n'étoit pas éloignée. Jeannetin crut que c'étoit peu de chose, & sortit pour y mettre ordre, n'ayant d'autres armes que son épée, précédé d'un page qui portoit un

AN. 1547. flambeau, & ſuivi d'un ſeul laquais. Parvenu à la porte du Port, il ordonna qu'on ouvrît. Les Conjurés ouvrirent effectivement à ſa voix; mais ce fut pour le percer de mille coups. Selon le plan dont on étoit convenu, on auroit dû égorger ſans délai André Doria: mais les Conjurés crurent qu'un homme de quatre-vingts ans, malade de la goutte, n'étoit pas bien redoutable, & ne pouvoit leur échapper. Cependant ſes domeſtiques, ayant appris une partie de ce qui ſe paſſoit, le mirent à cheval: il eut le bonheur de ſortir de la Ville; & il ſe retira à Maſone, Château des Spinola, à quinze milles de Gênes.

Ayant laiſſé de bonnes gardes aux Portes & aux galeres, les Conjurés au nombre de deux cents ſe répandirent dans les rues, pour ſoulever le Peuple, en criant *Fieſque* & *liberté*. La Populace prit les armes. Le reſte des Citoyens étoient dans une inquiétude & dans une conſternation affreuſe. Les Nobles auroient bien voulu ſe rendre au Palais; mais ils craignoient que pendant leur abſence on ne pillât leurs maiſons. L'Ambaſſadeur de l'Em-

Digitized by Google

pereur vouloit fuir; on l'engagea cependant d'aller au Palais, où il trouva quelques Sénateurs assemblés. Les plus braves d'entr'eux sortirent, & se firent suivre de quelques soldats; mais ils rencontrerent les Conjurés qui les forcerent bientôt de se retirer. Les Sénateurs qui se trouverent au Palais résolurent d'essayer la voie de négociation, & députerent quelques-uns d'eux, pour savoir ce que prétendoit Fiesque; car on ignoroit encore quel étoit le but de tout le désordre; & l'on ne savoit autre chose, sinon que le Comte de Fiesque étoit à la tête de cette entreprise. AN. 1547.

On ne se doutoit pas qu'il n'étoit plus. Depuis long-temps les Conjurés le cherchoient en vain. Dès le commencement de l'affaire, il avoit couru au Port, en criant *liberté*. Les forçats réveillés par ces cris les répéterent. Fiesque craignit que les forçats ne cherchassent à briser leurs chaînes & à se sauver. Il voulut passer sur les galeres; mais, en mettant le pied sur une planche qui y conduisoit, la planche tomba dans l'eau, & il tomba avec elle. L'eau étoit peu profonde dans cet- Mort de Fiesque.

AN. 1547.

endroit : mais il y avoit beaucoup de bourbe ; il étoit chargé de ſes armes. Il ne put ſe débarraſſer : on ne s'étoit point apperçu de ſa chute ; & n'ayant point été ſecouru, il ſe noya.

Suites de cette mort, & iſſue de la conjuration.

Après l'avoir long-temps cherché, les Conjurés découvrirent enfin qu'il s'étoit noyé, & ſa mort ne tarda pas à ſe répandre. Jerôme de Fieſque, qui devenoit l'aîné de ſa famille, ſe trouvoit chef de la conjuration : mais il n'avoit ni les talens du Comte de Fieſque, ni la confiance des Conjurés. Il marcha vers le Palais pour s'en emparer, & rencontra les Députés du Sénat, qui demandoient de la part de la République à parler au Comte de Fieſque. Jerôme de Fieſque leur répondit qu'il n'y avoit plus d'autre Comte de Fieſque que lui ; qu'on eût à lui livrer le Palais, & qu'il écouteroit enſuite ce qu'ils avoient à lui dire.

Cette réponſe, dont Jerôme de Fieſque n'avoit pas ſenti les conſéquences, apprit aux Députés que le Comte de Fieſque étoit mort ; & ils ſe hâterent de porter au Sénat une ſi heureuſe nouvelle. On délibéra ſur le parti qu'on

Digitized by Google

devoit prendre. Quelques Sénateurs vouloient qu'on attaquât les Conjurés ; les autres, qu'on ſe contentât de tenir ferme dans le Palais. Ce dernier parti fut ſuivi. Il étoit jour. La mort du Comte de Fieſque étoit ſûe de tout le monde. Les Conjurés, peu attachés à Jerôme ſon frere, ſe retiroient inſenſiblement ; la populace, qui avoit accouru au nom du Comte de Fieſque, ſe diſſipoit. Jerôme ſe retira dans l'Egliſe de S. Laurent, aſſez embarraſſé des ſuites de cette affaire ; puis il prit le chemin de la Porte de l'Arc. AN. 1547.

Sur ces entrefaites Paul Panſa étoit venu au Sénat : c'étoit ce même Panſa, ami du Comte de Fieſque, & qui avoit tâché de le détourner du malheureux projet qu'il avoit formé. La vertu de Panſa le mettoit au-deſſus du ſoupçon que ſon amitié pour les Fieſques auroit pû faire naître. Loin de le regarder comme ſuſpect, on le choiſit au contraire pour négocier un accord avec Jerôme de Fieſque. Après pluſieurs allées & venues, il fut enfin convenu que les Conjurés mettroient bas les armes, & qu'on leur accorderoit un pardon général, leur promet-

AN. 1547. On pardonne aux coupables.

tant qu'ils ne seroient jamais recherchés au sujet de cette conjuration. Jerôme partit sur le champ pour son Château de Montobio. Ottobon son frere, s'embarqua avec Verrina, Calcagno & Sacco, sur la galere du Comte de Fiesque, & ils passerent tous en France.

Telle fut l'issue de la conspiration des Fiesques, conduite avec un secret admirable, concertée avec tout l'art possible, & qui ne fut dissipée que par l'accident imprévû de l'infortuné Comte de Lavagna.

Il n'avoit encore que vingt-deux ans, & il possédoit déja cette politique rafinée, qui n'est d'ordinaire le fruit que d'une longue expérience. Sous un air ouvert & enjoué, il cachoit une dissimulation profonde qu'on n'avoit garde de soupçonner dans une aussi grande jeunesse. La hardiesse de ses projets n'en excluoit point la prudence. Capable de tout oser, de tout prévoir, de tout mettre à profit, il réunissoit la plûpart des qualités qui entrent dans le caractere des grands hommes; mais qui, sur-tout dans les Républiques, sont les Citoyens dangereux. Il auroit

auroit pû être l'idole des Génois, ſi malheureuſement trop ambitieux, il n'avoit voulu être leur Souverain. Fait pour illuſtrer long-temps ſa Patrie, il ne s'occupa dès ſes premiers ans qu'à la troubler, & périt à la fleur de ſon âge, en s'efforçant de l'aſſervir. Son corps ne fut trouvé qu'au bout de quatre jours; & le Peuple faiſoit déja courir le bruit qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il étoit paſſé en France pour y chercher du ſecours. On s'embarraſſa peu de faire taire ce bruit, & l'on défendit de retirer ce cadavre. Sans doute on craignoit, en l'expoſant aux yeux du public, de donner lieu aux partiſans des Fieſques d'exciter quelque ſoulevement dans le Peuple, qui auroit pû être ému de ce ſpectacle : car le Peuple étoit extrêmement attaché au Comte de Fieſque. Le Sénat appréhenda même par la ſuite de laiſſer le corps de ce malheureux dans l'endroit où il étoit : on l'en retira au bout de deux mois, & on le jetta en pleine mer. AN. 1547.

Sitôt que les principaux Conjurés furent ſortis de Gênes, tout fut tranquille, & le déſordre fut aiſément ré- Benoît Gentile élu Doge.

AN. 1547. paré. Deux jours après, on élut un Doge ſuivant l'uſage. Ce fut Benoît Gentile, homme d'un caractere paiſible & porté à la douceur, ſage, prudent, propre à maintenir le calme qu'on venoit de rétablir.

Depuis la réformation de l'Etat en 1528. je ne marque plus les noms des Doges élus régulierement tous les deux ans, parcequ'ils ne ſont plus, comme auparavant, ni les objets, ni les chefs des révolutions. Magiſtrats, & non maîtres de la République, ils n'ont gueres d'autre prééminence que le droit de propoſer dans le Conſeil le ſujet des délibérations : bornés dans l'étendue de leur pouvoir comme dans la durée de leur adminiſtration, obligés après deux ans de rendre compte de leur conduite, il leur ſeroit difficile d'abuſer de leur autorité, & infiniment dangereux d'avoir tenté de le faire. Auſſi verrons-nous rarement dans la ſuite les Doges avoir une part particuliere & perſonnelle aux révolutions de l'Etat. C'eſt l'hiſtoire de ces révolutions que j'écris ; & je ne dois par conſéquent parler des Doges, que lorſqu'ils y ont joué quelque rôle in-

Digitized by Google

téreſſant. J'aurai ſoin cependant, pour ſatisfaire la curioſité de mes Lecteurs, de placer à la fin de cet Ouvrage une Liſte de ces Doges depuis 1528. juſqu'à préſent. AN. 1547.

Jerôme de Fieſque, retiré à Montobio, s'y mettoit en état de défenſe, comptant peu ſans doute ſur le pardon qui lui avoit été accordé, & cherchant à concerter de nouveaux projets. Verrina, Calcagno & Sacco ne tarderent pas à ſe rendre auprès de lui. Ottobon de Fieſque, qui s'étoit retiré en France, faiſoit de fréquens voyages en Italie. Ces démarches ſembloient annoncer de nouveaux troubles. L'on redoubla de vigilance à Gênes ; l'on augmenta les gardes : les eſprits s'animerent contre les ſéditieux auxquels on avoit pardonné ; & André Doria, qui étoit rentré dans Gênes, au déſeſpoir de la mort de Jeannetin, cherchant ardemment à la venger, fit tous ſes efforts auprès du Sénat pour faire caſſer l'acte de pardon qu'on avoit accordé. L'on révoque le pardon

On conſulta là-deſſus les Juriſconſultes, qui déciderent que l'acte étoit nul, ſoit parcequ'il avoit été extorqué

AN. 1547. par la néceſſité, ſoit parcequ'il n'avoit pas été ratifié par un nombre ſuffiſant de Sénateurs. Les Fieſques & pluſieurs des principaux conjurés furent condamnés au banniſſement. On raſa les maiſons du feu Comte de Fieſque : on confiſqua ſes Terres : on s'empara de ſes Châteaux, excepté de celui de Montobio, d'où il falloit auparavant chaſſer Jerôme ſon frere.

Ce Château étoit ſi fort, & tellement ſitué qu'il auroit pû incommoder beaucoup la Ville de Gênes. On tenta d'engager Jerôme à le rendre. Paul Panſa fut chargé de cette négociation, & offrit à Fieſque un dédommagement de cinquante mille écus. On réitéra pluſieurs fois ces propoſitions ; mais Fieſque les refuſa conſtamment. En vain on le menaça, & on lui fit enviſager que ſon refus pouvoit avoir pour lui de funeſtes ſuites. Il eut l'imprudence de répondre qu'il n'étoit plus le maître de Montobio, & qu'il appartenoit à un Seigneur plus puiſſant que lui. Il croyoit intimider par-là les Génois ; mais ce diſcours ne ſervit qu'à redoubler leurs inquiétudes, & à leur faire ſentir combien il leur

Digitized by Google

étoit important de s'emparer de ce Fort. AN. 1547.

On commanda ſur le champ deux mille hommes pour en faire le ſiege ſous les ordres d'Auguſtin Spinola, & l'on envoya ordre, ſur la frontiere, de s'oppoſer aux ſecours qui pourroient venir de France. Quelque diligence que l'on fît, l'on ne put commencer les opérations avant le mois de Mai, le mauvais temps ayant empêché le tranſport de l'Artillerie. Dans cet intervalle le Roi de France, François I. étoit * mort ; & Henri II. lui avoit ſuccédé. Ce changement déconcerta les meſures de Fieſque, & rompit ſes négociations avec la Cour de France : mais il ne ſe découragea pas pour cela ; & ſecondé des principaux conjurés qui s'étoient renfermés avec lui, prenant à ſa ſolde le plus de ſoldats qu'il pût trouver, il ſe prépara à faire au moins une vigoureuſe réſiſtance. Les pluies continuoient toujours, & incommodoient fort les aſſiégeans. Les munitions de guerre leur manquoient ſouvent, & il falloit les faire venir de loin. Une partie de leur Ar-

Jerôme de Fieſque aſſiégé dans Montobio.

* Le 31. de Mars.

AN 1547. tillerie creva. Tous ces contre-temps les rebuttoient prodigieuſement. Cependant on fit brêche. Les ſoldats qu'avoit levé Fieſque, & qui étoient mal payés, ſe mutinerent. Il fallut ſonger à ſe rendre.

Fieſque députa vers Auguſtin Spinola, & fit faire des propoſitions ſi fieres, que le Sénat, à qui elles furent portées, ne put s'empêcher d'en rire. Il fallut bien en rabattre; & les aſſiégés offrirent de rendre la Place, à condition ſeulement qu'il leur ſeroit permis d'en ſortir avec leurs effets. On les refuſa encore. Fieſque propoſa à ſes principaux partiſans, de ſe ſauver la nuit par les chemins les plus eſcarpés, eſpérant que les ennemis n'auroient pas de gardes dans ces endroits. Mais Calcagno aſſura que le Château étoit ſi bien inveſti qu'il ſeroit impoſſible d'échapper: il fit remarquer d'ailleurs que Fieſque, qui étoit fort gros, & peu accoutumé d'aller à pied, ne pourroit ſoutenir la fatigue des chemins qu'il faudroit prendre. On conclut donc qu'on ſe rendroit à diſcrétion, & on le fit après avoir tenu quarante-deux jours.

Il ſe rend à diſcrétion.

Digitized by Google

Les ſoldats qui s'étoient engagés à la ſolde de Fieſque ne furent pas confondus avec les coupables, & furent tous renvoyés ; mais on ne fit grace à aucun des conjurés. Tous furent mis à mort, ou condamnés aux galeres. On inſtruiſit au long le procès de Jerôme de Fieſque, qui eut enfin la tête tranchée dans Montobio même le 23 de Juillet : enſuite on fit raſer ce Château. Ottobon de Fieſque, qui s'étoit retiré en France, échappa ſeul aux ſuites de cette funeſte conjuration ; encore n'échappa-t'il pas à la vengeance d'André Doria. Ottobon ayant été pris huit ans après * dans Portò-Hercole par les Eſpagnols, André Doria obtint qu'on le lui abandonnât ; & par une cruauté indigne d'un ſi grand homme, il le fit coudre dans un ſac, & jetter dans la Mer. Eléonor Cibo, épouſe du malheureux Comte de Fieſque, ne fut point enveloppée dans la proſcription de la famille de ſon mari. Elle épouſa dans la ſuite le fameux Capitaine Jean-Louïs Vitellini, Marquis de Cétona.

AN. 1547. Son ſort & celui de ſes partiſans.

* En 1555.

AN. 1547. Il ne reſta de cette branche que Scipion de Fieſque quatrieme frere du Comte de Lavagna. Quoiqu'on ne pût l'accuſer d'avoir trempé dans la conjuration dont on puniſſoit les complices, puiſqu'il n'avoit alors que dix ans, & qu'il étoit dans un College à Padoue, la Sentence rendue contre ſes freres ne laiſſa pas de s'étendre juſqu'à lui. Ses biens furent confiſqués, & il fut défendu à lui & à ſes deſcendans juſqu'à la cinquieme génération, de retourner dans Gênes. Il ſe réfugia en France où il fut très-bien reçu.

Entrepriſe de Cibo. Jules Cibo, frere d'Eléonor, mécontent d'André Doria & de l'Empereur, voulut réveiller l'entrepriſe des Fieſques. Il eut à ce ſujet quelques négociations avec la Cour de France, & promit aux François de leur livrer Gênes. Mais il fut trahi, & l'on donna avis de ſon deſſein à André Doria & à Ferrant Gonzague, Gouverneur de Milan. Cibo fut arrêté à Pontrémoli au mois de Décembre 1547. & on le conduiſit à Milan, où il fut mis à mort. On punit à Gênes quelques partiſans qu'il y avoit: & les Génois demeurerent libres; mais

Il eſt mis à mort.

attachés plus que jamais à l'Empereur, par les ſoins d'André Doria, qui conſervoit dans Gênes tout le crédit que méritoient ſes talens, ſes vertus, ſes exploits & la gloire d'avoir rendu la liberté à ſa Patrie. AN. 1548.

Service que Doria rend aux Génois.

Ce Citoyen généreux donna l'année ſuivante aux Génois une nouvelle preuve de la ſincérité de ſon zele pour leurs véritables intérêts. L'Empereur, ſous prétexte de garantir Gênes de conjurations ſemblables à celles qui venoient d'éclater, propoſa de bâtir une citadelle dans les Fauxbourgs de cette Capitale, & d'y entretenir une garniſon. Doria, allarmé d'un projet plus dangereux pour la liberté de ſes Concitoyens qu'utile pour leur défenſe, oſa s'y oppoſer ouvertement. Quoiqu'actuellement au ſervice de l'Empereur, & comblé de ſes bienfaits, il ne fut vaincu ni par les preſſantes ſollicitations de ce Prince puiſſant, ni par la crainte de lui déplaire; & il vint à bout de faire échouer le deſſein que ce Monarque avoit formé.

AN. 1549.

L'entrepriſe de Jules Cibo avoit fait connoître qu'il y avoit toujours à Gênes des Citoyens mal intentionnés.

Digitized by Google

AN. 1549. On en découvrit encore deux ans après. On arrêta en Piémont un Cordelier, nommé Clement, que ſes voyages fréquens de Gênes en France avoient rendu ſuſpect. Il révéla qu'il y avoit des négociations ſecrettes entre le Roi de France & Jean-Baptiſte Fornari, qui avoit été Doge en 1545.

Projets de J. B. Fornari découverts. Fornari fut arrêté, & il avoua qu'il avoit offert ſes ſervices à la France, & avoit promis, que s'il arrivoit quelque révolution à Gênes, il en profiteroit pour faire rentrer cet Etat ſous la domination de cette Couronne. Il convint qu'en conſéquence il avoit reçu de l'argent ſous prétexte de ſe faire des créatures; mais qu'il avoit gardé cet argent: & effectivement on ne lui trouva point de complices. Il diſoit pour ſa juſtification, que ſon deſſein étoit de tromper les François, & de ſe payer de quelques ſommes qui lui étoient dûes pour un marché qu'il avoit fait jadis avec François I. au ſujet de la traite des ſels. Soit que Fornari ne fût pas bien coupable, ſoit que ſes Juges fuſſent gagnés, on ſe contenta de le dégrader de ſa dignité de Sénateur, de ſon droit de Citoyen, & de l'exiler

Digitized by Google

hors de l'Etat de Gênes pour le reſte de ſa vie. AN. 1551. & ſuiv.

La guerre ſe renouvella quelque temps après en Italie entre le Roi de France & l'Empereur. Les Génois auroient bien voulu demeurer neutres ; mais cela ne leur étoit gueres poſſible. Ils ne pouvoient ménager l'Empereur ſans donner des ſujets de plainte au Roi de France. Ils ne voulurent pas permettre qu'un Ambaſſadeur François réſidât chez eux ; & d'un autre côté ils fourniſſoient de l'argent à Charles-Quint, tandis qu'ils en refuſoient à Henri. Ces procédés ne pouvoient s'accorder avec l'idée de neutralité. Joignez à cela les prétentions des Francois ſur Gênes, toujours ſubſiſtantes, comme on n'en pouvoit douter depuis les Traités qu'on ſavoit qu'ils avoient faits ſucceſſivement avec les Fieſques, Cibo & Fornari, dans le deſſein de recouvrer la ſouveraineté de cet Etat. Gênes ne pouvoit donc ſe flatter que Henri II. la regardât comme une République neutre : & sûre de n'être pas ménagée, l'incertitude n'étoit que ſur le lieu où tomberoit l'orage qui la menaçoit.

Digitized by Google

AN 155 3. Révolution en Corſe, en faveur des François.

Ce fut en Corſe. Cette Iſle étoit tout-à-fait à la bienſéance des François, parcequ'ils pouvoient en faire leur place d'armes pour porter les ſecours qu'ils jugeroient à propos, ſoit en Toſcane, ſoit dans le Royaume de Naples. Les Corſes étoient naturellement remuans, & ſuivoient aveuglément les impreſſions de leurs Chefs, dont pluſieurs étoient au ſervice de la France. Henri II. s'étoit ligué avec les Turcs; & ſa Flotte, jointe à celle de Soliman II. couroit les côtes de l'Italie. Tout cela devoit ſuffire pour porter la maiſon de S. George, à qui la Corſe appartenoit, à faire tous les préparatifs néceſſaires pour mettre cette Iſle en bon état de défenſe: mais on ſe contenta d'approviſionner Bonifacio & Calvi. Le Marquis de Termes, qui commandoit les troupes Françoiſes en Toſcane, s'étant informé exactement du peu de précautions qu'on avoit priſes pour mettre la Corſe en ſûreté, & ayant pratiqué des intelligences dans cette Iſle, réſolut d'y faire une deſcente. Il étoit aſſuré d'être ſecondé par les principaux habitans qu'il avoit gagnés: il menoit avec lui pluſieurs Corſes de diſtinction qui

Digitized by Google

servoient dans son armée : il comptoit qu'ils aideroient à faire déclarer les Insulaires en sa faveur ; & pour les y exciter, il leur promit, au nom du Roi son maître, de leur donner plusieurs terres considérables de l'Isle, s'ils lui en facilitoient la conquête. AN. 1353.

Parmi les Corses que de Termes avoit auprès de lui, étoit le fameux Sampiero * de la Bastilica, Seigneur d'Ornano. Cet homme, qui rendit tant de services à la France & fit tant de maux à sa Patrie, devoit à son mérite toute son élévation. Il étoit de basse naissance ; mais il s'étoit acquis la réputation d'un des meilleurs Capitaines de son temps. Il avoit servi la France contre l'Empereur dès l'an 1536. Dix ans après, il avoit fait un voyage en Corse, & y avoit épousé Vannina d'Ornano, qui sortoit d'une des plus illustres maisons de l'Isle. Sampiero étoit adoré des Corses ; & les Génois, qui craignoient les suites de son attachement pour la France, voulurent le perdre. Ils le firent arrêter à la Bastie, peu après son mariage ; & sans la protection d'Henri II. il Sampietro les favorise,

* Ou Sampietro ; S. Pierre.

AN. 1553.

auroit perdu la tête. Cet évenement ne servit qu'à redoubler l'affection de Sampiero pour les François, & à lui faire concevoir contre les Génois une haine mortelle. Conduit par cette haine, il conseilla à de Termes l'expédition de Corse, & contribua de tout son pouvoir à la révolution qui s'y fit en faveur des François. Cette révolution intéressante appartient essentiellement à l'Histoire que j'écris; puisque la Corse est une des plus anciennes & des plus considérables possessions de l'Etat de Gênes.

Les François descendent en Corse.

La Flotte combinée des François & des Turcs mit à la voile, portant deux mille cinq cents hommes de débarquement commandés par le Marquis de Termes, & s'arrêta à la vûe de la Bastie. Termes ayant fait mettre à terre quelques troupes dans les environs de cette Ville, les Commandans Génois lui envoyerent demander ce qu'il prétendoit. Il fit répondre que les François, ayant besoin de quelques rafraîchissemens, venoient s'en pourvoir en Corse, en qualité d'amis; & il continua de faire débarquer ses gens. Il fit marcher tout de suite vers la Bastie,

Digitized by Google

où il avoit des intelligences ; mais cette place ayant voulu se défendre, on fut obligé de la faire battre par l'artillerie des Galeres, qui y eut bientôt fait brêche. Le Gouverneur n'attendit pas l'assaut, & se retira dans la Citadelle : mais Sampiero ayant fait entendre aux assiégés que les François n'étoient venus que pour mettre la Corse en liberté, & la délivrer du joug des Génois, les habitans forcerent le Gouverneur à se rendre. AN. 1553.

Les Corses, attirés de toutes parts par Sampiero, venoient en foule le joindre. Il s'avança vers San-Fiorenzo, où il fut reçu à bras ouverts par les habitans qui chasserent les officiers Génois. Corté se souleva aussi en faveur de Sampiero & des François. Pendant ce temps la Flotte faisant le tour de l'Isle débarqua des troupes à Porto-Vecchio, dont on s'empara sans coup férir. On forma le siege de Bonifacio, tandis que d'un autre côté on faisoit celui de Calvi. Les François répandus dans toute l'Isle n'y éprouvoient aucune résistance. Les Corses se déclaroient par tout pour eux, & exerçoient contre les Génois les plus cruelles vio- Les Corses se déclarent pour la France.

Digitized by Google

AN. 1553. lences. Ils pilloient leurs biens, brûloient leurs maisons, massacroient leurs femmes & leurs enfans, ou les vendoient aux Turcs. Ces malheureux Génois étoient obligés de se jetter entre les bras des François, pour éviter la fureur des Corses, & pour obtenir la permission de sortir de l'Isle. La domination Génoise n'étoit plus reconnue qu'à Ajaccio, qu'on n'avoit point encore attaqué, à Bonifacio & à Calvi, qu'on assiégeoit. Ces deux dernieres Places avoient été munies de troupes & de provisions avant la descente des François. Elles étoient en état de tenir long-temps; leurs garnisons étoient commandées par des Officiers braves & fideles; & l'on s'attendoit à voir bientôt arriver du secours de Gênes, où l'on avoit donné avis de ce qui se passoit en Corse.

Mais, tandis qu'on préparoit ce secours, Termes & Sampiero continuoient leurs progrès. Sampiero entra dans Ajaccio qu'il trouva abandonné, & le saccagea. Le fameux Corsaire Dragut Raïs, qui commandoit la Flotte Turque, s'étoit chargé du siege de Bonifacio, & le pressoit vivement

ment. Bonifacio ſoutint pluſieurs aſſauts : mais les aſſiégés, craignant de ne point obtenir de quartier s'ils réſiſtoient plus long-temps, ſe déterminerent à capituler. Les conditions furent qu'ils auroient la liberté de ſe retirer avec leurs effets. On ne leur tint pas parole. Les Corſes exercerent leurs cruautés ordinaires, & les Turcs pillerent la Ville. La ſaiſon étoit avancée ; & Dragut après cette expédition partit de l'Iſle avec ſa Flotte.

AN. 1553. Suite des progrès des Francois.

Termes mit une bonne garniſon dans Bonifacio, & donna des ordres pour pouſſer avec vigueur le ſiege de Calvi, la ſeule Place qui reſtât aux Génois dans l'Iſle de Corſe. L'armée du ſiege étoit d'environ deux mille ſoldats & de cinq mille Corſes qui s'y étoient joints. Chriſtophe Pallavicin ayant été envoyé de Gênes en Corſe, pour reconnoître l'état des choſes, & ſe trouvant à la tête de quatorze cents hommes, tomba ſi à propos ſur les aſſiégeans, qui croyoient le ſecours bien plus conſidérable, qu'il les chaſſa de leurs lignes, combla leurs travaux, & ravitailla la Ville. Pendant ce temps on armoit à Gênes une Flotte formida-

AN. 1553. ble. André Doria fut nommé pour la commander ; & il accepta cet emploi malgré ſon grand âge, & la rigueur de la ſaiſon : le mois d'Octobre étoit déja fort avancé. Auguſtin Spinola, que Doria choiſit pour ſon Lieutenant, prit les devans avec trois mille hommes, & débarqua près de Calvi.

Armement des Génois.

A ſon approche on fut obligé de lever le ſiege. Termes commença bientôt à ſe trouver embarraſſé. Ses convois, qui lui venoient de Provence, étoient ſouvent interceptés par les galeres Génoiſes. Ses troupes diminuoient ; & il ſentoit qu'il devoit bien médiocrement compter ſur les Corſes. Il prenoit cependant toutes les précautions que ſa prudence lui ſuggéroit : & il paſſoit pour le plus ſage Capitaine de ſon ſiecle. Il fortifioit les diverſes Places & les poſtes les plus importans dont il étoit maître ; il faiſoit dans l'Iſle des levées de ſoldats & des recrues ; il écartoit, & diſperſoit dans des lieux ſûrs les principaux inſulaires dont il croyoit avoir quelque choſe à craindre : il apprit que Doria débarquoit près de San-Fiorenzo, & il trouva le temps d'y faire entrer des troupes &

Digitized by Google

des munitions, pour mettre cette place en état de se bien défendre. AN. 1553.

Doria étoit parti avec trente galeres, quatorze gros vaisseaux, & quantité de bâtimens de transport : il avoit avec lui plus de huit mille hommes de bonnes troupes, une grosse artillerie, & des provisions de toute espece. Il entra dans le Golfe de San-Fiorenzo vers la fin de Novembre, & mit ses gens à terre. Il fut joint peu de temps après par Spinola, & se trouva à la tête d'une Armée de près de douze mille hommes. Selon le projet concerté à Gênes, il s'appliqua à ramener les Corses par la douceur. Il tâcha de les attirer par des promesses, affecta de ménager leur pays avec le plus grand scrupule, fit observer une exacte discipline à son Armée, & tira de sa Flotte tout ce dont il avoit besoin La premiere opération que Doria résolut, fut le siege de San-Fiorenzo. Il se contenta de resserrer étroitement cette Place, espérant qu'elle seroit bientôt obligée de se rendre faute de vivres. Mais, à la faveur des sorties que le Gouverneur Jourdain des Ursins faisoit souvent, & par le moyen de quelques paysans qui Leurs exploits en Corse.

AN. 1553. traverſoient la nuit un marais qui paroiſſoit impraticable, Termes trouva durant quelque temps le ſecret d'introduire dans San-Fiorenzo les vivres & les munitions néceſſaires. Doria en fut informé, & fit conſtruire au milieu du marais un ouvrage qui priva abſolument les aſſiégés de ces ſecours.

Il fit cependant pluſieurs détachemens de ſon Armée, pour s'emparer de diverſes Places; & un de ces détachemens vint mettre le ſiege devant la Baſtie. Les Corſes qui faiſoient partie de la garniſon, craignant de tomber aux mains des Génois, & d'être punis comme rébelles, prirent le parti de ſortir de la Place, & de ſe retirer ailleurs. Les François reſtés ſeuls, & en trop petit nombre pour ſe défendre, ſe jetterent dans la Citadelle, & furent bientôt obligés de capituler. Ils n'étoient que cinquante; & les aſſiégeans, piqués d'avoir été contraints d'accorder une capitulation à cette poignée de ſoldats, furent ſur le point de les égorger. Les Génois firent toutoute ſorte de bons traitemens aux Habitans de la Baſtie. Ces procédés de douceur ſembloient toucher les Cor-

Digitized by Google

ſes, qui venoient en foule joindre l'armée de Doria. Termes faiſoit tout ſon poſſible pour les retenir. Il empêchoit les correſpondances entre ceux de ſon parti & ceux qui ſuivoient le parti des Génois. Par une politique contraire à celle de Doria, il excitoit les Corſes à faire aux Génois tout le mal qu'ils pouvoient, afin de les rendre irréconciliables : mais la légereté de ces inſulaires, plutôt que tout autre conſidération, les faiſoit paſſer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. L'intérêt guidoit leurs Chefs ; l'amour de la nouveauté déterminoit quelques uns ; le parti le plus fort entraînoit les autres. AN. 1553.

Depuis que les Génois étoient bien ſupérieurs, Termes voyoit tout les jours diminuer le nombre de ſes partiſans. Il avoit juſqu'alors ménagé ceux des inſulaires qui étoient demeurés fideles aux Génois, de peur de révolter les eſprits, & de ſe rendre odieux : mais ne tirant aucun profit de ces égards, dont on lui ſavoit peu de gré, il commença à traiter en ennemis ceux qui refuſerent de ſe déclarer pour lui, & fit ravager les Terres d'Octavien de Bigaglia, qui avoit d'abord pris ſon Ils y ſont ſupérieurs.

Digitized by Google

An. 1553. parti, puis l'avoit quitté. Termes se croyoit trop foible pour attaquer Doria ; mais il tâchoit d'interrompre ses projets, en le faisant harceler par de petits détachemens, qui en venoient souvent aux mains avec les Génois Il attendoit les renforts qu'on lui devoit envoyer de Provence ; & pendant ce temps Doria pressoit toujours San-Fiorenzo. Si Termes eût sû l'état où étoit pour lors l'armée de Doria, il ne se fût pas tenu sur la défensive, & il l'auroit aisément détruite Les maladies l'avoient prodigieusement diminuée. Doria avoit été sur le point de rembarquer son canon, désespérant d'avoir le temps de le sauver s'il étoit attaqué ; mais il avoit eu l'adresse de dérober à ses ennemis la connoissance de la situation où il se trouvoit. Il ne tarda pas à recevoir de Gênes des secours qui le mirent en état de ne rien craindre ; & marchant contre Termes, qui étoit resté dans les environs de San Fiorenzo qu'il avoit toujours dessein de secourir, il le força de se retirer dans l'intérieur de l'Isle.

Sur ces entrefaites, la Flotte de France arriva à Ajaccio : mais elle avoit

Digitized by Google

eſſuyé une tempête affreuſe qui lui avoit fait perdre cinq galeres. Les autres au nombre de vingt-ſept étoient fort délabrées, & hors d'état d'attaquer celles de Doria; ce qu'il auroit fallu faire pour ſecourir San-Fiorenzo. On renonça donc à ce projet, & Termes propoſa au Commandant de ces galeres de lui aider à reprendre la Baſtie. Le Commandant le refuſa. Ses ordres n'étoient que de ſecourir San-Fiorenzo. Le temps qu'il lui étoit permis de reſter en Corſe, étoit à peine ſuffiſant pour remettre ſes galeres en état de ſoutenir la Mer; & il devoit ſe rendre en toute diligence ſur les côtes de Toſcane. Il partit donc; & le brave des Urſins, après avoir tenu trois mois dans San-Fiorenzo, manquant de vivres, ſans eſpoir d'être ſecouru depuis le départ de la Flotte & la retraite de Termes, conſentit enfin de ſe rendre. Les conditions furent que la garniſon auroit liberté de ſe retirer; mais ſous promeſſe de ne point ſervir contre les Génois durant un certain temps. Les Corſes qui faiſoient partie de cette garniſon ne furent point compris dans cet accord; mais la plûpart trouverent le

AN. 1554.

Priſe de San-Fiorenzo par les Génois.

Digitized by Google

AN. 1554. secret de se sauver. Il n'en tomba que quelques-uns entre les mains de Doria, qui les fit mettre aux Galeres.

Cette Place lui avoit coûté dix mille hommes, presque tous emportés par les maladies. On étoit à la fin de Janvier; & ses troupes avoient grand besoin de repos. Il les cantonna, & fit publier une amnistie pour tous les Corses qui se soumettroient dans un délai marqué. Beaucoup en profiterent; mais cette impunité les enhardit; & se livrant bientôt à leur inconstance naturelle, plusieurs repasserent du côté des François. Cependant les partis qui sortoient souvent de part & d'autre en venoient fréquemment aux mains. Dans une de ces affaires, Sampiero, qui secondoit toujours vigoureusement Termes, reçut une blessure dont il fut long-temps incommodé.

Doria ayant reçu des renforts rentra en campagne au mois de Mai, & marcha vers Corté. Termes y avoit mis une bonne garnison: cependant la Ville se rendit sans coup férir, & le Château, presque imprenable par sa situation, ne tint que quelques jours. On fut dans

dans la suite que la Chambre, qui y commandoit, s'étoit laissé gagner par les Génois ; & il eut la tête tranchée à Marseille. Après la prise de Corté, Doria comptoit marcher à Ajaccio ; mais la Flotte Ottomanne ayant paru sur la côte d'Italie, l'Empereur, au service duquel il étoit toujours, le rappella. Spinola resta en Corse avec une partie des troupes, qu'il jetta dans les diverses Places dont les Génois étoient les maîtres ; & Termes reprit la supériorité. AN. 1565.

Les Corses se déclarerent de toutes parts pour lui. Au mois d'Août, il lui arriva de France trois mille cinq cents hommes, avec lesquels il forma le siege de Corté. Spinola voulut secourir la Place, & détacha pour cela quinze cents hommes de la garnison de la Bastie, & mille hommes de celle de Calvi. Termes en ayant eu avis envoya des troupes au-devant de ces détachemens, qui furent battus. Le Château de Corté se défendit pendant près de trois mois ; mais n'espérant plus de secours, & manquant d'eau, il se rendit vers la fin d'Octobre. Cette expédition termina la campagne. Les François reprennent la supériorité.

AN. 1554. Les succès des François ramenerent presque tous les Corses dans leur parti ; & les Génois furent obligés de se renfermer dans Calvi, la Bastie & San-Fiorenzo.

C'étoit à Sampiero que les François devoient la bonne volonté que leur témoignoient les Corses. Il avoit beaucoup de Partisans dans l'Isle, & s'y étoient acquis une fort haute considération. Quelques-uns des principaux Insulaires en devinrent jaloux. Termes les appaisa par ses libéralités, & peu-à-peu leur donna part à sa confiance. Ils trouverent moyen de le brouiller avec Sampiero. On écrivit de part & d'autre à la Cour de France, où Sampiero fut rappellé, sous prétexte de conférer avec lui sur les affaires de la Corse. On étoit cependant assez tranquille dans cette Isle. Les François tenterent de surprendre San-Fiorenzo, qu'ils manquerent. Les Génois firent démanteler cette Place, où l'on ne pouvoit tenir, à cause des maladies qui y régnoient. Jean André Doria, fils de Jeannetin Doria, arriva avec quelques troupes, & renforça les garnisons de la Bastie & de Calvi. Augustin Spi-

Brouilleries entre Termes & Sampiero.

nola partit peu après avec Doria, laissant le commandement à Nicolas Pallavicin. AN. 1553.

Les Corses ne tarderent pas à donner aux François de nouvelles preuves de leur inconstance. Termes manquoit d'argent, & fit quelques levées sur les Insulaires pour payer ses troupes. On avoit peu de bled; la guerre ayant troublé les semences & les récoltes. Il se commettoit des désordres que toute la vigilance des Officiers ne pouvoit empêcher. Au lieu de regarder ces malheurs comme des suites inévitables de la guerre, les Corses en firent des crimes à leurs nouveaux maîtres. Pallavicin, profitant de ces circonstances, fit publier une amnistie générale; & les Corses à l'envi se déclarerent pour les Génois. Sampiero se prévaloit à la Cour de France de ces évenemens peu favorables, & faisoit entendre que s'il étoit resté en Corse, ils ne seroient pas arrivés. Termes les rejettoit sur la légereté de ces Insulaires que la force seule pouvoit contenir, & ne cessoit de demander des renforts. La Corse étoit plus que jamais un objet important pour la Fran-

AN. 1555. ce toujours en guerre avec l'Empereur, & qui avoit des troupes en Toſcane. On réſolut de contenter Termes. On lui envoya mille hommes, & on lui fit eſpérer qu'il verroit bientôt une Flotte Turque à ſon ſecours.

Suite des expéditions des François en Corſes.

Termes auſſitôt forma le ſiege de Calvi. Il avoit peu de munitions; mais il en attendoit de jour en jour. Les galeres qui les lui devoient apporter de Provence n'arrivoient point, & la poudre commençoit à manquer. Il avoit fait brêche à une courtine, & il réſolut de tenter l'aſſaut, quoique la brêche ne fût pas encore fort praticable: il fut repouſſé. Mais ſes munitions arriverent; & il alloit renouveller ſes efforts, lorſque André Doria parut avec une Flotte de ſoixante voiles.

Cet Amiral étoit occupé au ſiege de Porto-Hercole, lorſqu'il apprit le ſiege de Calvi, & reçut ordre de le ſecourir. A ſon approche, les galeres Françoiſes prirent la fuite. Il ne s'amuſa pas à les pourſuivre; & ayant jetté dans Calvi quelque monde & des proviſions, il retourna ſur les côtes de Toſcane. Ce ſecours fit perdre au Marquis de Termes l'eſpérance de

Digitized by Google

prendre Calvi. Il leva le siege, & peu après, ayant reçu ordre de passer en Piémont pour y prendre le commandement de l'armée Françoise, il s'embarqua, laissant Jourdain des Ursins pour commander en sa place dans la Corse. An. 1553.

Des Ursins, ayant reçu de Provence un renfort de mille hommes, recommença le siege de Calvi. La Flotte Turque l'y vint joindre, & mit quatre mille hommes à terre. La Place fut attaquée avec fureur, & défendue avec intrépidité. Le 9 d'Août les François monterent à l'assaut. Il dura la plus grande partie du jour; & enfin ils furent repoussés. Les Turcs le tenterent le lendemain. Les assiégés soutinrent leurs efforts sans s'ébranler. L'ardeur de se défendre avoit passé jusqu'aux femmes. Elles étoient autour de la brêche, & rouloient des pierres sur les assaillans. Elles s'exposoient avec tant de hardiesse, que plusieurs d'entr'elles furent tuées. Les assiégés, voyant que les Turcs se disposoient à se retirer, firent jouer une mine qu'ils avoient pratiquée sous la brêche, & qui en étouffa un grand

AN. 1555. nombre. Malgré ce mauvais ſuccès, des Urſins vouloit continuer le ſiege : mais l'automne approchoit : le Commandant de la Flotte Turque menaçoit de partir ; & des Urſins, qui vouloit en profiter pour une autre projet, leva le ſiege.

Ce projet étoit de s'emparer de la Baſtie ; & il auroit peut-être réuſſi, ſi on l'avoit exécuté plutôt : mais les Génois l'avoient bien fortifiée durant le ſiege de Calvi. Des Urſins s'en approcha par terre, & la Flotte Turque le ſeconda. Mais la réſiſtance fut auſſi vive que l'attaque. Les Turcs, qui craignoient la mauvaiſe ſaiſon, ne voulurent pas tenir plus long-temps la Mer, & partirent. Des Urſins fut contraint d'en faire autant, & ſe retira à Ajaccio. Ces ſuccès malheureux dégoûtoient de plus en plus les Corſes. Beaucoup quitterent le parti François. Mais Sampiero, qui étoit depuis peu repaſſé dans l'Iſle, aida des Urſins à les regagner. Il ramena ſi bien les eſprits, qu'il ne reſta aux Génois dans toute la Corſe que la Baſtie & Calvi ; car depuis qu'ils avoient démoli les fortifications de San-Fio-

Digitized by Google

renzo, les François y avoient pris poſte, & par la ſuite s'y fortifierent de nouveau. AN. 1553.

Les moindres motifs déterminoient les Corſes à changer de parti. La diſette, qu'on ſouffrit durant quelque temps dans les quartiers occupés par les François, porta ces Inſulaires à ſe tourner de nouveau vers les Génois; & ils leur offrirent, ſi on vouloit leur pardonner, de les aider à reprendre Bonifacio. Leurs offres furent acceptées. Pallavicin paſſa à Gênes pour concerter cette entrepriſe: mais lorſqu'il revenoit avec quatorze galeres chargées de munitions & de troupes, pour exécuter ce deſſein, il fut ſurpris d'une tempête ſur les côtes de l'Iſle; & toute ſa Flotte ayant été briſée, ſes gens eurent beaucoup de peine à gagner la terre. Il en ramaſſa le plus qu'il pût, & ſe retira avec précipitation à la Baſtie, bien perſuadé que ce malheur feroit bientôt changer les Corſes. Ce qu'il avoit prévû arriva, & ce Peuple inconſtant ſe déclara de nouveau pour les François. Changemens fréquens des Corſes. AN. 1555.

Sur ces entrefaites, Charles-Quint concluoit une Trêve * pour cinq ans Trêve obſervée.

* Le 5 de Février.

An. 1556. avec la France. Ce Monarque, réſolu de paſſer le reſte de ſes jours dans la retraite, cédoit à Philippe ſon fils ſon Royaume d'Eſpagne & ſes Etats d'Italie, & remettoit l'Empire à ſon frere Ferdinand. Une trêve lui parut néceſſaire pour l'exécution de ces grands changemens : il n'héſita pas ſur les conditions ; & il fut convenu que chacun garderoit ce qu'il avoit pris. La trêve fut publiée dans la Corſe, qui y étoit compriſe : mais elle y fut peu obſervée ; & le Roi de France lui-même ne tarda pas à la rompre. Les Corſes, animés les uns contre les autres par des haines particulieres, étoient les premiers à renouveller les hoſtilités. Les avantages furent alternatifs, & peu conſidérables des deux côtés.

Brouilleries de Sampiero & de des Urſins.

Des Urſins étoit retourné en France, brouillé avec Sampiero, comme Termes l'avoit été. Sampiero faiſoit ſolliciter la Cour de nommer un Vice-Roi de Corſe, & il auroit bien voulu l'être. Des Urſins, à portée de ſolliciter lui même, briguoit auſſi cette dignité. On délibéra long-temps. Il y avoit des raiſons en faveur des deux concurrens ; & il y en avoit pour les

Digitized by Google

exclure l'un & l'autre. Le crédit de Sampiero étoit considérable en Corse ; & l'on vouloit continuer à l'y employer. Mais, engagé dans les factions qui partageoient ces Insulaires, il n'auroit pû les réunir ; & les principaux d'entre les Corses n'auroient pas reçu volontiers pour Viceroi un homme que sa naissance leur faisoit regarder comme au-dessous d'eux. Des Ursins connoissoit la Corse, & paroissoit par-là plus propre que tout autre à y commander : mais le nommer Viceroi, c'étoit mécontenter Sampiero & ses Partisans ; & les suites de ces mécontentemens étoient à craindre. Malgré ces réflexions, des Ursins l'emporta, & repassa dans l'Isle en qualité de Viceroi, en 1557. AN. 1556. AN. 1557.

Sampiero, piqué au vif, fit mine de vouloir passer du côté des Génois : mais il leur avoit fait trop de mal pour se livrer à eux ; & il ne vouloit que donner de l'inquiétude aux François. Il cherchoit en toute occasion à faire échouer les projets de des Ursins ; & les affaires de France en souffroient beaucoup. Les Génois profitoient de ces divisions, & ayant reçu des renforts, Mécontentement de Sampiero.

Digitized by Google

AN. 1558. faiſoient tous les jours de nouveaux progrès. On réconcilia des Urſins & Sampiero : mais ce fut une réconciliation peu ſincere ; & ce dernier ayant reçu encore quelques mécontentemens paſſa en France. On le renvoya en Corſe l'année ſuivante, avec des aſſurances qu'il ſeroit content. Il ne le fut gueres ; & s'il eût cru pouvoir en ſûreté faire ſon accommodement avec les Génois, il l'auroit fait.

La guerre de Corſe ſe faiſoit depuis quelques années avec peu de vivacité. Les François, réſolus de la pouſſer avec vigueur, demanderent aux Turcs leurs Alliés de les ſeconder avec une bonne Flotte. Mais les Génois avoient conclu un traité de paix avec les Turcs. Deſtitués de ce ſecours ſur lequel ils avoient compté, les François ne firent point d'entrepriſes conſidérables. Ils formerent cependant le projet de ſurprendre la Baſtie, dont on devoit leur livrer une Porte ; mais, la veille de l'exécution, la trahiſon fut découverte. Des Urſins avoit paſſé en France, & en revint avec de l'argent : mais Henri II. avoit conclu la paix dans cet intervalle avec le Roi d'Eſpagne Philippe

second. Les Génois furent compris dans le Traité. * On s'obligeoit de leur restituer ce qu'on avoit pris en Corse, parceque de leur côté ils s'engageoient d'accorder un pardon général aux Insulaires qui avoient pris parti pour les François. Des Ursins fit tout ce qu'il put pour empêcher la restitution de la Corse. Les Insulaires qui avoient agi en faveur de la France députerent vers Henri II. pour le supplier de ne les pas livrer à la discrétion de leurs anciens maîtres; mais le Traité étoit signé. Les François évacuerent l'Isle, & plusieurs des principaux Corses passerent en France avec eux. Les Génois cependant n'eurent envers les Insulaires que des procédés de douceur. Ils firent tout leur possible pour leur persuader qu'ils n'avoient aucun ressentiment à craindre. Les Corses parurent rassurés; & toutes les semences de troubles & de révolution sembloient étouffées. Mais c'étoit un feu mal éteint, que nous verrons bientôt se rallumer.

AN. 1559. Paix par laquelle on restitue la Corse aux Génois.

Les troubles de Corse n'avoient point pénétré dans l'intérieur de l'E-

AN. 1560. & suiv.

* Signé à Cateau-Cambresis, le 2. d'Avril.

AN. 1560. Mort d'André Doria.

tat de Gênes, tranquille sous la nouvelle forme de gouvernement qu'André Doria y avoit établi. Ce grand homme survécut peu à la pacification de la Corse. Il mourut en 1560. âgé de quatre-vingt-treize ans, & laissa pour héritier Jean André Doria, fils de Jeannetin qui avoit péri dans la conjuration du Comte de Fiesque.

André Doria fut universellement regretté; & il méritoit bien de l'être. Ce fut un des plus braves, un des plus habiles, un des plus heureux Capitaines, & peut-être le meilleur homme de Mer de son temps. *Il semble*, dit un de nos Ecrivains, * *que la Mer le craignit.* Il se vit recherché des plus puissans Princes de son siecle. A ses qualités militaires. Il sût allier des talens politiques, dont elles sont rarement accompagnées, il eut plus; il eut des vertus. On loue sur tout sa douceur, son affabilité, sa modération; vertus dignes d'admiration quand elles sont réunies avec la gloire & le pouvoir. Il fut véritablement grand homme; & ce que les grands hommes ne sont pas toujours, il fut réellement Ci-

* Expression de Blaise de Montluc.

Digitized by Google

toyen, du moins depuis que ſes reſſentimens contre la France, l'eurent rendu à ſa Patrie. Au reſte ſon ame au-deſſus des honneurs & des dignités, qu'il refuſa ſouvent, au-deſſus de l'amour des richeſſes que ſa magnificence & ſa libéralité épuiſoient toujours, ne fut pas au-deſſus de la vengeance. Sa mémoire, quoiqu'infiniment glorieuſe, ſera éternellement tachée par la mort d'Ottobon de Fieſque, qu'il fit noyer de ſang froid. AN. 1560.

Gênes continuoit à jouïr d'une paix profonde ; mais la révolution de Corſe n'étoit qu'aſſoupie, comme je l'ai dit ; & Sampiero ne cherchoit que les occaſions de la ranimer. Il n'avoit pas voulu profiter de l'amniſtie que les Génois avoient accordée aux Corſes rébelles, & il étoit revenu en France. Il n'y trouva pas l'agrément qu'il avoit eſpéré. Ses brouilleries avec Termes & des Urſins lui avoient fait des ennemis. Il auroit bien voulu réveiller les vûes des François ſur l'Iſle de Corſe ; mais la mort d'Henri II. & de François II, la minorité de Charles IX. qui leur ſuccéda, les troubles domeſtiques dont la France fut agitée, furent des

AN. 1560. circonſtances peu favorables à ce deſſein.

Sampiero auroit ſouhaité détacher des Génois le Roi d'Eſpagne Philippe II, & obtenir des Turcs une Flotte pour ſoutenir ſes projets. Catherine de Medicis, mere de Charles IX. promit de l'appuyer de ſon crédit. Il négocia un Traité entre Philippe II. & Antoine de Bourbon Roi de Navarre, par lequel Antoine cédoit la Navarre à ce Prince, qui s'obligeoit de lui donner la Sardaigne, & de lui aider à conquérir la Corſe : mais la mort du Roi de Navarre, tué au ſiege de Rouen en 1562. déconcerta ces meſures. Cependant Sampiero étoit paſſé à Conſtantinople, pour ſolliciter le ſecours des Turcs : mais il ne put rien obtenir.

Mort de Vannina d'Ornano.

Ce fut durant ce voyage que Sampiero apprit que Vannina d'Ornano ſa femme avoit pris la réſolution de paſſer à Gênes, ſoit qu'elle voulût retourner dans la Corſe, ſa Patrie, ſoit qu'elle voulût ménager une réconciliation entre les Génois & ſon mari. Elle s'étoit embarquée à Marſeille : mais un des amis de Sampiero,

Digitized by Google

s'étant jetté dans une felouque, la joignit à la hauteur d'Antibes, & la ramena à Aix. Sampiero l'y joignit à son retour, & lui ordonna de le suivre. Le Parlement s'y opposa : mais cette femme généreuse ne voulut pas paroître craindre son époux. Il la mena à Marseille, & la tint renfermée durant trois jours dans sa chambre. Ensuite il lui déclara qu'il falloit mourir. Elle s'y détermina avec une résolution au-dessus de son sexe, & lui demanda pour toute grace, que puisqu'il étoit le seul homme qui l'eût touchée jusqu'alors, elle ne reçût pas la mort d'une autre main que de la sienne. Sampiero, sans être attendri, délia les jarretieres de sa femme, & l'étrangla. Cette barbare action fut peut-être l'effet d'une jalousie dont nous ignorons les motifs. On en eut horreur en France : mais ces traits de vengeance & de cruauté entroient dans le caractere des Corses. An. 1569.

Malgré le peu de succès qu'avoient eu les sollicitations de Sampiero, en France, en Espagne, & chez les Turcs, il n'abandonna pas le dessein d'exciter en Corse une révolution nou- Nouveaux troubles en Corse.

AN. 1560. velle. Quelques-uns de ſes Partiſans, qui avoient paſſé en France avec lui, retournerent dans l'Iſle, ſous prétexte de rentrer dans leurs biens en faveur de l'amniſtie ; mais en effet pour porter les eſprits à de nouveaux troubles. Quelques changemens dans la perception des impôts leur fournirent l'occaſion d'animer les Corſes contre les Génois : mais la République, qui ne cherchoit qu'à contenter ces inſulaires, les ſatisfit au ſujet des impôts. Les émiſſaires de Sampiero trouverent bientôt d'autres prétextes de mécontentement. Les Génois avoient ordonné qu'on démolît la plûpart des Forts conſtruits durant la derniere guerre de Corſe, & avoient ôté aux inſulaires leurs armes à feu, avec leſquelles ces Peuples peu dociles commettoient tous les jours des déſordres. On fit enviſager aux Corſes ces précautions comme des atteintes à leur liberté. Ils ſe livrerent volontiers à ces idées ; & Sampiero, informé de leurs diſpoſitions, crut ne plus devoir différer l'exécution de ſon projet.

Sampiero paſſe dans cette iſle. Il lui étoit important d'être maître d'abord d'une Place forte ; & il médita de

de s'emparer de Bonifacio. Il y avoit des intelligences, à la faveur desquelles il comptoit surprendre cette Ville à son arrivée : mais son dessein fut découvert ; & ceux qu'on soupçonna d'être dans son parti furent arrêtés ou bannis. Sampiero ne laissa pas de s'embarquer à Marseille, suivi seulement de quelques Corses & de quelques François attachés à sa fortune. Il arriva en Corse au mois de Juin 1564. & marcha droit au Fort d'Istria. Il le trouva sans défense, & le prit. Il y fut bientôt joint par grand nombre d'Habitans de l'Isle qu'on avoit mis dans ses intérêts, & qui l'attendoient. AN. 1560.

La Corse avoit long-temps appartenu à la maison de S. George. La République de Gênes avoit toujours conservé la souveraineté de cette Isle ; mais la maison de S. George, qui en percevoit les revenus, y nommoit des Gouverneurs, & y entretenoit des garnisons. Cette maison avoit depuis peu remis la jouïssance de l'Isle à la République, qui avoit envoyé Christophe Fornari pour y commander. Dès que Fornari fut informé de l'atrivée de Sampiero, il mit à prix la tête de ce ré- Ses progrès.

AN. 1564. belle, envoya à Gênes demander des renforts ; & en attendant mit les principales Places à l'abri de surprise. Cependant les Corses se déclaroient de toutes parts pour Sampiero, qui s'annonçoit sous le titre de leur libérateur. Fornari voulut faire marcher contre lui quelques troupes : elles furent battues. Il arriva de Gênes quelques secours, tandis qu'on préparoit un armement formidable. Fornari envoya derechef des troupes contre Sampiero. Mais, après s'être avancées assez loin vers les rébelles qui reculoient, elles furent forcées de se retirer. Trois raisons les y déterminerent : Sampiero, dont le parti augmentoit de jour en jour, étoit devenu supérieur ; les vivres manquoient aux troupes Génoises, & il n'y avoit pas d'espérance d'en trouver dans les montagnes, où elles étoient sur le point de s'engager. Le Commandant Génois étoit fort peu sûr des insulaires qui faisoient partie de sa petite armée, & il commençoit à craindre qu'ils ne désertassent tous.

Ces considérations le porterent à retourner sur ses pas. Sampiero, en ayant été averti, se mit après lui, & le joignit

sur le chemin de Borgo. Les Génois se battirent en faisant leur retraite, une partie du jour, & toute la nuit. Le lendemain Sampiero, qui avoit été entraîné par l'ardeur du combat, se trouva avec peu de suite enveloppé par les Génois. Il fut sur le point d'être pris prisonnier : mais enfin ses gens le dégagerent. Le Commandant Génois se retiroit toujours, & soutenoit avec succès les efforts de Sampiero : mais la plûpart des Corses qu'il avoit avec lui l'abandonnerent tout-à-coup, comme il l'avoit appréhendé. Trop foible pour résister avec le monde qui lui restoit, il se sauva en désordre à la Bastie, laissant trois cents hommes tués, & beaucoup de prisonniers. AN. 1564.

Ces heureux commencemens de Sampiero grossissoient tous les jours son parti. Il parcourut l'Isle, rassemblant ceux qui de toutes parts se déclaroient en sa faveur. Il prit Porto-Vecchio en chemin faisant : mais ayant voulu couper un détachement qui étoit sorti d'Ajaccio, il réussit mal. Le détachement fut secouru, & Sampiero repoussé avec perte. Tandis que ces évenemens se passoient dans la partie Suite des progrès de Sampiero.

A.N. 1564. méridionale de l'Isle, les partisans de Sampiero agissoient d'un autre côté, & méditoient de s'emparer de San-Fiorenzo par intelligence : mais la trame fut découverte, & ce projet échoua. Sampiero étoit bien maître de la Campagne ; mais il n'avoit encore de Places fortes que Porto-Vecchio & le Fort d'Istria, lorsque la Flotte * de Gênes arriva dans le Golfe de San-Fiorenzo. Elle étoit sous les ordres d'Etienne Doria, & portoit quatre mille hommes de troupes Allemandes & Italiennes, avec beaucoup de munitions.

Evenemens de la guerre de Corse.

Doria rassembla toutes ses forces à la Bastie, & prit le chemin de Corté. Sampiero à la tête de plus de neuf mille Corses s'avança pour le harceler plûtôt que pour le combattre. Je n'entrerai point dans le détail de toutes les opérations d'une guerre aussi pleine de chicanes que celle que ces deux Généraux le firent. Ils étoient tous deux braves, habiles, féconds en ressources. Sampiero avoit l'avantage du nombre : il connoissoit parfaitement le pays : les habitans étoient pour lui ; mais Doria

* Au mois de Juillet.

avoit de bonnes troupes. Auſſi battit-il Sampiero dans toutes les rencontres. Les Corſes rébelles, avec toute la meilleure volonté du monde, n'étoient que des payſans, la plûpart mal armés, qui combattoient ſans regle & ſans ordre, & qui ne pouvoient tenir contre des troupes aguerries & diſciplinées. Sampiero n'avoit garde de s'expoſer à une bataille avec une pareille armée. Son unique but étoit de haraſſer continuellement l'Armée Génoiſe, & de la laiſſer ſe détruire inſenſiblement par les marches, par la faim & par les fatigues de toute eſpece. AN. 1564.

Il réuſſit. Les vivres manquoient à tout inſtant à Doria, les maladies ſe mirent dans ſes troupes; & il fut obligé d'attendre des ſecours de Gênes. Durant ce temps Sampiero fit le ſiege du Château de Corté. Doria, après avoir reçu quelques renforts & des vivres, marcha au ſecours de ce Château. Sampiero alla au-devant de lui, & ſe retrancha dans deux Villages qui étoient ſur ſa route. Doria les attaqua, & les força. Mais ces ſuccès n'eurent point de ſuites. Les maladies, cauſées par les fatigues & les pluies, ſe mirent

AN. 1564. de nouveau dans son armée. Doria tomba malade lui-même, & reprit le chemin de la Bastie. Sampiero, qui s'étoit retiré sur les montagnes, voyant que ses ennemis s'en retournoient, se mit aussitôt après eux, publiant par tout qu'il les avoit battus; cherchant par-là à encourager les siens, & à soutenir la réputation de supériorité qu'il étoit important de conserver à son parti. Le Château de Corté s'étoit déja rendu. Il prit le Fort de Belzodiro, & le poste de Sarteni.

Mécontentemens contre Sampiero. Jusqu'alors Sampiero avoit eu tous les ménagemens possibles pour les Chefs des Corses, & avoit eu une déférence aveugle à tous leurs conseils. Voyant son crédit bien affermi, il voulut se conduire avec plus d'indépendance. Quelques-uns le trouverent mauvais, & le quitterent. Dans le même temps, il arriva à Doria des renforts considérables. Quoiqu'on fût dans le mois de Novembre, il entra sur le champ en Campagne, & agissant de tous côtés à la fois, emporta en très-peu de temps le Fort de Belzodiro, Porto-Vecchio, & plusieurs postes de moindre importance. Doria, transpor-

Suite de la guerre.

tant ſes troupes ſur ſes galeres d'une partie de l'Iſle à l'autre, vint débarquer à Ajaccio, & marcha vers le Fort d'Iſtria, malgré les mauvais chemins & le mauvais temps, faiſant traîner l'artillerie à force de bras. Sampiero voulut l'attaquer dans ſa marche: mais il fut repouſſé & mis en fuite, après avoir reçu une bleſſure à la tête. Les Corſes abandonnerent le Fort d'Iſtria, dont Doria ſe ſaiſit, auſſi-bien que du poſte de Sarteni. Il ſe répandit enſuite dans tout le pays, portant par tout le fer & le feu. Il vint à Baſtilica, lieu de la naiſſance de Sampiero, & fit raſer les maiſons de ce rébelle. Sampiero le harceloit toujours, & ſe retiroit ſur les hauteurs, par des routes impraticables où Doria ne pouvoit le ſuivre. Enfin Doria ſe rembarqua, dans le deſſein de paſſer à Calvi: mais il eſſuya une longue & furieuſe tempête; les vivres lui manquerent; & ſes troupes, après avoir beaucoup ſouffert, regagnerent enfin la Baſtie. On étoit déja dans l'année 1565. & Doria leur fit prendre quelque repos. AN. 1564. AN. 1565.

Sampiero profita de cet intervalle pour reprendre le Fort d'Iſtria & Sar-

An. 1565. teni. Il se rendit maître aussi du Fort de la Paludella : mais il sentoit bien qu'il ne pouvoit se soutenir long-temps sans être secouru par des forces étrangeres. Il convoqua une assemblée générale des Corses, & y fit nommer un Conseil de douze personnes, pour être à la tête des affaires. La premiere délibération du Conseil eut pour objet le secours étranger dont on avoit besoin. Il fut résolu qu'on s'adresseroit à la Cour de France, & l'on y envoya des Députés.

Ravages de Doria. Doria étoit sorti de ses quartiers dès le mois d'Avril. Son but étoit de ravager les terres des rébelles, pour les intimider & les punir. Il s'attachoit sur-tout à détruire leurs bleds, afin de les obliger par la disette à se soumettre. Il reprit le Fort de la Paludella, & battit les Corses toutes les fois qu'ils voulurent lui résister. Sampiero, quoique toujours battu, n'essuyoit jamais de grosses pertes. Ses gens accoûtumés à courir dans les endroits les moins accessibles des montagnes & des forêts, dissipés sans pouvoir être poursuivis, reparoissoient tous les jours, & incommodoient prodigieusement

Doria,

Doria, qui continuoit ſes ravages. Sampiero tenant toujours les hauteurs, & le harcelant ſans ceſſe, ne le quitta qu'à quelques journées de la Baſtie. Cependant ce qu'avoit prévû Doria arrivoit. La famine commençoit à ſe faire ſentir parmi les Corſes. C'étoit la choſe que Sampiero redoutoit le plus. Déja pluſieurs avoient été contraints de paſſer du côté des Génois, pour ne pas mourir de faim. Sampiero fit raſſembler des vivres dans les lieux où l'on n'avoit point fait le dégât. On fut quelque-temps tranquille des deux côtés. Doria attendoit des ſecours de Gênes, & Sampiero des nouvelles de France. Doria ayant reçu ſes renforts ſe remit en mouvement, & s'avança juſqu'à Corté, ruinant & brûlant tout; mais toujours harcelé par Sampiero. Le Château de Corté étoit aux rébelles; & Doria depuis long-temps avoit cherché à le leur enlever; mais il n'y pouvoit réuſſir ſans artillerie. Il retourna donc à la Baſtie, où il paſſa preſque tout le mois d'Août; puis il en repartit avec quelques pieces de canon, pour aller faire le ſiege de ce Château. AN. 1565.

AN. 1565. Suites des évenemens de la guerre.

Sampiero renforça la garniſon, fit rompre tous les chemins, & envoya des troupes pour arrêter Doria dans ſa marche. Malgré tous ces obſtacles Doria arriva à Corté, après avoir forcé un défilé, & repouſſé diverſes attaques des gens de Sampiero. Le Château fut attaqué vivement, & ſe défendit de même. Il ſoutint deux aſſauts: mais les aſſiégeans, craignant d'être emportés au troiſieme, ſe ſauverent durant la nuit. Doria, maître du Château de Corté, le fit démolir, & repartit pour la Baſtie. Il eut encore à repouſſer les attaques continuelles de Sampiero; & manquant de munitions, il fut obligé de faire fondre ſa vaiſſelle pour faire des balles. Il n'avoit qu'environ ſix mille homme, & Sampiero en avoit douze mille. Mais ce dernier, malgré l'avantage du nombre, n'oſa riſquer de bataille déciſive. De ces douze mille hommes qui le ſuivoient, trois mille n'avoient pour armes que des zagayes. Le reſte, pour être mieux armé, n'étoit gueres plus redoutable, quand il s'agiſſoit d'un combat réglé, où la diſcipline & l'ordre ſont auſſi eſſentiels que le courage. Cette mul-

titude de Payſans déterminés n'étoit propre qu'à piller des bagages, enlever des convois, inquiéter une armée, & l'accabler de fatigues en la harcelant ſans ceſſe. C'étoit auſſi l'unique parti que Sampiero en tiroit. AN. 1547.

Tandis que Doria renfermé dans la Baſtie, épuiſé des travaux d'une guerre ſi pénible, faiſoit ſolliciter ſon rappel à Gênes, les Députés des Corſes en France étoient de retour; & Sampiero, ayant fait aſſembler le Conſeil des rébelles, délibéroit ſur le parti qu'on devoit prendre. Les Députés n'avoient rien obtenu. La France avoit répondu que le Traité de paix ſigné à Câteau-Cambreſis, dans lequel la reſtitution de la Corſe étoit ſtipulée en faveur des Génois, ne lui permettoit pas de ſoutenir la révolte de cette Iſle. Cette réponſe étoit poſitive: mais les Députés ne laiſſerent pas d'ajoûter, que ſi l'on demandoit du ſecours au Roi de France en qualité de Roi de Corſe, ils étoient perſuadés qu'il en accorderoit; que l'on penſoit dans cette Cour qu'Henri II. n'avoit pû, au préjudice de ſes ſucceſſeurs, démembrer de ſa Couronne le Royaume de Corſe qui y

Députés de Sampiero en France.

AN. 1565. étoit réuni ; & que les amis de Sampiero en France s'offroient d'appuyer de tout leur crédit cette nouvelle proposition. C'étoit une vaine espérance. Les François, trop occupés des troubles de leur Etat, n'avoient garde de s'engager de gaieté de cœur dans des guerres étrangeres. Sampiero le sentit bien : mais il avoit intérêt d'accréditer dans son parti le bruit d'un secours prochain. Il fut donc décidé que les Députés retourneroient en France, pour y agir conformément au plan qu'ils venoient d'exposer ; & Sampiero, dévorant son chagrin, affecta de paroître fort content & fort tranquille.

Inquiétudes de Sampiero.

Il avoit cependant d'affreuses inquiétudes. Plusieurs de ses partisans le quittoient ; il se défioit de quelques autres ; & ce qui faisoit un mal fort pressant, il manquoit absolument d'argent. Il avoit touché quelques sommes de Catherine de Médicis, lorsqu'il avoit passé en Corse : mais il y avoit bientôt trois ans qu'il y étoit. On décida qu'on feroit payer aux Corses, mais sur un pied plus modéré, les impôts qu'ils avoient coutume de payer aux Génois ;

Digitized by Google

& l'on nomma des Commiſſaires pour recevoir ces revenus, qui n'avoient point été perçus depuis plus de deux ans. Les Députés qu'il avoit renvoyés en France revinrent au commencement de l'année 1566. ayant avec eux Alfonſe d'Ornano ſon fils, qui avoit alors environ dix-ſept ans. Il amenoit à ſon pere quelques ſoldats qu'il avoit levés, & lui apportoit de l'argent. Sampiero fit ſonner bien haut le ſecours qu'il recevoit de France, quoiqu'on lui aſſurât de nouveau qu'il ne devoit rien attendre de cette Cour, ſi ce n'étoit peut être quelques ſommes d'argent qu'on pourroit obtenir de temps en temps de la Reine mere, & de quelques-uns des principaux Seigneurs, qui auroient ſouhaité qu'on favoriſât plus efficacement les rébelles de Corſe. La Reine avoit fait eſpérer à Sampiero qu'il pourroit trouver un appui dans le Grand Duc de Toſcane: mais la négociation qu'il entama de ce côté ne réuſſit pas. Diſſimulant l'état de ſes affaires, Sampiero raſſembla le plus de troupes qu'il put, & s'approcha de la Baſtie.

AN. 1566.

Secours de France.

Doria n'y étoit plus. Pierre Vivaldo

AN. 1566. Vivaldo succede à Doria. Sa conduite.

le remplaçoit. Ce nouveau Général redoubla les garnisons de ses Places, & conservant aux armes Génoises leur supériorité, battit divers détachemens des rébelles, & leur enleva plusieurs postes. Sampiero étoit cependant plus embarrassé que jamais. Plusieurs Chefs des Corses, jaloux de l'autorité qu'il prenoit, se séparoient de lui. Les factions des Rouges & des Noirs, qui depuis très-long-temps divisoient ces insulaires, renaissoient malgré les soins qu'il prenoit pour les étouffer. Plusieurs de ses partisans, mécontens de ce qu'il ne soutenoit pas leur faction, le quittoient. Forcé d'entrer dans ces divisions, il étoit à la veille de se faire ennemi de la moitié de son parti. Il parcouroit l'Isle, pour tâcher d'assoupir ces fatales querelles : la guerre ne discontinuoit pas pour cela ; & on la faisoit cruellement. Les Génois faisoient pendre leurs prisonniers : les rébelles firent déchirer par des chiens un Capitaine Génois qu'ils prirent.

AN. 1567.

Raphaël Justiniano, qui commandoit dans Ajaccio pour les Génois, ayant appris que Sampiero devoit sortir de Vico avec une légere escorte, forma

le deſſein de l'enlever. Il ſe mit en embuſcade derriere une colline, & ſe poſta d'un côté avec une partie de ſon détachement, plaçant le reſte de l'autre côté ſous les ordres de Michel Ange d'Ornano, beau-frere de Sampiero. Peu de temps après Sampiero parut, accompagné de quelques Cavaliers, ſur le chemin où étoit d'Ornano. Sampiero n'eut pas plutôt apperçu l'embuſcade, qu'il cria à ſon fils, qui le ſuivoit, de ſe ſauver promptement. Sampiero vouloit en faire autant; mais d'Ornano courant à lui, tous deux ſe tirerent leur coup de piſtolet, & ſe manquerent. Sampiero voulut redoubler; mais d'Ornano lui porta un coup de ſabre au viſage. Il voulut fuir; mais les deux freres de d'Ornano étant accourus le renverſerent de ſon cheval; & il fut à l'inſtant mis en pieces. Quelques Cavaliers qui étoient reſtés avec lui furent tués. Le reſte de ſa ſuite s'étoit retiré avec ſon fils. C'eſt ainſi que cet évenement eſt raconté par Michel Metello, qui a écrit l'hiſtoire particuliere de la révolution excitée dans la Corſe par Sampiero. D'autres ont prétendu que Sampiero avoit été trahi,

AN. 1567. Sampiero attaqué & tué.

AN. 1567. & qu'il fut tué par Vitello, l'un de ſes domeſtiques, qui, après l'avoir conduit dans l'embuſcade qui l'attendoit, lui tira un coup de fuſil par derriere. Ils ajoûtent que ſon fils fut tué avec lui : mais le récit de Merello me paroît le plus vraiſemblable.

Son caractere. Ainſi périt Sampiero, au commencement de l'année 1567. Implacable ennemi, ſa haine contre les Génois lui avoit ſuggéré le projet de leur enlever la Corſe. Il l'eſſaya d'abord avec le ſecours de la France, & il échoua. Deſtitué de cet appui, il oſa le tenter de nouveau, ſans autre reſſource que lui-même ; également admirable par l'audace de l'entrepriſe, par ſa ſageſſe à la conduire, par ſon adreſſe à l'exécuter. Il avoit l'ame élevée, un génie vaſte & porté aux grands deſſeins, une parfaite connoiſſance de la guerre, beaucoup de cette politique qui conſiſte à manier l'eſprit des Peuples. Je ne parle point de ſa valeur, qu'il portoit juſqu'à l'intrépidité : mais il fut cruel quelquefois juſqu'à la barbarie ; & il lui manqua de l'humanité pour être Héros.

Les Génois firent en quelque ſor-

Digitized by Google

te ſon éloge par leurs réjouïſſances extraordinaires à ſa mort. Fornari, Gouverneur de Corſe, & qui réſidoit à Ajaccio, n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il fit tirer tous les canons de la Place. On fit des feux de joie dans les rues, on ſonna toutes les cloches, on diſtribua des récompenſes à tous les ſoldats du détachement qui rapporterent quelques morceaux du corps de ce malheureux. On dit que des Allemands, qui ſervoient dans l'armée Génoiſe, dévorerent ſes entrailles, croyant venger par-là quelques-uns de leurs camarades que Sampiero avoit fait brûler vifs. Enfin Michel Ange d'Ornano alla recevoir à Gênes le prix qu'on avoit promis au meurtrier de Sampiero. On ne doit pas être étonné d'avoir vû Sampiero maſſacré par les d'Ornano. Ils étoient ſes beaux-freres : mais il avoit étranglé leur ſœur.

AN. 1567. Réjouïſſances des Génois.

Il avoit eu d'elle Alfonſe d'Ornano, qui l'étoit venu trouver en Corſe, comme je l'ai dit plus haut. Alfonſe avoit eu le bonheur d'échapper au danger où ſon pere avoit péri. Quoique jeune, il étoit capable de ſuccéder à

Alfonſe d'Ornano ſuccede à Sampiero.

Digitized by Google

AN. 1567. Sampiero. Il fut reconnu par les rébelles pour Capitaine général. Il se mit en campagne, & remporta sur les Génois un léger avantage, qui ne laissa pas d'avoir pour lui des suites considérables. Son parti, qui avoit d'abord diminué, s'accrut & s'encouragea. Les Génois lui avoient enlevé quelques postes. Il y suppléa en faisant fortifier Ste. Lucie, où il se retira. Les détachemens & les partis recommencerent de part & d'autre à désoler l'Isle; & Alfonse fut encore plus en état de soutenir la guerre, par l'arrivée d'un Député que son pere avoit envoyé en France peu avant sa mort. Ce Député apporta quelque argent, & amena cent hommes qu'il avoit levés en Gascogne, afin de faire croire aux Corses rébelles que le Roi de France les soutenoit.

Ses entreprises. Avec ce secours Alfonse tenta quelques entreprises; mais avec peu de succès. Plusieurs de ses détachemens furent battus: mais les avantages des Génois furent de peu d'importance. Il étoit aisé de faire durer long-temps une guerre de cette espece. Mais c'étoit un triste but pour Alfonse de passer obscurément sa vie à batailler dans les montagnes de

Digitized by Google

la Corſe, ſans pouvoir eſpérer d'autre titre que celui de Chef de rébelles. Le ſervice de France, auquel il comptoit s'attacher, lui préſentoit un plus beau théatre & de plus grandes eſpérances. Il députa donc vers Charles IX. pour lui annoncer la mort de Sampiero, & l'état des affaires de Corſe. Il fit dire au même temps à ce Prince que, s'il étoit de l'intérêt de ſa Couronne de prolonger les troubles de cette Iſle, il fomenteroit volontiers la révolte; mais que pour la ſoutenir il lui falloit des ſecours. Le Député revint de France avec de l'argent; mais ſans promeſſe de ſecours d'une autre eſpece. Alfonſe députa de nouveau, pour ſavoir s'il devoit conclure ſon accommodement avec les Génois, & ſi le Roi vouloit qu'il paſſât à ſon ſervice. AN. 1567.

Durant ce temps la guerre ſe faiſoit avec moins de vivacité. Les querelles occaſionnées par les factions qui régnoient entre les Corſes avoient preſque autant de part aux déſordres, que la révolte contre les Génois. Fornari s'étoit fort mal conduit par rapport à ces factions. Le temps de ſon adminiſtration étant expiré, Georges Doria vint

AN. 1568

Pardon en faveur des Corſes, & pacification de l'Iſle.

gouverner à ſa Place, & calma un peu ces diviſions. Il fit publier un pardon pour tous les rébelles qui ſe ſoumettroient dans un certain délai; & il y en eut beaucoup qui ſe ſoumirent. Les autres eurent leurs terres ravagées. Corté fut pris par les Génois, & repris par les Corſes. Ces derniers retournoient les uns après les autres à l'obéiſſance; & Alfonſe, qui ſongeoit lui-même à faire ſa paix, ne cherchoit point à les en empêcher. Il reçut en 1569. la réponſe définitive du Roi de France. Ce fut que ce Prince prétendoit ne ſe mêler en rien de la révolte des Corſes. Les amis qu'Alfonſe avoit à la Cour lui écrivirent au même temps de revenir le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible. L'Evêque de Sagoné négocia ſon accommodement avec les Génois. Il fut convenu qu'Alfonſe ſortiroit de Corſe avec ſes principaux partiſans, & que, ſans être regardé comme banni de l'Iſle, il promettroit cependant de n'y pas rentrer avant un certain nombre d'années. Il partit pour la France * peu de temps après. Les rébelles ſe ſoumirent

AN. 1569.

* Il s'attacha au ſervice de cette Couronne, & fut depuis Maréchal de France.

tous : on leur accorda leur pardon, qui fut confirmé par le Sénat de Gênes ; & la Corſe, depuis ſi long-temps en proie aux plus affreux malheurs des guerres Civiles, recouvra enfin la paix, dont elle n'auroit vraiſemblablement pas jouï ſitôt ſans la mort de Sampiero. AN. 1569

Fin d uquatrieme Livre.

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
DE GENES.

LIVRE CINQUIEME.

AN. 1566. Différends entre les anciens Nobles & les nouveaux.

GENES ſous la protection du Roi d'Eſpagne & de l'Empereur, ſucceſſeurs de Charles-Quint, ſembloit devoit joüir d'un repos inaltérable depuis la pacification de la Corſe. Mais les ſoins d'André Doria, & de ceux qui conjointement avec lui avoient travaillé en 1528. à la réformation de l'Etat, n'avoient pû parfaitement étouffer tous les germes des diviſions domeſ-

Digitized by Google

tiques. Quoique leur but principal eût été de n'établir qu'un ſeul ordre de Nobleſſe, ils n'avoient pû empêcher qu'on ne diſtinguât les anciens & les nouveaux Nobles : & cette diſtinction ſuffiſoit pour faire naître bien des troubles. AN. 1569

Les anciens Nobles formoient le plus petit nombre. Ils ſe plaignirent bientôt que la plus grande partie des Charges paſſoit aux mains des nouveaux Nobles, tout-puiſſans par leur multitude dans les élections & les délibérations. Leurs plaintes furent écoutées ; & pour les ſatisfaire, on fit en 1547. quelques changemens au Reglement de 1528. en ce qui concernoit l'ordre des élections. Les nouveaux Nobles ſe plaignirent à leur tour des avantages que ces changemens procuroient aux anciens, demanderent que ſans avoir égard au Reglement de 1547. celui de 1528. fût exécuté dans ſon entier. Ces conteſtations exciterent des murmures ſouvent renouvellés ; mais qui n'éclaterent qu'après que la guerre de Corſe fut abſolument terminée.

Je n'entrerai point dans le détail de quantité de menus faits qui contribue-

AN. 1572. rent à aigrir les esprits. Ces querelles pouvoient avoir des suites fâcheuses pour le repos de l'Italie. Philippe II. voulant les prévenir, envoya à Gênes Jean Idiaquez, avec ordre d'engager les deux partis à se concilier : mais, malgré son habileté & son éloquence, Idiaquez ne put réussir.

Rien n'annonçoit cependant encore des extrémités violentes ; & depuis près de deux ans, il sembloit que la tranquillité se rétablissoit un peu, lorsqu'un nouvel incident réveilla plus que jamais les divisions, & les accrut. En AN. 1574. 1574. quelques-uns des principaux du Peuple prierent le Sénat d'aggréger à la Noblesse un certain nombre de Plébéïens qui croyoient l'avoir mérité par leurs services. Le Sénat les refusa, sous prétexte qu'une pareille aggrégation étoit contraire aux loix de l'Etat. Les nouveaux Nobles saisirent cette occasion de mettre le Peuple dans leurs intérêts, & offrirent d'appuyer ses prétentions. Les Chefs du Peuple, de leur côté, s'offrirent de servir de tout leur pouvoir les nouveaux Nobles.

Sitôt que cette espece de ligue fut conclue, les Chefs des Plébéïens commencerent

mencerent à ſemer parmi le Peuple mille diſcours ſéditieux. Ils inſinuoient que les anciens Nobles étoient ſeuls la cauſe de tous les abus qui s'étoient gliſſés dans le Gouvernement ; qu'eux ſeuls s'oppoſoient à l'aggrégation des Plébéïens ; qu'eux ſeuls empêchoient la diminution des impôts, par le mauvais uſage qu'ils faiſoient des deniers publics ; qu'enfin leur deſſein étoit de ſe rendre ſeuls maîtres dans Gênes, par le ſecours de l'Eſpagne. Ces imputations, quelque fauſſes qu'elles fuſſent, firent une vive impreſſion ſur l'eſprit du Peuple, qui ne tarda gueres à ſe porter à tous les excès dont il eſt capable, lorſqu'on a ſû l'échauffer juſqu'à un certain point. On ferma les boutiques, on barricada les rues ; les déſordres de toute eſpece commencerent ; les Magiſtrats furent inſultés, & le Peuple pouſſa l'audace juſqu'à entrer armé dans le Sénat, pour y demander le rétabliſſement de la Loi de 1528. & la caſſation du Reglement qui y dérogeoit. AN. 1574. Troubles en conſéquence.

Sénaréga, premier Secrétaire de la République, parla au Peuple, lui repréſenta les ſuites funeſtes de ſes ſédi-

AN. 1574. tieuſes démarches, & lui fit ſentir la fauſſeté des impreſſions qu'on lui avoit fait prendre. La harangue de Sénaréga fit quelque effet ; mais les favorables diſpoſitions qu'elle avoit fait naître furent bientôt détruites par les diſcours artificieux de ceux qui ne cherchoient qu'à brouiller. Cependant on parloit d'accommodement. Les anciens Nobles offroient de remettre la déciſion de leurs différends au Pape, ou au Roi d'Eſpagne. Les nouveaux vouloient qu'on s'en rapportât au Grand-Conſeil, parcequ'ils étoient ſûrs d'y être ſupérieurs. Ces propoſitions furent rejettées de part & d'autre. Le tumulte augmentoit toujours ; & les anciens Nobles furent non-ſeulement obligés de ſe renfermer dans leurs maiſons, mais de faire venir quelques troupes pour veiller à leur ſûreté.

Le Roi d'Eſpagne tâche de les appaiſer.

Idiaquez, Miniſtre d'Eſpagne, qui étoit toujours à Gênes, renouvella ſes tentatives pour amener les choſes à une conciliation ; mais elles furent encore infructueuſes. Le Peuple mutiné refuſoit de mettre bas les armes. Il y avoit des corps-de-garde aux coins des rues & dans les places. Tout préſen-

Digitized by Google

toit l'image d'une guerre civile, & annonçoit les désordres qui la suivent. Idiaquez parvint enfin à obtenir une trêve d'un mois, & exhorta les deux partis à désarmer. Les anciens Nobles donnerent l'exemple, & congédierent les troupes qu'ils avoient appellées; mais cette confiance les perdit. En un instant le Peuple s'empara des Portes & des batteries, le canon fut pointé contre le Palais, & les séditieux marcherent enseignes déployées vers le Sénat qui s'étoit assemblé. Dans des circonstances aussi pressantes, les nouveaux Nobles obtinrent aisément, sous prétexte de satisfaire le Peuple, le rétablissement de la Loi de 1528. & l'abrogation du Reglement de 1547. Il n'y eut que quelques anciens Nobles qui refuserent de signer cette délibération. Peu de temps après, le Sénat fut encore obligé d'accorder au Peuple une amnistie pour tous ceux qui avoient pris les armes, l'aggrégation de trois cents Plébéïens dans l'ordre de la Noblesse, la suppression du droit sur le vin, & quelques autres avantages.

AN. 1574.

Sédition du Peuple qu'on est forcé de satisfaire.

Les anciens Nobles, bien résolus

AN. 1574. de réclamer contre ces délibérations, ſitôt qu'ils ſeroient les plus forts, ſe concerterent avec le Miniſtre d'Eſpagne, diſpoſé à les ſoutenir. Leur premier ſoin fut de lever des troupes, & de s'aſſurer des paſſages. La plûpart ſortirent de Gênes, où ils ne ſe croyoient plus en ſûreté. Leurs Charges furent conférées aux nouveaux Nobles, qui bientôt compoſerent ſeuls le Sénat. Perſuadés qu'on ne ſeroit pas long-temps ſans les attaquer, ils ſe pourvurent de troupes, d'armes, & de munitions. Ainſi de part & d'autre on ſe préparoit ſérieuſement à la guerre.

Projets des anciens Nobles, qui la plûpart ſortent de Gênes.

Les Puiſſances d'Italie craignoient de s'y trouver enveloppées, & ſur tout de voir dans les environs de leurs Etats des Armées étrangeres. Le Pape Grégoire XIII. alarmé comme les autres, députa le Cardinal Moroné à Gênes, pour calmer les troubles dangereux qui s'y élevoient. Il ſembla ſe déclarer d'abord pour les nouveaux Nobles, en décidant que les Elections, auxquelles on étoit ſur le point de procéder, ſe feroient conformément à la Loi de 1528. Les anciens Nobles proteſterent en vain. Quelques-uns d'eux, qui

Le Pape ſe mêle d'accommoder les deux partis.

étoient reſtés dans Gênes, avoient trouvé le moyen de faire tourner le Peuple de leur côté : mais cet avantage ayant peu duré, & les nouveaux Nobles ayant bientôt regagné le Peuple, les anciens qui étoient reſtés ſortirent pour la plûpart, & ſe retirerent ſur les terres de la domination Eſpagnole. AN. 1574.

Quoique le Pape parût porté pour les nouveaux Nobles, les anciens ne laiſſerent pas d'envoyer deux Députés à Gênes, avec ordre de s'en rapporter ſur leurs différends à la déciſion du Miniſtre du Roi d'Eſpagne, & du Légat, conjointement ou ſéparément. Mais le Peuple, excité par ceux qui craignoient de voir finir les troubles, maltraita les Députés, qui furent contraints de ſe retirer. Les anciens Nobles virent bien qu'il falloit ſe réſoudre à ſe faire rendre juſtice par les armes. Philippe II. porté en leur faveur, aſſembla des troupes, & leur permit d'en lever dans ſes Etats. Il donna ordre à D. Jean d'Autriche, qui commandoit ſa Flotte dans la Méditerranée, de s'approcher de Gênes avec ſes galeres. D. Jean parut devant le Port ;

AN. 1574. le Sénat lui envoya offrir des rafraîchiſſemens ; mais le fit prier en même temps de n'entrer qu'avec quatre galeres ſeulement, de peur d'alarmer la Ville. D. Jean n'entreprit rien, & ſe retira aſſez mécontent.

L'Empereur prétend auſſi les concilier. Tous ces préparatifs inquiétoient les Princes d'Italie, qui ſe mirent ſur la défenſive. L'Empereur Maximilien II. qui avoit ſuccédé à Ferdinand, prit ombrage de ce que les Génois ne s'étoient pas adreſſés à lui pour terminer leurs différends, & envoya à Gênes des Commiſſaires, pour s'en plaindre & pour prendre connoiſſance des troubles qui y régnoient. Le Sénat s'excuſa ſur ce que n'y ayant point de Miniſtre de l'Empereur à Gênes, on avoit été obligé de s'adreſſer à ceux des autres Puiſſances. Cependant on s'allarmoit du titre de Commiſſaires que portoient les Envoyés de l'Empereur. On leur repréſenta que l'on n'envoyoit des Commiſſaires que chez des Peuples vaſſaux, & non dans des Etats libres. L'Empereur, pour raſſurer les Génois, fut obligé de leur déclarer qu'il ne prétendoit point préjudicier à leur liberté en donnant ce

titre à ſes Miniſtres, & qu'il ne réclamoit la connoiſſance de leurs conteſtations que comme ſucceſſeur de Charles-Quint leur protecteur. AN. 1574. & ſuiv.

D'un autre côté Henri III. Roi de France, qui venoit de ſuccéder à Charles IX. envoya à Gênes Marin de Birague & Galéas Frégoſe, pour aſſurer les nouveaux Nobles de toute ſa protection. Ce Prince craignoit que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne ne profitaſſent des diviſions qui déchiroient Gênes, pour s'emparer de cet Etat; & ſes Députés avoient ordre de faire tout leur poſſible pour rendre ſuſpects aux Génois les Miniſtres de ces deux Couronnes. Philippe II. voyant la démarche de Henri en faveur des nouveaux Nobles, n'en fut que plus attaché à ſoutenir les anciens. Il donna ordre aux Gouverneurs de ſes Places en Italie de faire filer des troupes ſur les frontieres de l'Etat de Gênes. Le Roi de France fit auſſi-tôt déclarer, que ſi quelque puiſſance étrangere eſſayoit d'entreprendre ſur la liberté des Génois, à l'occaſion de leurs diſcordes, il s'employeroit de toutes ſes forces pour la maintenir. Durant ces diver-

Le Roi de France offre ſa protection aux nouveaux Nobles.

Digitized by Google

AN. 1574. ſes manœuvres, les Miniſtres de l'Empereur, du Roi d'Eſpagne & du Pape, travailloient toujours à concilier les deux partis, qui expoſoient leurs griefs reſpectifs par leurs Députés. Mais, quoique la réunion ne parût pas impoſſible, on ne ſe préparoit pas moins à ſoutenir de part & d'autre ſes prétentions par la voie des armes. Les anciens Nobles, retirés pour la plûpart à Final, s'aſſemblerent pluſieurs fois, & prirent des réſolutions vigoureuſes. Les nouveaux firent confiſquer les biens des anciens, pour s'en ſervir à leur faire la guerre; & les anciens rappellerent ceux de leur Corps qui pouvoient être encore à Gênes.

AN. 1575. Philippe II. avoit depuis long-temps donné ordre à D. Carlos Borgia, Duc de Gandie, de ſe rendre à Gênes pour mettre la derniere main à la pacification de cette République. La goutte avoit retardé le voyage de ce Duc. Il arriva enfin, & après quelques plaintes ſur ce qu'on avoit reçu les Envoyés de France, il aſſura le Sénat des bonnes diſpoſitions du Roi ſon Maître. Mais ſes vraies intentions étoient de profiter des circonſtances pour ſe rendre

Vraies prétentions du Roi d'Eſpagne.

dre Souverain de l'Etat de Gênes. Le Duc d'Albe s'étoit expliqué là-dessus assez ouvertement, en la présence des Députés des anciens Nobles à Madrid. Il leur avoit même dit un jour que le seul moyen de forcer Gênes à demeurer tranquille étoit d'y faire bâtir une Citadelle, où l'on mettroit une bonne garnison Espagnole : mais les Députés répondirent avec fermeté, que Charles-Quint l'avoit tenté vainement, & que, quelles que fussent les divisions des Génois, ils seroient bientôt réunis contre quiconque voudroit attenter à leur liberté. AN. 1575.

Malgré les justes défiances qu'on devoit avoir du Roi d'Espagne, & peut-être de l'Empereur & du Pape, que bien des gens imaginoient n'être pas sans prétentions, les anciens Nobles firent déclarer qu'ils soumettoient pleinement leurs différends à l'arbitrage de ces trois Puissances & de leurs Ministres à Gênes. Mais les nouveaux Nobles ne voulurent pas accorder de si amples pouvoirs. Ils consentirent à l'arbitrage avec tant de réserves, que les Ministres arbitres ne purent s'empêcher d'en paroître offensés. Maîtres Opiniâtreté des nouveaux Nobles.

AN. 1575. du Gouvernement, les nouveaux Nobles ne demandoient pas mieux que de prolonger des troubles qui faiſoient durer leur pouvoir & l'exil de leurs ennemis. Enfin les anciens, voyant qu'on ne pouvoit vaincre leur opiniâtreté, prirent les dernieres meſures pour commencer les hoſtilités.

Réſolution des anciens Nobles.

Ils tinrent un grand Conſeil à Final : & Jean-André Doria leur repréſenta ſi vivement la néceſſité d'armer puiſſamment & ſans délai, que ſur le champ ils contribuerent tous pour faire un fonds capable de fournir aux frais de l'armement qu'on réſolut : mais au même temps ils envoyerent ordre aux Députés qu'ils avoient à Gênes, de ſe prêter avec la plus grande facilité à toutes les voies d'accommodement ; & ils écrivirent au Sénat, pour repréſenter leurs griefs, & aſſurer de leurs diſpoſitions à la paix.

Ils ſont ſecourus indirectement par l'Eſpagne.

Jean-André Doria, Amiral d'Eſpagne, fut fait par les anciens Nobles Capitaine Général avec la permiſſion de Philippe II. Il obtint même de ce Prince la liberté de ſe ſervir des galeres qu'il commandoit pour l'Eſpagne : ainſi il fut bientôt en état de paroître

ſur les côtes de Gênes avec trente galeres bien armées Ce ne fut pas le ſeul ſervice que Philippe rendit aux anciens Nobles. Quoiqu'il prétendît garder la neutralité néceſſaire dans un arbitre, il leur fournit indirectement des troupes, & ordonna au Gouverneur de Milan de leur livrer des munitions. Les nouveaux Nobles de leur côté tirerent quelques ſecours, mais bien moins conſidérables, du Grand Duc de Toſcane & du Pape, qui leur fournirent quelques proviſions. AN. 1575.

Doria commença la guerre par la priſe de Porto-Vénéré. Il fit enſuite quelques vaines tentatives ſur la Spezza, Lericé & Porto-Fino; puis il s'empara de Chiavari & de Seſtri. Les nouveaux Nobles, alarmés de ces hoſtilités, ſe hâterent de donner aux Miniſtres des Puiſſances médiatrices des pouvoirs illimités, & tels qu'on les demandoit. Ils ſe plaignirent fort du Roi d'Eſpagne, qui les aſſura que ſon intention étoit de demeurer parfaitement neutre. Ils firent dire au Pape, que, s'il leur falloit perdre leur liberté, ils aimoient mieux la lui ſacrifier qu'à tout autre maître. Le Pape parut trou- Progrès des anciens Nobles.

AN. 1575. ver la propoſition ſort de ſon goût, & fit aſſembler le conſiſtoire ; mais les Cardinaux de la faction d'Eſpagne firent ſi bien qu'ils l'engagerent à s'en tenir à ſa qualité d'arbitre.

Tandis que les nouveaux Nobles agiſſoient auprès des diverſes Puiſſances, & ſe préparoient à la guerre en raſſemblant des troupes & de l'argent, Jean-Baptiſte Spinola, Lieutenant de Doria, s'empara des moulins de Novi, & maſqua tous les chemins par où l'on pouvoit conduire des vivres à Gênes. Les habitans de cette Ville, qui voyoient la guerre s'approcher d'eux, & qui étoient prêts d'en reſſentir les ſuites, ſollicitoient les nouveaux Nobles de conſentir à un accommodement. Les anciens offroient de déſarmer ; mais ils vouloient qu'on leur donnât Savone pour Place de ſûreté durant la négociation, s'obligeant de livrer des ôtages pour garantie de la reſtitution qu'ils promettoient de faire immédiatement après le Traité d'accord. Les nouveaux Nobles rejetterent ces propoſitions ; & les anciens continuerent leurs progrès. Leur armée étoit forte de plus de dix mille hommes de

bonnes troupes. Ils s'emparerent de quelques poſtes peu importans, & formerent le ſiege de Novi, qui après une longue défenſe fut obligé de ſe rendre. Ovada n'attendit que la premiere ſommation. Gavi réſiſta peu : le Gouverneur s'étant retiré preſque tout d'abord dans le Château, les habitans ouvrirent leurs portes. Spinola ne s'amuſa point à faire le ſiege de ce Fort. Il marcha droit à Gênes, & y répandit la plus affreuſe conſternation. Les femmes, les enfans ſe renfermoient déja dans les Egliſes ; les Citoyens y tranſportoient leurs principaux effets : pluſieurs ſe ſauvoient hors de la Ville ; ceux qui ſe ſouvenoient du ſac de Gênes en 1522. trembloient de l'idée ſeule d'un ſiege. Une ſuſpenſion d'armes, qu'on conclut heureuſement, les délivra de leurs craintes. AN. 1575.

Suſpenſion d'armes.

Quoique les nouveaux Nobles euſſent armé, ils n'étoient pas en état de faire tête aux forces que les anciens avoient ſur pied. Ils avoient cependant pris & pillé Campo, qui s'étoit déclaré pour les anciens Nobles. Mais Doria de ſon côté s'étoit emparé de pluſieurs petites Places dans les envi-

AN. 1575 rons de Final. Tel étoit l'état des affaires de part & d'autre, lorſque la ſuſpenſion d'armes fut publiée. Les médiateurs firent ſigner aux deux partis un compromis nouveau, & ſe rendirent à Caſal, lieu marqué pour les conférences. Les deux factions y envoyerent des Députés; & de part & d'autre on donna des ôtages, pour garantir que l'on s'en tiendroit à la ſentence arbitrale.

Les Puiſſances médiatrices ne cherchoient qu'à finir des troubles dont elles ne pouvoient tirer avantage, & qui pouvoient attirer la guerre dans leurs Etats d'Italie. Philippe II. employa un moyen efficace pour obliger les Génois à terminer promptement leurs différends. Il ſuſpendit le payement des rentes qu'il devoit à la République de Gênes. Ces rentes étoient un des chef-d'œuvres de la politique de Charles-Quint. Ce Prince avoit tenté vainement de s'aſſurer des Génois, qui, jaloux de leur liberté, n'avoient jamais voulu conſentir qu'il bâtit une Citadelle dans leur Ville. Il imagina pour les contenir un frein plus fort que les citadelles & les gar-

Digitized by Google

niſons. Il leur emprunta des ſommes conſidérables, pour leſquelles il leur payoit de gros intérêts. Philippe II. ſuivant les vûes de ſon pere, avoit encore groſſi les emprunts. Par là les Génois étoient dépendans de l'Eſpagne, par la crainte où ils étoient de perdre leurs revenus : & ce fut ce moyen que Philippe employa pour les déterminer à finir leurs querelles. Elles ne tarderent pas à être appaiſées. Dès que les conférences furent commencées, on congédia des deux côtés les troupes qu'on avoit levées, n'en réſervant qu'un petit nombre pour les garniſons des Places. Toutes les marques d'inimitié ceſſerent ; & dans l'eſpérance d'un accommodement prochain, on fit par tout l'Etat de Gênes des réjouïſſances publiques. AN. 1575.

Enfin les arbitres prononcerent en 1576. Ils ne ſe bornerent point à décider ſur la queſtion de l'obſervation de la Loi de 1528. & de la caſſation du Reglement de 1547. Ils firent un Reglement nouveau ſur les parties du Gouvernement politique qui leur parurent avoir beſoin de réformation. Je n'en détaillerai point les articles. AN. 1576. Accommodement des deux partis.

AN. 1576. Leur objet fut de confondre le plus qu'il ſeroit poſſible les anciens Nobles avec les nouveaux, anéantiſſant tout ce qui pouvoit conſerver cette diſtinction, & uniſſant par des alliances les familles des uns & des autres; de permettre d'aggréger au corps de la Nobleſſe les Plébéïens dont les ſervices ſeroient jugés dignes de cette récompenſe; d'empêcher les fraudes, les brigues, les jalouſiés dans les élections; de laiſſer aux Nobles ſeuls l'adminiſtration du ſouverain pouvoir; mais d'affecter quelques charges aux Plébéïens, pour leur donner quelque part aux honneurs, & les attacher par là plus étroitement à l'Etat dont ils ſont membres.

Ce fut par ce ſage Reglement que ſe terminerent des conteſtations qui avoient penſé plonger Gênes dans les plus affreux malheurs. Preſque toute l'Europe y avoit pris part, & toutes les Puiſſances s'étoient heureuſement trouvées intéreſſées à maintenir la liberté des Génois: non que pluſieurs d'entr'elles n'euſſent ſur eux des prétentions & des vûes. L'Empereur regardoit l'Etat de Gênes comme un Fief de

l'Empire, quoiqu'il ne le dît pas hautement. La France ſe ſouvenoit d'en avoir eu la ſouveraineté. Philippe II. n'y prétendoit pas moins qu'avoit fait Charles-Quint. Le Pape auroit volontiers profité de l'occaſion de joindre cet Etat à ſes domaines. Mais tous ces Princes aimoient mieux voir Gênes libre, que de la voir ſoumiſe à quelqu'un d'entr'eux; & chacun d'eux renonça à un projet qui lui auroit fait des ennemis de tous ſes voiſins, jaloux de l'accroiſſement de ſon pouvoir. AN. 1576.

Les cinquante années ſuivantes ne m'offrent rien qui me paroiſſe devoir entrer dans l'Hiſtoire des Révolutions de Gênes. Mais l'an 1625. vit naître une guerre qui penſa être fatale à cette République, dont on avoit conjuré la perte. L'attachement des Génois à l'Eſpagne leur attira cette guerre cruelle, dont je vais raconter les évenemens, après que j'en aurai expoſé ſommairement les motifs & les prétextes. AN. 1625.

La puiſſance de la Maiſon d'Autriche, élevée ſi haut par Charles-Quint, ſi heureuſement ſoutenue par Philippe II. & ſes ſucceſſeurs, bleſſoit depuis long-temps les yeux de la plûpart des

AN. 1625. Princes de l'Europe. Henri IV. Roi de France avoit formé, sur la fin de sa vie, des projets pour l'abaissement de cette puissance. Le premier coup qu'il devoit lui porter devoit tomber sur l'Etat de Gênes. Sa mort détourna cet orage, ou plutôt le suspendit. Louïs XIII. qui lui succéda, reprit le même plan, sitôt que ses autres affaires le lui permirent. On ne pouvoit faire à l'Espagne un tort plus considérable que de la priver des secours qu'elle tiroit des Génois. Elle disposoit de leur argent, de leurs forces de terre & de mer, de la commodité de leurs ports. La conquête de Gênes entraînoit presque nécessairement celle des Etats de de Milan, de Sicile & de Naples.

Différend du Duc de Savoye avec les Génois.

Ces considérations suffisoient pour porter la France à s'emparer de l'Etat de Gênes; mais il falloit un prétexte. Le différend du Duc de Savoye avec les Génois le fournit. Le Marquisat de Zuccarello étoit le sujet de ce différend. Ce Marquisat, situé entre l'Etat de Gênes & le Piémont, avoit été autrefois donné en Fief par l'Empire à la Maison de Carretto. Les Génois l'avoient acquis depuis; & les Caret-

Digitized by Google

to leur en avoient fait hommage pendant plus de deux cents ans. Les petits Fiefs relevants de Gênes ayant eu ſouvent occaſion de changer leur condition durant les révolutions que cet Etat avoit eſſuyées, Zuccarello avoit reconnu pour Souverain tantôt l'Empereur, tantôt le Duc de Savoye, malgré les plaintes des Génois. Scipion Carretto, qui poſſédoit ce Marquiſat en 1566. contracta avec les Génois, & non-ſeulement leur aſſigna des redevances ſur ce Fief, mais leur accorda un droit de préférence en cas de vente. Cette paction fut ratifiée par l'Empereur. Cependant Scipion Carretto ayant eu quelques mauvaiſes affaires, & craignant que l'Empereur ne confiſquât ſon Marquiſat de Zuccarello, le vendit au Duc de Savoye en 1568. L'Empereur ne laiſſa pas de le confiſquer & de s'en mettre en poſſeſſion. Le Duc de Savoye ſe donna beaucoup de mouvemens pour réclamer ce Fief, tantôt en ſon propre nom, tantôt au nom des Carretto. Cette affaire, après avoir duré fort long-temps, fut enfin terminée au déſavantage des Carretto & du Duc. Zuccarello fut dé-

AN. 1625.

Digitized by Google

AN. 1625. claré appartenir à l'Empereur en conſéquence de la confiſcation ; & en 1624. l'Empereur Ferdinand II. l'ayant fait vendre au plus offrant, il fut adjugé à la République de Gênes.

Ligue du Duc de Savoye avec la France. Charles Emmanuel premier du nom, Duc de Savoye, en ſut fort mauvais gré à cette République. Il ſe plaignit, il menaça : la fermeté de la réponſe l'irrita encore davantage. Il tenta cependant les voies d'accommodement avant que d'en venir à une rupture. Il fit propoſer que le Marquiſat de Zuccarello ne demeurât ni entre les mains des Génois ni dans les ſiennes, & qu'on en donnât l'inveſtiture à Charles Barberin, frere du Pape Urbain VIII. Mais les Génois refuſerent abſolument de s'en deſſaiſir. Ce fut dans ces circonſtances que Louïs XIII. fit offrir au Duc de Savoye de ſe liguer avec lui contre les Génois. Louïs avoit contr'eux divers ſujets de mécontentement ; mais qui vrai-ſemblablement n'auroient pas eu de ſi grandes ſuites, ſi l'Eſpagne n'eût dû reſſentir le contrecoup de la vengeance qu'il ſe propoſoit d'en tirer. Quoi qu'il en ſoit,

le Connétable de Lesdiguieres se rendit à Suze, & négocia au nom du Roi avec le Duc de Savoye un Traité de ligue, dont les principaux articles furent, que le Duc mettroit sur pied une armée de quinze mille hommes de Cavalerie & de dix mille d'Infanterie; que les François donneroient à titre d'auxiliaires dix mille fantassins & deux mille chevaux; que le Duc fourniroit les vivres, les munitions & l'artillerie; que ces troupes combinées feroient de concert la conquête de l'Etat de Gênes; & que, dans le partage qui en seroit fait, le Roi auroit Gênes, toute la côte Orientale & la partie de la côte Occidentale depuis Gênes jusqu'à Savone; le Duc auroit Savone & le reste de l'Etat jusqu'au Comté de Nice, qui faisoit partie des Etats du Duc. AN. 1625.

Les Vénitiens accéderent à ce traité, qui fut tenu fort secret. Mais le Gouverneur de Milan, & l'Ambassadeur d'Espagne à Gênes ne furent pas long-temps sans se douter de ce qui se passoit. On armoit à Venise: la France levoit des troupes en Suisse, & équipoit des Flottes dans ses Ports de la Préparatifs des Génois

AN. 1625. Méditerannée. On faiſoit des préparatifs de guerre dans le Piémont : de fréquens couriers paſſoient de Savoye en France ; & l'on avoit ſû l'entrevûe du Connétable avec le Duc de Savoye. Les Miniſtres du Roi d'Eſpagne en Italie ne ceſſoient de l'avertir qu'on menaçoit Gênes & le Milanès : ce Prince ne pouvoit ſe le perſuader. C'étoit pour lors Philippe IV. qui depuis quelques années avoit ſuccédé à Philippe III. ſon pere. Il fit cependant offrir aux Génois de les ſecourir s'ils étoient attaqués, & de leur fournir pour leur défenſe autant de troupes qu'ils voudroient. Les Génois le remercierent, en diſant qu'ils étoient en état de ſe défendre eux-mêmes : ſans doute ils vouloient donner à l'Eſpagne une idée avantageuſe de leurs forces ; ou bien ils comptoient beaucoup ſur les meſures qu'ils ſe propoſoient de prendre ; ou, ce qui n'eſt pas moins probable, ils craignoient d'introduire chez eux les troupes Eſpagnoles.

En effet, après avoir refuſé le ſecours d'Eſpagne, ils rechercherent celui du Pape. Le Pontife leur propoſa de conclure une ligue défenſive avec eux, &

Digitized by Google

le grand Duc de Toſcane. Mais les Génois y voulurent faire entrer le Roi d'Eſpagne. Le Pape, qui étoit mécontant de ce Prince, rejetta cette condition; & la négociation fut rompue. Réduits à leurs ſeuls forces, les Génois ſe préparerent à les rendre auſſi conſidérables qu'il ſeroit poſſible. Ils raſſemblerent des troupes de tous côtés. Ils en leverent en Corſe, en Allemagne, dans divers Etats d'Italie. En peu de temps ils ſe trouverent, ſans compter leurs troupes & leurs Milices ordinaires, près de dix mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Ils armerent dix galeres, & ils étoient ſûrs des Flottes qui étoient dans les Ports d'Eſpagne, de Naples, & de Sicile, qui ſe rendroient, s'il le falloit, ſur leurs côtes, pour les protéger. Ces forces leur parurent ſuffiſantes pour repouſſer leurs ennemis, qui ne pouvoient entrer dans leur pays avec une groſſe armée, à cauſe de la difficulté des ſubſiſtances. AN. 1625.

Mais il s'en falloit bien que le Duc de Savoye & le Connétable de Leſdiguieres cruſſent les Génois en état de leur réſiſter. Leſdiguieres avoit aſſemblé une Préparatifs du Duc & des François.

AN. 1625. armée de dix mille hommes de pied & de douze cents chevaux. Celle du Duc de Savoye étoit compoſée de huit mille hommes d'Infanterie & de huit cents de Cavalerie: il avoit une artillerie formidable. La France envoyoit ſur les côtes de Gênes une groſſe Flotte pour faciliter les ſubſiſtances, & ſeconder les opérations de ces troupes combinées. Déja on avoit arrêté de petits bâtimens qui avoient relâché dans le Port de Marſeille, & qui tranſportoient d'Eſpagne à Gênes cent cinquante mille ducats. Le Duc de Guiſe s'en étoit ſaiſi, comme Commandant la Flotte auxiliaire. Leſdiguieres avoit joint à Aſti l'armée de Savoye: on tint conſeil ſur la route que l'on prendroit; & le Duc de Savoye fit réſoudre qu'on marcheroit droit à Gênes par le bas Monferrat. Ce ſyſteme dérangea le plan de défenſe des Génois, qui, s'étant imaginés qu'on entreroit dans leur pays par le Comté de Nice, s'étoient particulierement attachés à fortifier Ventimille, Port-Maurice, Albenga & Savone. Dès qu'ils furent inſtruits du projet de l'ennemi, ils ſe mirent en état de s'y oppoſer.

Il

Il n'y avoit que deux routes pour aller du bas Monferrat à Gênes; celle de Gavi & celle de Roſſiglioné, toutes deux fort difficiles, mais la derniere ſurtout, où l'on jugeoit impoſſible de faire paſſer de l'artillerie. Les Génois avoient en avant ſur ces deux routes Ovada & Novi; mais ils crurent d'abord devoir abandonner ces deux poſtes, & s'occuper uniquement à mettre en bon état de défenſe Roſſiglioné & Gavi. On ajoûta à ces deux Places divers ouvrages, & on y envoya de bonnes garniſons. On ſongea enſuite à la Capitale. Gênes étoit dominée par des montagnes qui l'environnoient de tous côtés: on s'en aſſura en les enveloppant d'un retranchement Après ces premieres diſpoſitions on élut des Commandans. Jean Jerôme Doria fut nommé Capitaine Général. Il avoit été au ſervice d'Eſpagne, & s'y étoit acquis beaucoup de réputation dans les guerres de Flandres; mais il étoit bien vieux. Charles Doria fut choiſi pour commander dans la Ville.

AN. 1625. Projets de défenſes des Génois.

Jean-Jerôme Doria blâma fort la réſolution qu'on avoit priſe d'abandonner Novi & Ovada. Il fit ſentir que l'on

AN. 1625. étoit intéreſſé de toutes façons à arrêter les ennemis loin de Gênes ; que l'on auroit par là le temps d'achever les nouveaux ouvrages qu'on ajoûtoit à cette place ; que l'on recevroit durant cet intervalle les ſecours qu'on eſpéroit de Naples, de Sicile, & du Milanès ; qu'enfin rien n'étoit tant à craindre que de voir Gênes aſſiégée, & qu'on ne pouvoit trop prendre de précautions pour en reculer l'inſtant. Mais quand il eut viſité ces places, il trouva Ovada, & Roſſiglioné même hors d'état d'être défendus. Il les abandonna pour porter toutes ſes forces du côté de Gavi ; paſſage d'autant plus important, que c'étoit le ſeul par lequel les ennemis puſſent conduire leur artillerie. Il jetta quelque monde dans Novi ; & pour être à portée de ſoutenir Gavi, il ſe plaça à Voltaggio.

Succès des troupes Françoiſes & Piémontoiſes.

A peine étoit-il ſorti d'Ovada, que les ennemis y arriverent, & s'en emparerent ſans réſiſtance. Ils avoient traverſé le bas Monferrat par les deux chemins dont j'ai parlé ; Leſdiguieres tirant ſur Gavi, & le Duc de Savoye ſur Roſſiglioné. Les François avoient trouvé quelque oppoſition dans le Mon-

ferrat. Capriata avoit fermé ſes Portes : mais on avoit pris de force cette Ville. Tandis qu'un détachement des troupes Françoiſes s'emparoit d'Ovada, Leſdiguieres faiſoit ſommer Novi. On n'avoit pas eu le temps néceſſaire pour pourvoir à ſa défenſe ; & il fut contraint de ſe rendre. Après ces expéditions, les ennemis furent obligés de demeurer ſans rien faire, en attendant leur artillerie. On n'étoit encore qu'au quinze de Mars : les pluies avoient fait déborder les rivieres, & avoient gâté tous les chemins. On avoit trop peu de chevaux & de bœufs ; l'on ne pouvoit faire marcher que la moitié de l'artillerie à la fois, & il falloit enſuite attendre qu'on eût renvoyé les chevaux pour traîner l'autre moitié. Durant ce temps les François voulurent tenter d'emporter Gavi l'épée à la main; mais ils furent repouſſés avec perte. Benoît Spinola, Capitaine expérimenté, commandoit dans cette place, où il s'étoit bien retranché, & avoit quinze cents hommes de garniſon. Les gens du Duc de Savoye ne furent pas plus heureux à Roſſiglioné. Quoiqu'on eût réſolu de l'abandonner, Jacques AN. 1625.

AN. 1625. Spinola s'y étoit jetté avec cinq cents hommes de Milices de Biſagne. Ces heureux ſuccès encouragerent les Génois ; & Spinola reſta dans Roſſiglioné, dans le deſſein de s'y maintenir encore quelque temps.

Les Génois avoient envoyé quatre cents mille ducats dans le Milanès pour y lever des troupes. Quelques compagnies de ces nouvelles levées eurent ordre de ſe jetter dans Gavi ; mais elles furent rencontrées par les François, qui les battirent & les diſſiperent. Cependant le Duc de Savoye avança en force ſur Roſſiglioné. Spinola vit bien qu'il falloit ſe retirer. Le Duc s'en empara * preſque ſans réſiſtance. La garniſon prit la fuite : une partie ſe jetta dans le Château de Mazoné ſur la route de Gênes, le reſte courut toujours fuyant juſqu'à la mer. Les ennemis s'avancerent juſqu'à Campo, & un détachement s'approcha de Mazoné ; mais ce Château étoit fort, quoique petit. Il y avoit deux pieces de canon, des vivres, des munitions, une garniſon ſuffiſante ; & le Duc de Savoye fut obligé de s'arrêter.

* Le Jeudi Saint.

Digitized by Google

L'ennemi n'étoit plus qu'à ſept lieues de Gênes, & l'on n'avoit preſque encore rien fait pour mettre cette Capitale en état de défenſe. Les retranchemens qu'on avoit ordonnés, pour renfermer les montagnes qui la commandoient, étoient à peine commencés. Il n'y avoit ni canonniers exercés, ni même de canons montés ſur les remparts. Gênes étoit ſurchargée de gens qui s'y réfugioient tous les jours; & il n'y avoit que peu de bled dans les Magaſins. La déſertion avoit conſidérablement affoibli les troupes de la République, & l'on n'avoit aucunes nouvelles des levées qu'on faiſoit faire dans le Milanès. La priſe de Roſſiglioné jetta dans Gênes une conſternation d'autant plus grande que la ſécurité y ſembloit parfaite. Un écrivain Génois * compare cette conſternation à celle des Romains après les défaites de Traſimene & de Cannes. La frayeur groſſiſſoit le danger. Les habitans de la Campagne, qui accouroient de toutes parts dans la Capitale, répandirent le bruit que Mazoné étoit pris, & que les ennemis les ſuivoient de près. Ils avoient pris pour

AN. 1625. Conſternation dans Gênes.

* Capriata, liv. 8.

AN. 1625.

des ennemis les ſoldats de la garniſon de Roſſiglioné qui fuyoient. La confuſion étoit étrange : les uns venoient ſe renfermer dans Gênes, les autres en ſortoient avec précipitation, & paſſoient à Livourne avec leurs meilleurs effets. Le Sénat, auſſi effrayé que le Peuple, crut tout perdu, & réſolut de ſe borner à la défenſe de Gênes. On y fit revenir ſur des galeres la garniſon de Savone, & on rappella les garniſons de Gavi & de Voltaggio : mais Jerôme Doria ne ſe hâta pas de les ramener.

Doria raſſure les Génois.

Ce Général s'apperçut bien que l'ordre du Sénat avoit été dicté dans le premier inſtant de la peur. Il écrivit qu'on ne pouvoit exécuter cet ordre ſans mettre l'Etat dans le plus grand danger : qu'on ne pourroit retirer les garniſons de Gavi & de Voltaggio en préſence de l'ennemi, ſans courir riſque de les faire tailler en pieces ; qu'au reſte il n'y avoit aucunes raiſons de ſe décourager ; que ſi l'on avoit pris Roſſiglioné, on ſavoit que cette Place n'étoit pas en état de tenir ; que l'ennemi ne pouvoit tirer de grands avantages de cette priſe, puiſque la

Digitized by Google

route qu'elle lui ouvroit étoit impra- AN. 1625.
ticable à l'artillerie ; que tant que les Génois seroient maîtres de la route de Gavi, il n'y avoit rien à craindre pour leur Capitale : & qu'il falloit par-conséquent se bien donner de garde d'abandonner Gavi & Voltaggio, qui défendoient cette route.

Le Sénat se rendit à d'aussi bonnes raisons : mais il rappella à Gênes Jerôme Doria, & Benoît Spinola qui commandoit dans Gavi, afin que ces deux Capitaines, sur lesquels on comptoit beaucoup, pussent assister aux Conseils. Ils arriverent le Samedi-Saint ; & le jour de Pâques, ils firent repartir pour Savone la garnison qu'on en avoit fait venir, & qui n'avoit pas encore eu le temps de débarquer. Ainsi les Génois commencerent à se rassurer trois jours après la prise de Rossiglioné qui leur avoit causé tant de craintes. Il leur arriva dans le même temps du Milanès deux mille hommes d'infanterie & deux cents chevaux. Ce secours acheva de dissiper les inquiétudes ; & l'on fit défendre à tous ceux qui étoient dans la Ville d'en sortir ; ou d'en faire enlever leurs meubles.

Digitized by Google

AN. 1625. On s'occupa enſuite à travailler aux fortifications & aux batteries. Tout le monde s'y employa avec une ardeur inconcevable. Les Citoyens les plus diſtingués, les Moines, les Dames mêmes ſe mêlerent aux ouvriers; & perſonne ne s'exempta d'un travail qui intéreſſoit la ſûreté commune.

Divers événemens de cette guerre. Durant ce temps le Duc de Savoye s'étoit emparé de Saſſello, petite Place qui couvre Savone: puis tout-à-coup, retournant ſur ſes pas, il s'étoit avancé juſqu'à Caroxo, poſte ſitué entre Voltaggio & Gavi. Jerôme Doria eut ordre de marcher à Saſſello, qu'il reprit aiſément, tandis que Thomas Caracciolo ſe chargeoit de veiller à la défenſe de Gavi & de Voltaggio. La derniere de ces deux Places étoit une Ville fort peuplée & aſſez riche, mais abſolument démantelée. Il y avoit un petit Château à demi ruiné. Comme ce poſte avoit paru important dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit, on l'avoit fortifié par quelques retranchemens, & il n'y avoit pas moins de cinq mille hommes d'infanterie avec quatre-vingts chevaux. Leſdiguieres étoit depuis aſſez long-temps dans l'inaction vis-

vis-à-vis de Gavi : Voltaggio étoit menacé par le Duc de Savoye ; mais l'un & l'autre ne pouvoient rien faire ſans leur artillerie, qu'ils attendoient avec aſſez d'impatience. AN. 1625.

Cependant le Duc de Savoye envoya reconnoître les retranchemens qui couvroient les approches de Voltaggio. Les troupes qui gardoient la tête de ces retranchemens ayant pris la fuite dès qu'ils apperçurent les gens du Duc, ceux-ci s'en emparerent. Caracciolo fit auſſitôt ſortir quatre cents hommes pour les en chaſſer : le Duc de ſon côté s'avança avec toutes ſes forces pour ſoutenir ſon détachement ; & Caracciolo, ſortant lui-même de Voltaggio avec le reſte de ſes troupes, ſe mit en ordre de bataille. Le combat s'engagea ; & les Génois furent battus. Caracciolo, après avoir chargé la pique à la main & avoir fait des prodiges de valeur, fut fait priſonnier. Le Duc pourſuivit les Génois juſques dans le Fauxbourg, où il ne laiſſa pas de perdre du monde ; mais dont enfin il demeura maître. Il attaqua tout de ſuite la Ville, qui n'étoit ſéparée de ce Fauxbourg que par un ruiſſeau. Les Gé-

AN. 1625. Prise de Voltaggio par le Duc de Savoye.

nois se défendirent vivement ; mais ils furent à la fin contraints de se retirer dans le Château. Ils n'y purent tenir long-temps, manquant de vivres & de munitions, & ils se rendirent après qu'on leur eut promis de leur laisser la liberté de se retirer à Gênes. Cette capitulation n'étoit que verbale ; & tandis qu'on la négocioit, le feu prit à quelques mines qui firent sauter en l'air beaucoup de monde tant des assiégeans que des assiégés. Le Duc regarda cet accident comme une trahison ; & sans avoir égard à une capitulation qu'il prétendit que les assiégés avoient violée, il fit saccager Voltaggio. Ses soldats y firent un butin considérable, & y commirent de grands désordres. Les Génois perdirent dans toutes ces affaires plus de deux mille hommes, tant tués que prisonniers. Leurs principaux Officiers furent pris : la perte du Duc de Savoye ne fut gueres moins considérable.

La prise de Voltaggio répandit dans Gênes moins de consternation que n'avoit fait celle de Rossiglioné ; mais on n'en sentit pas moins les conséquences. Il n'y avoit plus que Gavi

Digitized by Google

qui fermât aux ennemis la route de Gênes ; & l'on étoit fort incertain si l'on s'obſtineroit à le défendre. Ceux qui étoient d'avis qu'on abandonnât Gavi repréſentoient que la République n'avoit pas plus de troupes qu'il ne lui falloit ; & qu'au lieu de s'expoſer à perdre la garniſon de Gavi, comme on avoit perdu celle de Voltaggio, il paroiſſoit plus à propos de rappeller cette garniſon pour la défenſe de la Capitale. D'autres au contraire ſoutenoient qu'il falloit tâcher de conſerver Gavi, quand on y devroit voir périr toute la garniſon ; que ce n'étoit qu'en arrêtant l'ennemi à chaque pas qu'on trouveroit le moyen de ruiner ſes forces, & le temps de recevoir les renforts qu'on attendoit. AN. 1625.

Tandis que les Génois délibéroient s'ils défendroient Gavi, le Duc de Savoye vouloit, ſans s'arrêter à cette place, marcher à Gênes, dont Voltaggio lui ouvroit ſuffiſamment le chemin. Mais Leſdiguieres, qui étoit toujours devant Gavi, prétendit qu'on ne pouvoit ſans imprudence laiſſer derriere ſoi cette Ville, dont la garniſon, qui étoit conſidérable, pouvoit en cas

AN. 1625. d'échec couper la retraite, ou du moins arrêter les convois. Le Duc se rendit à d'aussi bonnes raisons ; & l'artillerie si long-temps attendue étant enfin arrivée, on se disposa à ouvrir la tranchée & à établir des batteries : mais dans ce temps-là même la garnison recevoit ordre d'évacuer la Place. Trois mille hommes tenterent de sortir à la faveur des ténebres, & de se retirer dans le Milanès. Quoiqu'il n'y eût que deux lieues de distance, ils trouverent les chemins si rompus, qu'ils craignirent de ne pouvoir faire cette route durant la nuit & sans être découverts. Ils prirent donc le parti de rentrer : mais le lendemain ils obtinrent un sauf-conduit, & les ennemis entrerent dans Gavi.

Prise de Gavi.

Le Château n'étoit pas évacué, & l'Officier qui y commandoit étoit déterminé à se défendre. Quelques volées de canon eurent bientôt fait brêche ; & il demanda une trêve de trois jours pour informer le Sénat de la situation où il se trouvoit, & en recevoir la réponse. Le courrier revint au bout de trois jours, avec ordre de se défendre & assurance d'un prompt secours.

Digitized by Google

Mais les ennemis l'arrêterent ; & l'Officier Génois, ne recevant point de nouvelles, capitula. Les affaires des Génois ne pouvoient être plus mal conduites qu'elles l'étoient. Le temps se passoit en délibérations. Le mauvais parti étoit toujours le premier qu'on embrassoit ; & si l'on prenoit ensuite de meilleures résolutions, il étoit trop tard. On ne s'étoit déterminé à conserver Ovada, Rossiglioné & Novi ; que lorsqu'il ne restoit plus de temps pour les mettre en état de défense. On avoit perdu Voltaggio, & les nombreuses troupes qui le gardoient, par l'imprudence du Commandant, qui, au lieu de se borner à se défendre derriere ses retranchemens, étoit sorti à la tête de sa garnison, & avoit engagé mal à propos une affaire générale. Le Gouverneur de Gavi écrivoit au Sénat qu'il étoit en état de tenir douze jours, dans le temps même qu'on lui envoyoit ordre d'abandonner la Ville. Enfin le Sénat, résolu de secourir le Château de Gavi, mandoit au Commandant d'y tenir le plus long-temps qu'il lui seroit possible ; & cet Officier venoit de se rendre, sous pré-

AN. 1625.

Mauvaise conduite des Génois.

AN. 1625. texte qu'il ne recevoit point de réponſe du Sénat, ſans ſe douter qu'on avoit arrêté ſon courier.

Des évenemens ſi favorables aux ennemis les mettoient en état de s'avancer juſqu'à Gênes ſans oppoſition. Le Duc de Savoye brûloit d'impatience d'y marcher ; mais Leſdiguieres s'y oppoſa. Il étoit ſurvenu quelques brouilleris entre le Duc & lui. Leſdiguieres ſe plaignit que le Duc rempliſſoit mal le Traité fait à Suze ; que l'armée étoit toujours obligée d'attendre après l'artillerie ; que les magaſins n'étoient pas fournis ſuffiſamment de vivres & de munitions : il déclara que puiſque le Duc par le Traité étoit chargé de toutes ces choſes, il devoit commencer par y pourvoir, & que pour lui, il ne partiroit point qu'il ne vît les magaſins bien établis avec des vivres pour trois mois. Le Duc fut obligé de conſentir aux demandes du Connétable ; mais pour ne pas laiſſer ſes troupes oiſives, il envoya le Prince de Piémont avec ſix ou ſept mille hommes, pour s'emparer de la côte Occidentale de Gênes, dont par le Traité de Suze il devoit reſter en poſſeſſion. Quelques

Brouilleries entre le Duc de Savoye & Leſdiguieres.

milices Génoiſes étoient entrées dans la principauté d'Oneille, qui avoit autrefois appartenu aux Génois, mais qui depuis avoit paſſé au Duc de Savoye. Elles s'étoient emparées de la Ville d'Oneille, & avoient voulu ſe ſaiſir de celle de Prela; mais deux mille Piémontois étoient venus au ſecours, avoient dégagé Préla, & diſſipé ces milices. Le Prince de Piémont marcha vers Piévé ſur les frontieres de la Principauté d'Oneille, & y arriva ſans avoir trouvé d'obſtacles aux défilés par leſquels il lui fallut paſſer. Piévé étoit aux Génois. C'étoit une Ville riche & peuplée comme Voltaggio, mais auſſi mal fortifiée. Jerôme Doria eut ordre de s'y jetter avec mille hommes de troupes réglées. Il y joignit quinze cents hommes de milice, & s'y enferma, réſolu de s'y défendre juſqu'à l'extrémité; mais bien ſûr de ne pouvoir tenir long-temps dans une ſi mauvaiſe Place.

AN. 1625.

Evenemens de la guerre du côté d'Oneille.

Son unique eſpérance étoit que les ennemis ne puſſent faire venir leur artillerie; & il tint effectivement dans divers poſtes au dehors de la Ville durant quatre jours: enfin le canon étant

AN. 1625. arrivé le cinquieme, ſes gens furent bientôt obligés de rentrer dans la Ville avec précipitation. On parla de capitulation ; mais l'Officier chargé de la négocier n'eut pas le ſoin de s'informer ſi celui avec qui il la traitoit étoit ſuffiſamment autoriſé. Cette imprudence coûta cher aux Génois. Ils avoient éteint leurs mêches ſur la foi de la capitulation, lorſque tout à coup les aſſiégeans, déſavouant celui qui l'avoit ſignée, rompirent les portes, ſe répandirent dans la Place, & auroient fait main baſſe ſur toute la garniſon, ſi le Prince de Piémont, informé de ce qui s'étoit paſſé, n'avoit arrêté le carnage. Il y périt plus de deux cents hommes, dont une partie ſe tua en ſe précipitant du haut des murailles pour ſe ſauver. On fit un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels ſe trouva Doria. Il n'y eut que deux Officiers qui ſe ſauverent dans le Château, & ne le rendirent qu'à condition qu'ils auroient la liberté de ſe retirer où ils voudroient. Ainſi les Génois, par l'imprudence & la mauvaiſe conduite de leurs Chefs, continuoient de perdre leurs places & leurs troupes. La priſe de Piévé & de

Priſe de Piévé ſur les Génois.

la plus grande partie de ſa garniſon, laiſſa ſans défenſe toutes les Villes de la côte Occidentale de l'Etat de Gênes, excepté Savone. Albenga, Alaſſio, Oneille, Port-Maurice, San-Remo, Ventimille ſe hâterent de ſe ſoumettre au Prince de Piémont. Le Château de Ventimille voulut réſiſter; mais il fut obligé de ſe rendre au bout de huit jours de ſiege. Les autres Places, moins importantes que celles que je viens de nommer, ouvrirent leurs portes. Il n'y eut que Triara, ſur les frontieres du Comté de Nice, qui, à la faveur de ſa ſituation avantageuſe, ſe ſoutint contre les efforts des ennemis. AN. 1625. Reddition de diverſes Places.

Le Duc de Savoye ne perdoit cependant pas de vûe le deſſein qu'il avoit de marcher à Gênes. Il avoit fait de gros magaſins à Gavi, il avoit tranſporté ſon artillerie à Voltaggio, il avoit aſſemblé beaucoup d'échelles, il avoit fait réparer les chemins, il s'étoit emparé de différens poſtes, & entr'autres de Savignoné qui lui ouvroit la Vallée de Biſagno, par où l'attaque de Gênes étoit plus facile que de tout autre côté. Les Génois n'enrreprirent Embarras des Génois.

AN. 1625. point de le troubler dans ces opérations. Tout leur manquoit, les troupes & l'argent. On avoit monnoyé la vaiſſelle des particuliers : mais ce foible ſecours ne pouvoit long-temps ſuffire. On devoit recevoir de groſſes ſommes d'Eſpagne ; mais on n'avoit oſé les embarquer, de crainte de la Flotte Françoiſe qu'on s'attendoit de voir à tout inſtant ſur les côtes de Gênes. Les levées de ſoldats qu'on avoit faites s'étoient diſſipées par les déſertions, ou avoient péri aux affaires de Voltaggio, de Gavi & de Piévé. Celles qu'on avoit ordonnées depuis n'arrivoient point. On craignoit que quarante vaiſſeaux qui armoient en Hollande ne ſe joigniſſent à la Flotte d'Angleterre, pour renforcer la Flotte que les François avoient à Marſeille, & que ces forces réunies ne tombaſſent ſur la Corſe. Les préparatifs de guerre que faiſoit le Grand Duc de Toſcane ſembloient menacer Sarzane & Sarzanello, Places ſur leſquelles ce Prince avoit des prétentions. Il fallut y envoyer des garniſons, & faire paſſer en Corſe aſſez de monde pour garantir cette Iſle d'une invaſion. Ce

fut tout ce que les Génois purent faire. Le reſte de leur attention fut donné aux fortifications de la Capitale, & l'on continua de perfectionner les ouvrages, auxquels on n'avoit ceſſé de travailler avec toute l'ardeur poſſible depuis la priſe de Roſſiglioné. AN. 1625.

Les Génois, au comble de leurs alarmes, touchoient à l'inſtant de leur délivrance. Leurs galeres arriverent d'Eſpagne, & leur apporterent pluſieurs millions de ducats. Cet argent arrivé dans un temps où ils en avoient le plus preſſant beſoin, & dans des circonſtances où ils ne ſe flattoient pas de le recevoir, releva leurs eſpérances. Avec d'auſſi bonnes reſſources, les ſoldats ne leur manquerent pas. Il leur vint près de trois mille hommes du Milanès. On leur en amena quatre mille de Naples. Quelques jours avant ils en avoient reçu quinze cents du même endroit : la Sicile leur en fournit huit cents. Ils en tirerent encore de divers côtés ; de ſorte qu'en peu de temps il ſe trouva à Gênes quinze mille hommes de bonnes troupes, commandés par d'excellens Officiers, ſans compter les milices du pays & les

Ils ſont délivrés de leurs craintes.

AN. 1625. compagnies bourgeoiſes. D'ailleurs les Puiſſances d'Italie avoient trop d'intérêt à protéger Gênes, pour l'abandonner dans les fâcheuſes conjonctures où elle ſe trouvoit. La Flotte Eſpagnole, forte d'environ quarante galeres, ſe rendit dans le Port de Gênes. Le Pape & le grand Duc de Toſcane, qui avoient donné quelques inquiétudes aux Génois, loin de ſe déclarer contre eux, joignirent leurs galeres à celles d'Eſpagne; & Gênes, qui peu auparavant ſe croyoit à la veille de ſuccomber, ſe trouva par ces ſecours ineſpérés & comme tombés tout-à-coup du Ciel, en état de faire tête tant ſur terre que ſur mer, à des ennemis qui s'étoient flattés de n'avoir preſque plus de réſiſtance à eſſuyer.

Les Génois avec toutes ces forces ne jugerent cependant pas à propos de tenter de reprendre les places qu'ils avoient perdues. Ils craignirent, en éloignant leurs troupes, d'expoſer leur Capitale aux inſultes de l'armée ennemie qui en étoit voiſine. Ils ſe contenterent de mettre Gênes & Savone en état de ne rien craindre, & de laiſſer les ennemis ſe ruiner d'eux-mêmes.

Digitized by Google

Ce ſyſtême étoit d'autant meilleur que les Places qu'on avoit priſes ſur les Génois étoient de peu de défenſe, & par conſéquent obligées de ſe rendre à celui qui ſeroit maître de la campagne. Les Génois ne tarderent pas à le devenir. AN. 1625.

En effet la fortune avoit abſolument changé de face ; & autant ils avoient accrû leurs forces, autant leurs ennemis s'étoient affoiblis. La Flotte qui devoit ſeconder les opérations du Duc de Savoye & Leſdiguieres n'avoit fait que paroître, & celle des Génois & de leurs Alliés l'avoient forcée de ſe retirer en Provence. Louïs XIII. aſſez occupé dans ſon Royaume par les troubles que les Huguenots y cauſoient, ne pouvoit faire paſſer des renforts en Italie : les troupes Françoiſes & Piémontoiſes ſouffroient du défaut de vivres : on leur enlevoit à tout moment leurs convois. Les ſoldats qui s'éloignoient tant ſoit peu du Camp étoient aſſommés par les payſans : la déſertion ſe mit dans l'armée, que les maladies acheverent de détruire. Les habitans de la Vallée de Polſevera enleverent quatre ou cinq cents bœufs qui ſervoient à

AN. 1625.

traîner l'artillerie ; & les ennemis ſe trouverent par-là hors d'état de rien faire juſqu'à ce qu'il leur fût venu de France des chevaux, qui ne pouvoient arriver de long-temps. Enfin la méſintelligence redoubla entre le Duc de Savoye & le Connétable, qui depuis leur entrée dans l'Etat de Gênes n'avoient preſque rien fait de concert. Dans ces heureuſes conjonctures, le Duc de Féria, Gouverneur de Milan, ſe préparoit à marcher au ſecours des Génois avec une armée de plus de vingt mille hommes. Il ne s'agiſſoit plus du ſiege de Gênes. L'armée combinée de France & de Savoye étoit réduite à ſix ou huit mille hommes de pied, & à deux mille quatre cents chevaux. Les garniſons qu'on retira de la plûpart des poſtes dont on s'étoit emparé la groſſirent peu. Elle ſongea à faire promptement ſa retraite, & elle reprit le chemin par lequel elle étoit venue.

Retraite des Alliés.

Elle jetta quelques troupes dans Novi & dans Gavi, & laiſſa dans cette derniere Place tout ſon gros canon, au nombre de dix-neuf pieces, qu'elle ne pouvoit emporter. Elle mit le feu à Voltaggio, & entra dans le Monferrat.

Digitized by Google

Elle arriva à Acqui vers la moitié de Juin, & s'y reposa six jours. Ensuite le Prince de Piémont partit avec un détachement considérable dans le dessein de former le siege de Savone. Ce dessein étoit-il sérieux ? Ou n'étoit-ce pas plutôt une feinte pour engager le Duc de Féria à diriger sa marche vers cette Place ? Féria s'étoit mis à la suite de l'armée des Alliés avec vingt-deux mille hommes de pied, & cinq mille chevaux. Il ne dérangea pas son projet, & forma le siege d'Acqui. Cette Ville ne tint que peu de temps, & fut contrainte de capituler. Aussitôt le Prince de Piémont, qui s'étoit avancé jusqu'à Cairo, à peu de distance de Savone, abandonna cette entreprise, & rejoignit Lesdiguieres qui s'étoit avancé jusqu'à Spigno. Ils traverserent le Monferrat, & regagnerent heureusement le Piémont sans être attaqués. AN. 1625.

Les Génois, qui en moins de trois mois s'étoient vûs enlever la meilleure partie de leur Etat, délivrés tout-à-fait de leurs allarmes, n'eurent pas de peine à reprendre les Places que leurs ennemis n'avoient pas évacuées. Trois cents hommes se glisserent de nuit dans Les Génois recouvrent leurs Places.

Digitized by Google

AN. 1625. Novi par un ſouterrain. Ils égorgerent les ſoldats qui gardoient une des portes, & l'ouvrirent à leurs compagnons; enſuite ſe répandant dans la Ville, ils paſſerent au fil de l'épée une partie de la garniſon : le reſte ſe ſauva dans le Château avec le Gouverneur, qui ſe rendit à diſcrétion le lendemain. On eut plus de peine à reprendre Gavi : il tint cependant moins de temps qu'il ne devoit naturellement tenir, ſur-tout le Château, que ſa ſeule ſituation rendoit preſque imprenable, & où il y avoit une forte garniſon, avec des munitions de toute eſpece. On fit en France le procès au Commandant * de ce Château, qui fut jugé coupable de l'avoir rendu par trahiſon. Il mourut en priſon avant la fin du procès. On déterra ſon corps qui fut brûlé à Toulon. Son fils, & le nommé Grangeres, jugés complices, ſe ſauverent. On trouva dans Gavi de gros magaſins de poudre & d'armes, & les dix-neuf pieces de gros canon que le Duc de Savoye y avoit laiſſées. Elles furent conduites en triomphe à Gênes ; & le Peuple

* Il s'appelloit Abraham Roux, dit Gouverneur, & ſon fils, Pierre Roux, dit Chanſaut.

reçut

reçut dans ſes murs, avec les plus grandes démonſtrations de joie, ces terribles machines qui quelque temps auparavant lui avoient cauſé tant d'allarmes. AN. 1625.

Le Duc de Savoye demeura ſur la défenſive le reſte de l'année 1625. Il avoit grande envie de recommencer la guerre la Campagne ſuivante avec plus de vigueur que jamais. Il fit preſſer le Roi de France de le ſeconder puiſſamment; mais ce Prince avoit trop d'affaires dans ſes propres Etats, pour s'embarquer dans une guerre qui pouvoit avoir de grandes ſuites. Cependant les Génois achevoient tranquillement de ſe remettre en poſſeſſion des Villes que leurs ennemis leur avoient enlevées. Tout étoit repris du côté du Nord: la partie occidentale de leur Etat, que le Prince de Piémont avoit conquiſe, reſtoit ſeule à ſoumettre. Le Marquis de Sainte Croix fut chargé de cette expédition.

Il partit de Savone dès la moitié de Juillet avec ſes galeres & huit mille hommes de troupes de la République. Il débarqua d'abord à Albenga, où l'on avoit fait paſſer de Marſeille quelques

troupes & quelques munitions. Cette
AN. 1625. Place se défendit jusqu'à ce que le canon eût fait brêche. Mais quand les assiégés virent qu'on se préparoit à donner l'assaut, ils demanderent à capituler. Il fut réglé que les Officiers sortiroient avec armes & bagages, & les soldats avec leurs épées seulement; les uns & les autres s'obligeant de ne servir de la Campagne ni contre Gênes ni contre l'Espagne. Les autres postes, jusqu'à Port-Maurice, se rendirent sans résistance. La plûpart étoient sans fortifications; & le Prince de Piémont, qui s'étoit emparé de toute cette côte, n'avoit laissé que fort peu de monde pour la garder. Oneille ouvrit ses portes à la premiere sommation: mais le Château ne voulut se rendre qu'après avoir vû le canon des assiégeans en batterie. Port-Maurice coûta plus de temps & de fatigues. Cette Place étoit bien munie, & d'un abord difficile. On eut beaucoup de peine à en approcher l'artillerie, qu'on fut obligé de tirer à force de bras par des chemins fort rudes. La chaleur étoit excessive; & les maladies se mirent parmi les soldats. On poussa cependant l'attaque avec

Ils prennent Oneille.

tant de vivacité, que la Place fut contrainte de capituler aux mêmes conditions qu'Albenga. Sainte-Croix, voyant ſes troupes fatiguées & malades, ne jugea pas à propos d'aller plus loin, & les ramena partie à Savone & partie à Gênes. AN. 1625.

Le Baron de Batteville ne laiſſa pas de s'avancer vers Pigna avec un détachement de trois mille Génois. Cette Ville appartenoit au Duc de Savoye; & comme elle étoit à portée de Ventimille, elle pouvoit incommoder beaucoup les opérations du ſiege de cette Place qui reſtoit encore à ſoumettre. Pigna ſe rendit; & au mois de Septembre, Philippe Spinola ayant joint Batteville avec trois mille hommes, ils allerent aſſiéger Ventimille. Aux premiers coups de canon la garniſon abandonna la Ville, & ſe retira dans le Château. Elle n'y tint pas plus de huit jours, & fut obligée de ſortir ſans armes, excepté les Officiers à qui on laiſſa leurs épées. Il ne reſtoit plus à reprendre que le Marquiſat de Zuccarello, cauſe de toute cette guerre. Un détachement de mille hommes le ſoumit tout entier, excepté Caſtel-Vec- Pigna, Ventimile, &c.

AN. 1625. chio, qui voulut absolument voir le canon avant de se rendre. Il étoit fort pénible d'y en conduire à cause de la difficulté des chemins. On fut cependant contraint d'en faire approcher quelques pieces ; & aux premieres volées Castel-Vecchio capitula. Les Génois ne se bornerent pas à recouvrer leur Etat : ils entrerent sur les terres du Duc de Savoye. Ils s'étoient déja rendus maîtres de Pigna. Ils s'emparerent encore du Comté de Maro, au-dessus d'Oneille, & de toute la vallée de Préla.

Ils pousserent plus loin leurs conquêtes, & prirent d'assaut Orméa, Ville située vers la source du Tanaro, & forcerent le Château de se rendre le lendemain. Ils marcherent de là sur Garessio, qui se hâta de leur envoyer ses clefs : mais le Château tint neuf jours. On prit aussi celui de Bagnasco qu'on démolit, & l'on fit des courses jusques à Ceva. Sur ces entrefaites le bruit se répandit que Féria, qui étoit entré de son côté dans le Piémont, & qui avoit assiégé Verue, étoit contraint de lever le siege, & que le Duc de Savoye marchoit en force contre les Génois.

Digitized by Google

Ils prirent le parti de se retirer, & le firent avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent une de leurs plus grosses pieces de canon, & une partie de leur butin. Le Prince de Piémont s'avança jusqu'à Félizano, dans le Marquisat de Final, qui appartenoit alors *au Roi d'Espagne : mais voyant les Génois retirés, & l'hyver déja commencé, il ramena ses troupes en Piémont. AN. 1625.

Ainsi finit la Campagne de *1625.* qui avoit vû les Génois à deux doigts de leur ruine. Abandonnés à eux-mêmes, ils auroient infailliblement succombé, si leurs ennemis avoient agi avec autant de vigueur qu'ils s'étoient proposé de le faire. Mais la mésintelligence qui se mit entre le Duc de Savoye & Lesdiguieres, & la lenteur avec laquelle le Duc de Savoye pourvut au transport des vivres, des munitions, & de l'artillerie, retarderent une expédition que la promptitude seule pouvoit faire réussir : la France eut aussi ses torts. La Flotte qu'elle avoit promise ne se trou-

* Le Roi d'Espagne l'avoit acheté en 1598 du Marquis de Carretto, à qui il appartenoit.

AN. 1625. va pas en état de seconder assez puissamment ni assez tôt les opérations de l'armée de terre. Ces longueurs & ces contre-temps donnerent le loisir aux Génois de revenir de leur premier abattement, de se fortifier, de rassembler de l'argent & des troupes, & d'être secourus par l'Espagne, le Pape, & les autres Puissances intéressées à la conservation de Gênes. Quand ils se trouverent en forces, l'armée de leurs ennemis étoit à demi détruite par les fatigues & les maladies; & le Duc de Savoye, contraint de se retirer, non seulement perdit toutes ses conquêtes en moins de temps qu'il ne les avoit faites; mais se vit attaqué dans ses propres Etats, où les Génois, comme on vient de le voir, lui enleverent plusieurs Places.

J'ai dit que la France ne s'étoit portée à seconder le Duc de Savoye dans son entreprise contre les Génois, qu'afin d'affoiblir la puissance de la maison d'Autriche, qui allarmoit presque toute l'Europe. Cette maison avoit depuis plusieurs années assuré la communication de ses divers Etats, en faisant bâtir des Forts à l'entrée de la Valteline.

Digitized by Google

Pluſieurs Princes s'étoient ligués avec la France pour obliger le Roi d'Eſpagne à ſe deſſaiſir de ces Forts ; & il avoit été convenu qu'on les remettroit entre les mains du Pape, pour être démolis dans l'eſpace de trois mois. Le Pape en avoit effectivement pris poſſeſſion ; mais ils ſubſiſtoient toujours. Louïs XIII. avoit réſolu de s'en emparer : mais, comme il ſe doutoit que l'Eſpagne s'y oppoſeroit, il avoit cherché à lui donner des affaires ailleurs ; & c'avoit été un des motifs de la ligue qu'il avoit faite avec le Duc de Savoye pour porter la guerre dans l'Etat de Gênes. Sa politique réuſſit ; & les forces du Roi d'Eſpagne en Italie, occupées principalement à ſoutenir les Génois, ne purent fournir que de foibles ſecours dans l'affaire de la Valteline. On négocia cependant pour finir amiablement cette affaire ; & le ſix de Mars 1626. on ſigna un traité à Monſon, en Arragon, par lequel les Cours de France & d'Eſpagne s'accommoderent à ce ſujet. Les Génois furent compris dans le Traité. Le Roi de France s'engagea de porter le Duc de Savoye à accorder aux Génois une

AN. 1625.

AN. 1626.

Digitized by Google

AN. 1626.

trêve de quatre mois, & à nommer deux Arbitres pour terminer leurs différends. Le Roi d'Eſpagne promit de déterminer les Génois à conſentir à cette trêve & à cet arbitrage; & ſi dans les quatre mois l'accommodement de Gênes n'étoit pas terminé, les deux Rois ſe chargerent de le terminer eux-mêmes.

Trêve entre les Génois & le Duc de Savoye.

Les troubles de la France avoient ſuffi pour déterminer Louïs XIII. à conclure ce Traité; mais le Duc de Savoye en étoit au déſeſpoir. Loin d'avoir tiré quelque avantage de la guerre contre les Génois qui lui avoit couté tant de dépenſes, il avoit perdu pluſieurs de ſes Places, Il témoigna hautement ſon chagrin; mais hors d'état de continuer ſeul cette guerre, il étoit bien contraint d'accepter le Traité de Monſon, que le Roi de France lui fit communiquer. La trêve fut publiée dans le Piémont & dans l'Etat de Gênes; mais le choix des Arbitres ſouffrit beaucoup de difficultés. Avant de ſigner aucun compromis, le Duc de Savoye prétendit qu'on devoit lui rendre ſes Places, l'artillerie qu'il avoit laiſſée dans Gavi, & une galere qu'on lui

lui avoit prise. Il offroit de son côté de tenir compte aux Génois des convois qu'il leur avoit enlevés, & de leur rendre les prisonniers qu'il avoit faits. Cette proposition fut d'abord rejettée, & l'on soutint que la restitution ne devoit se faire qu'après l'accommodement ; ce qui effectivement étoit juste. On consentit cependant à faire sur le champ cette restitution, à condition que l'accommodement seroit réglé par l'Empereur. C'étoit vouloir bien évidemment la condamnation du Duc de Savoye, puisque l'Empereur, garant de la vente qu'il avoit faite lui-même aux Génois du Marquisat de Zuccarello, ne pouvoit juger contre sa propre garantie. Le Duc refusa donc d'accepter ces conditions. Les Parties ne paroissoient pas plus faciles à concilier sur le fond de leurs prétentions que sur les préliminaires de l'accord. Les Génois ne vouloient pas se déssaisir de Zuccarello. Le Duc se contentoit d'un équivalent, & les Génois ne refusoient pas de donner quelque chose ; mais ils ne vouloient donner que de l'argent. Le Duc y consentoit ; mais il faisoit monter ses demandes à des sommes

AN. 1626.

AN. 1626. exorbitantes. Ces difficultés rebutèrent les médiateurs ; & la négociation fut abandonnée.

Hostilités de part & d'autre.

La trêve, qui avoit été publiée, n'avoit pas été observée avec beaucoup d'exactitude. Les Génois s'étoient emparés d'Orméa sur la fin de la guerre, comme je l'ai dit. Marc-Antoine Brancaccio, qui y commandoit, en sortit avec douze cents hommes pour surprendre la Briga, Ville qui appartenoit au Duc de Savoye, & qui étoit peu éloignée d'Orméa. Il lui falloit passer un pont qu'il ne croyoit pas gardé ; mais il y trouva tant de résistance qu'il lui fallut beaucoup de temps pour s'en rendre maître, & pour s'emparer de quelques cassines aux environs. Ce contre-temps donna le loisir à un détachement de la garnison de Tende d'accourir ; & Brancaccio, repoussé avec perte de plus de cent hommes, fut obligé de se retirer. Le Duc de Savoye fit grand bruit à ce sujet : mais la République de Gênes désavoua Brancaccio ; & après tout, le Duc n'avoit pas fait garder de son côté la trêve avec beaucoup plus de régularité. Une de ses galeres, sortie du port de Ville-

Digitized by Google

Franche, s'étoit saisie d'une barque Génoise à la hauteur d'Albenga; & les marchands à qui cette barque appartenoit n'avoient pû obtenir qu'on la leur restituât. AN. 1626.

L'affaire de la Briga pouvoit donc passer pour une représaille. Cependant le Duc de Savoye voulut prendre sa revanche, & forma le dessein de surprendre Zuccarello. Il y pratiqua des intelligences, & il fut convenu qu'il enverroit six cents cavaliers avec des fantassins en croupe, à portée de Zuccarello, où ils devoient être introduits au commencement de la nuit par les intelligences du Duc. Après avoir égorgé ceux de la garnison qui voudroient faire résistance, ces mêmes troupes devoient marcher tout de suite à Albenga, qui n'est éloigné de Zuccarello que de trois lieues environ. Un des Officiers de la garnison de Zuccarello, gagné par le Duc de Savoye, devoit faire ouvrir les portes d'Albenga, sous prétexte qu'il avoit un avis important à donner au Gouverneur, & ceux qui le suivoient devoient aussitôt se saisir de la porte, & s'emparer de la Place. On comptoit se rendre aussi

AN. 1626. maître de Piévé, & de tout le pays depuis Albenga jusqu'à Port-Maurice. Les mesures paroissoient si bien prises, qu'il y avoit tout lieu de croire que ce projet réussiroit. Mais il fut découvert à la veille de l'exécution. Les traîtres furent arrêtés & punis : on changea les garnisons : on redoubla les gardes ; & il n'y eut plus moyen de songer à cette entreprise.

AN. 1627. La trêve subsistoit toujours entre les Génois & le Duc de Savoye, malgré les infractions réciproques. Une nouvelle hostilité de la part des Génois pensa la rompre en 1627. Nous avons vû qu'ils avoient pris Pigna, petite Ville située au-dessus de Ventimille, & qui faisoit partie des Etats du Duc. Ils n'y avoient point laissé de garnison : mais depuis la trêve ils y avoient fait loger quelques troupes Allemandes & Corses qui étoient à leur solde. Quelques-uns de ces Allemands ayant été par hazard à Busso, village de la dépendance de Pigna, ils y trouverent des troupes de Savoye ; & en ayant fait rapport aux Officiers Génois, ils eurent ordre de déloger ces troupes. Ils y marcherent aussitôt :

Digitized by Google

les gens du Duc voulurent le défendre ; mais ils furent enfin contraints de se retirer. Le village fut saccagé, & la plûpart des habitans passés au fil de l'épée. AN. 1627.

Le Duc de Savoye prit cette affaire fort à cœur. Il publia un manifeste, où il se plaignoit vivement des procédés des Génois : il rappelloit leur entreprise sur la Briga, il les accusoit d'avoir commis mille désordres sur le territoire d'Orméa, & leur reprochoit en dernier lieu les cruautés commises à Butlo. Il demandoit des réparations & des satisfactions éclatantes, & finissoit par des menaces. La République promit d'examiner cette derniere affaire. On fit des informations, & il en résulta qu'il n'y avoit que quelques soldats Corses qui fussent coupables des cruautés dont se plaignoit le Duc de Savoye. Ces coupables s'étoient sauvés ; & l'on n'en put arrêter qu'un seul qui fut pendu. Une si légere satisfaction n'apaisa pas le Duc. Il continua de menacer : il fit même des préparatifs qui sembloient annoncer à Gênes le renouvellement de la guerre ; mais la mort du Duc de Mantoue, arrivée sur ces entrefaites, Plaintes du Duc de Savoye.

AN. 1627. * donna au Duc de Savoye d'autres occupations. Il se ligua avec l'Espagne pour faire la guerre à Charles de Gonzague, Duc de Nevers, appellé à la succession du Duc de Mantoue : & cette guerre suspendit les desseins de vengeance qu'il paroissoit avoir formés contre les Génois.

AN. 1628. Il ne négligea pas cependant une occasion qui se présenta de leur donner des preuves de son ressentiment. Un Génois, nommé Vachero, forma le dessein de bouleverser le Gouvernement de sa Patrie, & fit part de ce projet au Duc de Savoye, en lui demandant son assistance. Le Duc écouta Vachero avec plaisir, l'exhorta à exécuter au plutôt cette entreprise, & l'assura de tous les secours qu'il pourroit souhaiter. Vachero, sûr d'être aussi puissamment soutenu, se livra tout entier à la conjuration qu'il méditoit; & Gênes, qui venoit d'échapper si heureusement aux forces réunies de la France & de la Savoye, courut risque de voir son Gouvernement renversé, & sa liberté détruite par un de ses propres Citoyens.

* A la fin de Décembre.

La jalouſie, l'ambition, la vengeance animoient Vachero. Il étoit Plébéïen, mais riche. Il étoit jaloux de voir la Nobleſſe ſeule admiſe au Gouvernement de l'Etat. Sa naiſſance l'excluoit des premieres charges; & ſa fierté ne pouvoit ſoutenir cette idée. Les plaintes qu'il faiſoit ſouvent à ce ſujet, ſans diſcrétion & ſans ménagement, lui attirerent diverſes mortifications de la part des Nobles. Pluſieurs d'entr'eux refuſerent de lui payer quelques ſommes qu'il leur avoit prêtées; & ſe ſervirent de leur crédit pour éluder ſes pourſuites. Quelques jeunes Gentils-hommes l'inſulterent de paroles dans la rue, & attaquerent même dans leurs diſcours l'honneur de ſa femme. Il voulut en avoir raiſon, & leur propoſa de tirer l'épée; mais ils alléguerent, pour s'en défendre, l'inégalité des conditions. Vachero outré tenta de les faire aſſaſſiner: ils le ſurent, & ſe mirent en ſûreté. Sans doute il étoit naturel qu'il ſe reſſentît des mauvais procédés de ſes ennemis, & des affronts qu'ils lui faiſoient eſſuyer; mais il porta trop loin la vengeance qu'il ſe propoſa d'en tirer: il réſolut d'exterminer tout le Sénat.

AN. 1628. Conjuration de Vachero appuyée par le Duc.

AN. 1628. J'ai dit que Vachero étoit riche; & il étoit généreux. Avec ces deux qualités, on ne manque gueres de partisans. Il mit aisément dans ses intérêts tous les gens perdus de dettes, ou chargés de crimes, artisans ordinaires des révolutions, après lesquelles ils soupirent, parcequ'elles sont toute leur ressource. Il gagna avec facilité, par ses largesses & ses caresses, la Populace toujours avide de nouveautés, indifférente pour la forme du Gouvernement auquel elle n'a point de part, prête à suivre quiconque la flatte & l'enrichit. Il sut attirer dans son parti des gens considérables par leur naissance & par leurs biens, dont il réveilla à propos l'ambition, ou les mécontentemens. En peu de temps il se vit à la tête d'un nombre formidable de conjurés. Il avoit fait une grande provision d'armes : il s'étoit assuré des Paysans de la Vallée de Polsévera : il comptoit, en cas de besoin, sur de puissans secours de la part du Duc de Savoye. Ce Prince, qui craignoit que trop de délais ne laissassent découvrir un secret partagé entre tant de personnes, pressoit Vachero d'exécuter son projet;

Digitized by Google

& l'on choisit enfin pour le jour de l'exécution le premier jour d'Avril de l'an 1628. AN. 1628.

Le succès paroissoit certain. Les Conjurés devoient se rendre au jour marqué en grand nombre au Palais, sous divers prétextes, dans le temps que le Sénat y seroit assemblé ; puis à un signal convenu égorger la garde, & jetter tous les Sénateurs par les fenêtres. Le Duc de Savoye devoit envoyer aussitôt quelques troupes pour soutenir Vachero, & lui aider à se rendre maître du Gouvernement. Il n'y avoit que les principaux Chefs de la conjuration à qui l'on eût confié ces détails. Le reste s'étoit engagé à servir en général les desseins de Vachero, & à prendre les armes au premier ordre. Les Conjurés étoient assez forts sans qu'il fût nécessaire d'en accroître le nombre. Il étoit même dangereux de le faire, de peur qu'on ne s'adressât à quelqu'un capable de tout découvrir. Vachero crut cependant ne rien risquer, en tâchant de s'associer Radini, qui commandoit une compagnie de trois cents hommes à la solde des Génois. Radini pouvoit rendre avec sa compagnie de

Digitized by Google

AN. 1628. grands ſervices aux Conjurés ; & Vachero comptoit d'autant plus ſur lui, qu'il étoit né ſujet du Duc de Savoye. Vachero le retint à ſouper, & lui ayant fait part de ſon projet, le preſſa d'y entrer : il lui montra les lettres du Duc, protecteur de l'entrepriſe ; il lui exagéra les récompenſes qu'il en pouvoit eſpérer ; enfin il le détermina. Radini promit de ſe trouver le premier d'Avril dans la place du Palais avec ſa compagnie, ſous prétexte d'en faire la revue, pour être en état de ſeconder les Conjurés, & de ſe porter ſur le champ aux endroits qu'ils lui marqueroient.

Découverte de la conjuration. Cette nouvelle précaution ſembloit aſſurer la réuſſite des Conjurés : mais ce fut ce qui les perdit. Soit que Radini ne ſe fût pas engagé de bonne foi, ſoit qu'après avoir réfléchi ſur la nature de l'engagement qu'il avoit formé, il eût horreur du crime qu'il alloit commettre ; à peine eut-il quitté Vachero qu'il alla trouver le Doge, Jean-Luc Chiavari, & lui révéla tous les ſecrets qu'on venoit de lui confier. Le Doge effrayé fit aſſembler le Sénat ; & l'on délibéra ſur les meſures qu'il convenoit de prendre pour arrêter les Con-

Digitized by Google

jurés, & empêcher le ſoulevement du Peuple. On commença par ſe ſaiſir du lieu où Vachero avoit raſſemblé des armes; enſuite on donna ordre de faire arrêter les Conjurés dans leurs maiſons, & tous dans le même temps. Mais l'Officier chargé de cet ordre, & ſans doute lui-même du nombre des Conjurés, les avertit, au lieu de les arrêter; & la plûpart ſe ſauverent. AN. 1628.

Vachero eſſaya de ſe ſauver comme les autres. Il voulut d'abord s'enfuir par Mer; mais divers obſtacles l'en ayant empêché, il s'alla cacher dans la maiſon de campagne de Jacques Roſſi. On avoit promis quatre mille ducats à celui qui livreroit Vachero. Ce ne fut point cette ſomme qui tenta Roſſi; mais il ſavoit que ſon fils trempoit dans la conſpiration. Il livra Vachero pour ſauver ſon fils, dont il obtint la grace à ce prix, & refuſa conſtamment les quatre mille ducats qu'on lui offrit. Pluſieurs des Conjurés s'étoient retirés à Turin. Ils en revinrent bientôt avec des troupes que le Duc de Savoye leur donna: mais ils eurent l'imprudence de s'enfermer tous dans une maiſon où les troupes que la Ré- Les Conjurés ſont arrêtés.

AN. 1628. publique fit marcher contr'eux trouverent moyen de les investir. On mit le feu à leur asyle, dont ils furent contraints de sortir ; & on les fit tous prisonniers.

Le Duc de Savoye les réclame.

Le Duc de Savoye, ayant appris qu'on instruisoit leur procès, les réclama, disant qu'ils n'avoient agi que par son ordre, & par représailles de l'affaire de Busso ; que depuis la mort du Duc de Mantoue, la trêve ayant été prolongée, il leur avoit ordonné de suspendre l'exécution de leur complot, & s'étoit engagé, s'ils étoient découverts, de les faire jouïr de l'amnistie stipulée par la trêve ; & qu'en effet ils devoient être compris dans cette amnistie. A ces raisons le Duc joignit les menaces : il jura que les prisonniers Génois qu'il avoit entre ses mains lui répondroient de la vie des Conjurés, & il fit étroitement resserrer les Officiers qu'il avoit laissé libres sur leur parole. Les sollicitations du Duc furent appuyées par celles des Ministres d'Espagne, qui en qualité de médiateurs & de garants de la trêve, ou plutôt pour ne pas mécontenter le Duc de Savoye ligué avec l'Espagne contre le nouveau Duc de Mantoue,

Digitized by Google

se donnerent beaucoup de mouvemens pour obtenir le pardon des coupables. Le Roi d'Espagne écrivit lui-même aux Génois en leur faveur. D. Alvar de Luzara se rendit à Gênes pour demander la grace des Conjurés au nom du * Gouverneur de Milan. On représenta au Sénat qu'en satisfaisant en cette occasion le Duc de Savoye, on feroit la paix avec lui à des conditions plus avantageuses, & qu'on s'exposoit au contraire à voir renouveller la guerre en l'irritant par un refus. AN. 1628.

Le petit Conseil fut chargé d'examiner cette affaire, & de juger de l'égard qu'on devoit avoir aux raisons que le Duc de Savoye & les Ministres d'Espagne faisoient proposer. Ces raisons ne parurent la plupart que de faux prétextes & des allégations mendiées. Il n'étoit pas vrai que les Conjurés eussent reçu ordre du Duc de Savoye, depuis la prolongation de la trêve, de suspendre leur projet ; puisqu'il demeuroit constant qu'ils étoient sur le point de l'exécuter lorsqu'il fut découvert. Il fut bien vérifié que Vachero avoit été trou-

* Ce n'étoit plus le Duc de Feria ; c'étoit D. Gonzalès de Cordoue.

AN. 1628. ver le Duc à Turin pour lui faire part de son dessein ; mais il ne paroissoit pas véritable que le Duc en fût l'auteur, ni qu'il eût flatté Vachero & ses complices de les faire comprendre dans l'amnistie ; puisque les Conjurés n'alléguoient rien de semblable pour leur défense. Il ne restoit plus de motifs de pardon que la crainte des menaces du Duc de Savoye ; mais on le redoutoit peu, dès qu'il n'étoit point appuyé de la France, avec laquelle il étoit pour lors brouillé. Quant aux représailles dont il pouvoit user sur les prisonniers Génois, il étoit difficile de se persuader qu'il en vînt à des extrémités si capables de le déshonorer. Enfin aucune considération ne sembloit devoir arrêter la punition d'un crime qui n'avoit été que trop fréquent dans Gênes, & qu'il étoit infiniment dangereux d'enhardir par l'exemple de l'impunité.

Le Sénat refuse de leur faire grace, & ils sont punis.

Ces réflexions porterent le Conseil à refuser la grace des coupables. Les suffrages furent unanimes, quoique plusieurs des Juges eussent de leurs parens prisonniers en Savoye. On reprit le procès des Conjurés : Vachero avec trois de ses complices fut condamné à

perdre la tête ; & ils furent exécutés dans la prison. Vachero voulut se tuer lorsqu'on le menoit au supplice ; mais on l'en empêcha. Sa femme & son valet de chambre, présentés à la question, ne voulurent jamais rien avouer. Ses biens furent confisqués, & sa maison rasée. Radini, qui avoit découvert la conspiration, fut libéralement récompensé. Les autres Conjurés, qui s'étoient sauvés, eurent aussi leurs biens confisqués, & furent bannis. AN. 1628.

Le Duc de Savoye fut extrêmement irrité lorsqu'il apprit la mort de Vachero & de ses complices. Il ordonna sur le champ qu'on coupât la tête aux quatre principaux prisonniers Génois ; mais il révoqua bientôt cet ordre, qu'il n'avoit donné que dans le premier mouvement de sa colere. La Cour d'Espagne fut fort mauvais gré à la République de Gênes du peu de cas qu'elle avoit paru faire de ses sollicitations. Le Gouverneur de Milan fit mettre en liberté plusieurs Conjurés qu'il avoit fait arrêter dans son Gouvernement, & tous les Génois mécontens trouverent dans le Milanez & dans les Etats du Duc de Savoye, non- Mécontentement du Duc.

Digitized by Google

AN. 1628. seulement une entiere sûreté, mais une protection marquée. Le Duc animoit encore les Ministres d'Espagne contre la République Génoise; & ces Ministres, qui vouloient ménager le Duc leur allié, se conduisoient de maniere à donner à Gênes de vives inquiétudes. Luc Pallavicini, envoyé en Espagne pour justifier la conduite que le Sénat avoit tenue dans l'affaire de Vachero, fut fort mal reçu : mais au fond les Génois étoient trop utiles à l'Espagne, pour qu'elle se brouillât sérieusement avec eux.

Inquiétudes des Génois. Ils avoient cependant bien des raisons de s'allarmer. Ils savoient combien étoit grand le crédit qu'avoit à la Cour d'Espagne le Duc de Savoye leur ennemi. Ils n'ignoroient pas le mécontentement personnel du Comte-Duc d'Olivarès, qui gouvernoit ce Royaume sous le nom de Philippe IV. Ce Ministre avoit voulu emprunter aux Génois quelques sommes d'argent qu'ils lui avoient refusées; & il s'en étoit vengé dès l'année précédente, en retranchant une partie des payemens des rentes qui étoient dûes par le Roi d'Espagne aux Génois, & en employant

Digitized by Google

employant pour ce payement une monnoie désavantageuse. Il avoit même tenté de se servir des Portugais pour faire tenir en divers lieux l'argent que la Cour d'Espagne avoit besoin d'y faire remettre, & priver par-là les Génois des profits que ces remises leur procuroient : mais les Portugais avoient trop peu de correspondances établies ; & il fallut en revenir aux Génois. AN. 1628.

Aux motifs de crainte que donnoient à Gênes la haine du Duc de Savoye, & le mécontentement du Ministre d'Espagne, se joignirent bientôt des sujets d'allarmes plus positifs. Un Courier arrêté par les François fut trouvé chargé de dépêches de la Cour d'Espagne pour le Duc de Savoye, dans lesquelles il s'agissoit de projets contre les Génois, à qui elles furent sur le champ communiquées. Les Génois se trouvoient fort embarrassés. Trop de sécurité pouvoit les perdre ; trop de soupçons & de précautions pouvoient hâter le coup qui paroissoit les menacer. Ils se préparerent à tout évenement. Ils munirent leurs principales Places, mirent sur pied bon nombre de troupes nationales

AN. 1629. & étrangeres, obtinrent du Pape mille hommes d'Infanterie, & en reçurent autant du Duc de Baviere. Mais, comme je l'ai dit, l'intention de la Cour d'Espagne n'étoit pas de rompre avec Gênes.

Nouvelles Négociations de paix entre les Génois & le Duc de Savoye.

Le Comte de Montérei, que cette Cour envoyoit en Ambassade à Rome, eut ordre de s'arrêter quelque temps à Gênes dans les vûes les plus pacifiques. L'arrivée de ce Comte inquiéta d'abord les Génois, qui craignoient qu'il ne voulût tramer quelque conspiration nouvelle; mais sa conduite les eut bientôt rassurés. Il offrit aux Génois ses bons offices auprès du Duc de Savoye, pour terminer leurs différends. Ils accepterent, & il alla trouver le Duc. Il s'acquitta de sa commission avec tout le zele possible; mais le Duc étoit trop irrité, & l'on ne put rien conclure. L'on travailloit encore à Gênes au procès de quelques complices de la derniere conjuration. Montérei trouva, à son retour, qu'on étoit prêt de mettre à mort deux des Conjurés que l'on venoit de condamner. Il fit sentir au Sénat combien un pareil procédé seroit préjudiciable à l'accom-

Digitized by Google

modement qu'on négocioit ; & il se donna tant de mouvemens, qu'il fit surseoir l'exécution de l'Arrêt. Il partit quelque temps après pour Rome, où il étoit envoyé, laissant les Génois absolument tranquilles du côté de l'Espagne, & en termes de conciliation avec le Duc de Savoye. AN. 1629.

La guerre subsistoit toujours entre le Roi de France, qui soutenoit les droits du Duc de Nevers sur la succession du feu Duc de Mantoue, & le Duc de Savoye qui avoit des prétentions sur cette même succession. Le Roi prit la résolution de passer les Alpes en personne ; & tous les Etats d'Italie en furent allarmés. Les Génois furent inquiets comme les autres ; & le Roi députa vers eux pour les rassurer. Non-seulement il leur fit déclarer qu'ils n'avoient rien à craindre de son entrée en Italie ; mais il leur fit offrir dans les termes les plus forts de les défendre contre quiconque voudroit attenter à leur liberté. Augustin Pallavicin, qui fut depuis Doge, fut envoyé par les Génois en qualité d'Ambassadeur, pour remercier le Roi de ses gracieuses offres, & pour le supplier de conserver à

AN. 1629.

l'égard de la République de ſi favorables diſpoſitions.

La Cour d'Eſpagne fut fort mécontente de cette Ambaſſade, & le fut bien davantage encore lorſqu'elle apprit que le Roi de France envoyoit Sabran à Gênes, en apparence pour régler diverſes choſes au ſujet des vivres que le Roi faiſoit tranſporter de Provence dans le Monferrat; mais en effet pour réſider dans cette Capitale en qualité d'Ambaſſadeur ordinaire. L'uſage des Génois étoit de ne recevoir chez eux d'Ambaſſadeur ordinaire que celui d'Eſpagne. Quand les Miniſtres d'Eſpagne y virent Sabran établi, ils ſe plaignirent fort haut. Le Sénat, pour les apaiſer, déclara qne Sabran ne ſeroit point reconnu Ambaſſadeur ordinaire; mais jugea en même temps qu'on ne pouvoit l'empêcher de demeurer à Gênes comme ſimple particulier. Ce n'étoit donner à l'Eſpagne que les apparences d'une ſatisfaction. Auſſi cette Cour ſe tint-elle fort offenſée: la France au contraire en parut plus affectionnée pour les Génois. La République de Gênes, qui voyoit la guerre à ſes portes, tâchoit de s'en garantir par

Digitized by Google

la plus exacte neutralité. C'étoit pour l'Eſpagne de nouveaux griefs. Les Génois ne voulurent ni lui fournir des ſoldats, ni laiſſer prendre à ſes troupes des quartiers d'hyver ſur leurs terres. Le Duc de Savoye profitoit de toutes ces circonſtances pour aigrir les Eſpagnols contre Gênes : mais, malgré tous ſes efforts, il ne put les engager à une rupture. AN. 1630.

Enfin ce cruel ennemi des Génois mourut à Savigliano, le vingt-ſix de Juillet 1630. âgé de près de ſoixante-neuf ans. Il ne fut que trois jours malade ; & ſes mauvais ſuccès contribuerent beaucoup à ſa mort. Il ſurvécut au bonheur de ſes armes, & à l'honneur de ſa politique, dont il étoit encore plus jaloux. Le Duc ſon pere lui avoit laiſſé ſes Etats tranquilles ; & il les perdit preſque tous en voulant les agrandir. Victor Amédée ſon fils lui ſuccéda. Il accommoda dès l'année ſuivante l'affaire concernant la ſucceſſion du Duché de Mantoue ; & l'on reprit les négociations pour terminer ſes différends avec les Génois. On avoit fait diverſes propoſitions qui juſqu'alors n'avoient pû contenter les deux Mort du Duc.

AN. 1631.

Digitized by Google

AN. 1631. partis. Depuis qu'on avoit infructueuſement travaillé à cet accord à Madrid en 1626. Dom Ramirès de Prado avoit dreſſé par ordre du Roi d'Eſpagne un nouveau projet de conciliation, par lequel Zuccarello reſtoit aux Génois, qui s'obligeoient de payer au Duc de Savoye cent mille écus comptant; le Duc étant d'ailleurs réſervé à ſe faire rembourſer de ce qu'il avoit payé au Marquis de Carretto, dont il avoit acheté ce Marquiſat en 1568. Ni les Génois ni le Duc n'avoient cru devoir ſouſcrire à ce projet. Les Génois trouvoient qu'on les condamnoit à payer une ſomme trop forte, & qu'on ouvroit la porte à de nouvelles prétentions de la part du Duc de Savoye, qui pourroient occaſionner derechef des brouilleries. Le Duc, au contraire, trouvoit qu'on lui accordoit un trop foible dédommagement, & que d'ailleurs on ne lui donnoit aucune ſatisfaction ſur les plaintes qu'il avoit formées, ſoit à l'occaſion de l'infraction de la trêve, ſoit au ſujet des procédés des Génois à l'égard de Vachero & de ſes complices.

Les négociations de paix reprennent vigueur.

Ces difficultés ſubſiſterent tant que le Prince Charles Emmanuel vécut,

& rendirent la conciliation impoſſible : mais ſitôt que ſon fils lui eut ſuccédé, les ouvertures de paix recommencerent ; & ce Prince apporta une grande facilité à l'accommodement, en acceptant le Roi d'Eſpagne pour unique arbitre de ſes différends avec Gênes. Les Génois ne demandoient pas mieux qu'un tel Arbitre : ils ne voulurent cependant traiter d'abord qu'à condition qu'il ne ſeroit fait aucune mention des complices de Vachero. Le Roi d'Eſpagne s'offenſa de cette réſerve que les Génois employoient dans leur compromis ; & ils ſe déterminerent enfin à laiſſer ce Prince le maître de régler leurs différends de telle façon qu'il lui plairoit. François Lomellini fut député de leur part, & l'Abbé Scaglia de la part du Duc de Savoye, pour travailler à cette affaire. Tandis qu'on la diſcutoit, le Pape & le Roi de France firent propoſer à la République leur médiation, faiſant enviſager aux Génois que leur arbitrage leur ſeroit plus favorable que celui de la Cour d'Eſpagne : mais il n'étoit plus temps, & les Génois les firent remercier de leur bonne volonté. AN. 1631.

Digitized by Google

AN. 1631. Conditions de paix.

Enfin sur la fin de Novembre de l'an 1631. on dressa à Madrid les articles de la Sentence arbitrale, qui portoit en substance, que les Génois & le Duc de Savoye se rendroient réciproquement Places, Prisonniers & Artillerie; que le Marquisat de Zuccarello resteroit aux Génois, parcequ'ils payeroient au Duc de Savoye en quatre termes cent soixante mille écus d'or, pour lui tenir lieu de toutes ses prétentions; qu'on restitueroit tous les biens confisqués de part & d'autre à l'occasion de la guerre; qu'on pardonneroit à tous ceux qui y avoient servi contre leur Patrie, & notamment à dix des conjurés; mais que ces derniers ne pourroient rentrer sur les terres de la République, à peine d'être déchus du pardon.

Quoique les Génois trouvassent exorbitante la somme qu'on les condamnoit de payer, & qu'ils vissent avec regret le pardon accordé à une partie des conjurés, ils ne crurent pas devoir réclamer contre le jugement d'un Arbitre qu'ils avoient accepté. Le Duc de Savoye, moins scrupuleux ou moins complaisant, ne voulut pas d'abord acquiescer

acquieſcer à la Sentence. Il prétendoit qu'on n'avoit pas dû limiter le pardon des conjurés ; il demandoit des sûretés pour les payemens qu'on lui devoit faire ; il vouloit qu'on lui livrât ſon artillerie dans Gavi. Ces difficultés, & quelques autres ſemblables, déplurent fort au Roi d'Eſpagne, qui ne voulut rien changer à ſa Sentence. Cette affaire demeura donc ſuſpendue durant quelques mois. Enfin le Duc obtint que le Cardinal Infant, qui étoit pour lors à Milan, examinât ſes griefs, & éclaircît quelques points de la ſentence, qui réellement avoient beſoin de l'être. On fixa par exemple la valeur des écus d'or que les Génois devoient payer, & on décida que l'artillerie du Duc devoit lui être livrée à Savone. Le Traité fut enſuite accepté & exécuté reſpectivement. Ainſi fut terminée par une paix ſolide la guerre que la Savoye avoit déclarée aux Génois en 1625. Cette guerre, qui avoit été ſuſpendue dès ſon origine, n'avoit preſque duré qu'une campagne, dans laquelle le Duc de Savoye avoit conquis & perdu preſque tout l'Etat de Gênes. Les dépenſes qu'elle avoit coû-

An. 1631.

Traité ſigné.

AN. 1631. té aux Génois montoient à plus de dix millions, en y comprenant les fortifications qu'ils avoient été obligés de faire à leur Capitale, & à plusieurs de leurs places. Déformais sans ennemis, ils profiterent de la paix pour perfectionner les ouvrages qu'ils avoient commencés pour leur sûreté; & ils n'acheverent qu'en 1633. une formidable enceinte de murs qu'ils avoient commencé à élever autour de Gênes en 1630. & qui ont huit milles de circuit.

Digitized by Google

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
DE GENES.

LIVRE SIXIEME.

GENES fut tranquille durant les quarante années ſuivantes : mais la douceur de ce repos fut empoiſonnée. Elle eſſuya les ravages d'une longue & cruelle peſte ; ſon commerce fut troublé par les Corſaires de Barbarie. Elle négocia en 1666. un Traité de commerce avec les Turcs, & l'établit ; mais elle en tira ſi peu d'avantages ; AN. 1666.

AN. 1670 qu'elle fut obligée de l'abandonner huit ou neuf ans après. Pour comble de malheur une nouvelle conſpiration éclata en 1670. & arma de nouveau la Savoye contre les Génois. Cette conſpiration fut l'ouvrage de la Torré, fils d'un célebre Juriſconſulte * dont nous avons pluſieurs écrits ; mais qui n'hérita ni des inclinations, ni des vertus de ſon pere.

Conjuration de la Torré. Il étoit né avec un eſprit vif, capable juſqu'à un certain point de vûes, de reſſources & d'intrigues ; mais à ces qualités, il réuniſſoit toute la violence du caractere, toute la corruption du cœur propre à les rendre funeſtes. Il fut quelque temps Page du Grand Duc de Toſcane, voyagea enſuite dans divers Etats de l'Italie : enfin il ſe fixa à Gênes, ou par ſes profuſions & ſes débauches il abſorba bientôt le bien que lui avoit laiſſé ſon pere, qui étoit mort en 1667. Sans ſentimens comme ſans mœurs, il chercha par les voies les plus honteuſes à réparer le déſordre de ſa fortune ; & enhardi par l'impunité, il ſe porta enfin à des excès ſi publics & ſi outrés, qu'il ſe

* Raphaël de la Torré.

vit exposé à éprouver toute la rigueur des Loix. Un jour, suivi de quelques brigands qu'il s'étoit associés, il se saisit d'une felouque à la hauteur de Porto-Fino, & en enleva quelques marchandises considérables avec une grosse somme d'argent. La précaution que lui & ses camarades avoient prise de se masquer n'étoit pas suffisante pour les empêcher d'être découverts. Il se trouva mieux de celle qu'il prit de se réfugier en Languedoc. Il y apprit que son procès lui avoit été fait par contumace, & qu'il avoit été condamné à être pendu avec confiscation de biens. La Torré avoit alors vingt-cinq ans. AN. 1671.

De Languedoc il passa à Final, & de-là à Turin, où il avoit un protecteur considérable. C'étoit Charles de Simiane, Marquis de Livourne, qu'il avoit connu à Gênes. Il obtint, par le crédit de ce Seigneur, une compagnie de Cuirassiers: mais son projet, en s'établissant à la Cour de Savoye, n'étoit pas de se ménager seulement une retraite sûre. Il songeoit à se servir de cette Cour pour se venger des Génois, & leur faire payer cher l'exil auquel ils le forçoient.

Digitized by Google

AN. 1671. Il engage le Duc de Savoye à le soutenir.

Il savoit que la Courde Savoye conservoit toujours par rapport à Gênes des prétentions & des ressentimens. Il proposa au Marquis de Livourne d'offrir au Duc ses services ; & exagérant ses intelligences & ses ressources, il ne parloit de rien moins que de rendre le Duc maître de Gênes. Le Marquis, qui sentoit toute la difficulté & toutes les suites d'une pareille entreprise, fit long-temps languir la Torré, avant que de lui obtenir une audience du Duc. Il voulut auparavant consulter son pere, le Marquis de Pianezze, qui, après avoir été long temps à la tête des affaires de Savoye, s'étoit retiré dans un Monastere. Le Marquis de Pianezze étoit un des plus habiles politiques, & un des plus honnêtes-hommes de son siecle. Dès que son fils l'eut instruit du projet de la Torré, il en sentit tous les défauts. Quel secours pouvoit-on tirer d'un homme sans biens, sans crédit, sans rang, déshonoré par une condamnation infamante ? Quel fond pouvoit-on faire sur des promesses vagues, que l'ambition, la vengeance, le désespoir avoient dictées ? Convenoit-il au Duc de Sa-

Digitized by Google

voye de se liguer avec un homme tel que la Torré ? Pouvoit-il enfin sans injustice attaquer les Génois avec qui tous ses différends étoient terminés ? Tels furent les réflexions que le Marquis de Pianezze fit faire à son fils. AN. 1672.

Elles porterent le Marquis de Livourne à refuser à la Torré de lui procurer l'audience qu'il demandoit : mais les sollicitations réitérées, & plus encore, peut-être, la crainte que la Torré ne fit aggréer son projet par quelque autre voie, déterminerent enfin le Marquis à le satisfaire. La Torré vit le Duc, lui ouvrit ses vûes, & lui détailla son plan. L'esprit du Duc étoit dans une disposition propre à recevoir favorablement de pareilles propositions. Ce Prince, occupé de desseins contre les Génois, avoit concerté depuis peu une entreprise sur Savone. Il écouta avec plaisir la Torré, & fit venir sur le Champ Trucchi, Trésorier de son épargne, pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre. Trucchi conseilla au Duc de consulter différentes personnes, entr'autres le Marquis de Pianezze.

Ce dernier représenta avec fermeté

AN. 1672. les mêmes raiſons qu'il avoit alléguées à ſon fils, & conclut qu'on renvoyât la Torré. Le Marquis de Livourne étoit de l'avis de ſon pere : mais Trucchi, voyant que le Duc paroiſſoit porté à accepter les propoſitions de la Torré, l'affermit dans ce ſentiment. Pluſieurs autres courtiſans, ou par flatterie, ou par jalouſie de la faveur du Marquis de Pianezze, acheverent de décider ce Prince. La guerre contre Gênes fut réſolue, & les offres de la Torré furent agréées. Le Marquis de Pianezze rentra dans ſa ſolitude, & le Marquis de Livourne, en ſujet ſoumis & zélé, offrit ſon bras pour l'éxécution d'un projet qu'il déſapprouvoit.

Le Duc ſe propoſe de ſurprendre Savone, & la Torré de ſurprendre Gênes.

La Torré fort careſſé du Duc étoit au comble de ſa joie, & & ne s'occupoit plus qu'à arranger le plan qu'il avoit formé de ſurprendre Gênes, tandis que les armes du Duc attireroient ſur Savone toute l'attention des Génois. Le dernier ſyſtême auquel il s'arrêta fut de deſcendre avec le plus de troupes qu'il pourroit dans la Vallée de Biſagno ; d'approcher de Gênes la nuit qui précede la fête de S. Jean-

Digitized by Google

Baptiſte, tandis que tout le Peuple ſeroit occupé aux réjouïſſances & aux feux de joie ordinaires ; d'entrer dans la Ville par les endroits les moins gardés & les plus acceſſibles ; d'enfoncer les priſons pour armer les priſonniers, & de mettre le feu aux magaſins des poudres pour jetter l'épouvante parmi les Habitans. Pendant ce déſordre il ne doutoit pas qu'il ne fût aiſé de s'emparer des poſtes principaux, de ſe ſaiſir des tréſors de la Banque de S. Georges, & de demeurer enfin maître de Gênes. AN. 1672.

Un ſemblable projet ne pouvoit paſſer que pour une témérité que le hazard ſeul pouvoit faire réuſſir, ſi des intelligences ſecrettes ne préparoient & n'aidoient à propos le ſuccès. La Torré, pour ſe faire mieux écouter, s'étoit vanté d'en avoir beaucoup : mais effectivement il n'en avoit gueres. Il réſolut d'en pratiquer ; & pour s'en procurer, il jetta les yeux ſur Vico. C'étoit un homme de baſſe naiſſance ; mais adroit, remuant, qui avoit des liaiſons étendues, & que la Torré ne crut pas capable de s'effrayer d'une trahiſon. Il lui découvrit ſon ſecret,

AN. 1672.

& lui proposa de se joindre à lui. Vico accepta volontiers ; & la Torré entrant dans le détail l'instruisit des moindres circonstances du projet.

La conjuration est découverte.

Vico prodigua les promesses & les engagemens : mais à peine la Torré l'eut-il quitté, qu'il ne songea plus qu'à tirer le meilleur parti possible du secret qu'on venoit de lui confier. L'entreprise de la Torré étoit infiniment dangereuse. Elle ne pouvoit devenir avantageuse que par un succès qui paroissoit fort douteux ; & dans le cas de ce succès même, le principal fruit revenoit à la Torré. Pour un avantage médiocre & incertain, Vico se couvroit de toute l'infamie qui suit les traîtres, & s'exposoit au châtiment qu'ils méritent. Au contraire, en sacrifiant la Torré, Vico sauvoit sa Patrie, se couvroit de gloire, & faisoit sa fortune. Il ne pouvoit balancer long-temps entre deux partis si peu égaux. Il alla trouver le Sénateur Jean-Baptiste Catanéo, & lui révéla la conjuration qui se tramoit. Catanéo fit son rapport au Sénat : Vico fut récompensé par une pension considérable, & l'on délibéra sur les mesures qu'on devoit prendre pour parer le

Digitized by Google

coup dont on étoit menacé, tant par les menées de la Torré, que par les armes du Duc de Savoye. AN. 1672.

Les parens de la Torré furent exclus des Conſeils. Les Inquiſiteurs d'Etat, tribunal érigé en 1625. pour réprimer les cabales, firent le procès à la Torré lui-même. La Sentence de mort & de confiſcation des biens, prononcée contre lui l'année précédente, fut réitérée : ſes enfans furent proſcrits ; & l'on promit vingt-mille écus à quiconque apporteroit ſa tête. On crut cet éclat ſuffiſant pour arrêter les deſſeins du Duc de Savoye : l'on ne penſa pas qu'il y eût rien à appréhender pour Savone, que ce Prince devoit attaquer ſelon le plan de la Torré ; & l'on ſe perſuada que la découverte du projet obligeroit le Duc à renoncer à toute entrepriſe contre les Génois.

Le Duc de Savoye ne laiſſe pas de commencer la guerre.

Mais il n'en fut pas ainſi. Le deſſein du Duc ſur Savone étoit concerté long-temps avant les ouvertures de la Torré. Tout étoit prêt pour l'exécution ; & dès qu'on ſe fut déterminé à accepter les propoſitions que la Torré avoit faites, les troupes ſe mirent en

marche. Elles arriverent le 25 de Juin
AN. 1672. ſur les frontieres de l'Etat de Gênes, ſous prétexte d'aller travailler aux fortifications de Ceva; & tout de ſuite elles avancerent vers Savone. Il y auroit eu de la légereté de s'embarquer tout d'un coup dans une guerre avec les Génois, ſur un projet auſſi peu ſolide que celui de la Torré; mais le Duc de Savoye étoit réſolu, indépendamment de ce projet, de renouveller la guerre contre Gênes.

Allarmes à Gênes. Les Génois qui ne s'attendoient point à être attaqués, & qui depuis la conjuration découverte croyoient pouvoir être dans une ſécurité parfaite, n'avoient pris aucun ſyſtême de défenſe. La conſternation fut terrible à Gênes lorſqu'on y apprit que l'armée de Savoye approchoit de Savone. La frayeur groſſiſſant les bruits fâcheux, on débitoit que quelques troupes qui avoient voulu défendre les paſſages avoient été battues, & que les ennemis étoient déja maîtres de Savone même. On fut un peu raſſuré en apprenant que ces nouvelles étoient fauſſes, & que Jerôme Spinola, Gouverneur de la Place, non-ſeulement ſe ptépa-

roit à une vigoureuſe réſiſtance ; mais qu'il avoit envoyé des troupes vers Altaré, pour s'y fortifier dans des poſtes avantageux, & arrêter les ennemis dans leur marche. On apprit auſſi qu'on avoit découvert dans Savone quelques intelligences que les ennemis y avoient; mais cette découverte, quoique favorable, ne laiſſa pas d'allarmer. Elle fourniſſoit de nouveaux ſujets de ſoupçons & de craintes. AN. 1672.

Dans ces circonſtances le Sénat crut ne devoir rien négliger pour la ſûreté de l'Etat. Les pourſuites contre les parens de la Torré furent plus vives ; & Paſchal de la Torré fut arrêté & mis à mort. On envoya à Savone & à Vado des renforts de troupes, & des proviſions nombreuſes ; on équippa des vaiſſeaux & des galeres pour couvrir les côtes ; on établit un Conſeil de guerre ; on arma les payſans de la Vallée de Polſévera & des Montagnes des environs ; on fit de grandes levées en Corſe ; & les habitans de cette Iſle ſe préſenterent avec empreſſement pour ſervir la République. Pluſieurs particuliers firent des compagnies à leurs dépens ; d'autres porterent au Tréſor

AN. 1672. public leur argent & leur vaiſſelle; les Dames mêmes ſacrifierent leurs bijoux; & par-là le Sénat raſſembla en peu de temps un fonds de plus de trois millions de livres.

Marche de l'armée Piémontoiſe. Cependant l'armée de Savoye étoit parvenue à Altaré, * Ville qui appartenoit au Duc de Mantoue : elle devoit la nuit ſuivante s'approcher de Savone, qui n'en eſt éloignée que d'environ trois lieues ; & malgré l'infidélité de Vico, on auroit pû réuſſir, ſi l'on eût achevé de ſuivre le plan qu'on avoit formé. Mais le Marquis de Livourne, qui commandoit les troupes de Savoye, ayant appris à Altaré, par un Religieux qui arrivoit de Gênes, que tout y étoit dans l'agitation à propos d'une conjuration qu'on venoit de découvrir, ne doutant pas qu'il ne s'agît de celle de la Torré, déſeſpéra dès lors de réuſſir, & s'arrêta dans le temps même où il convenoit d'agir avec plus de promptitude, afin de profiter de cette premiere confuſion où jette néceſſairement la nouvelle d'un danger qu'on n'a pas prévû.

En effet les approches de l'armée de

* Le 25 de Juin.

Savoye répandirent parmi les habitans de Savone une terreur qui les auroit pû perdre. Ils ſe crurent trahis, & ils publioiett déja que des partiſans de la Torré avoient encloué leur canon. Quoique prévenus des deſſeins de leurs ennemis, leur frayeur auroit ſuppléé à la ſurpriſe. Mais le Marquis de Livourne, inſtruit des préparatifs qu'ils faiſoient, regarda ce projet comme échoué. Il demeura pluſieurs jours à Altaré, & reçut ordre peu après d'aller faire le ſiege de Piévé. Quant aux habitans de Savone, ils ne furent bien raſſurés que lorſqu'ils eurent reçu les troupes & les munitions que le Sénat leur envoya. AN. 1672.

Le Marquis Catalan Alfieri, que la maladie avoit forcé juſqu'alors de laiſſer au Marquis de Livourne le commandement des troupes de Savoye, rejoignit l'armée, & ſe rendit le vingt-huit de Juin devant Piévé. Il ſomma cette Place d'ouvrir ſes portes. Le Gouverneur, jeune homme ſans expérience, & d'ailleurs qui ne s'attendoit pas à un ſiege, prit le parti de ſe rendre. Sa conduite étoit d'autant plus excuſable, qu'il ſentoit, par la foible Priſe de Piévé.

AN. 1672. réſiſtance qu'avoient faite quelques Milices qui gardoient les paſſages, quelle ſeroit celle qu'il pouvoit ſe flatter de faire dans ſa Place : & les habitans s'étoient trop mal trouvés en 1625. d'avoir voulu ſe défendre contre les armes de Savoye, pour riſquer de s'expoſer de nouveau à des ſuites auſſi fâcheuſes.

Manifeſte du Duc de Savoye.

Une hoſtilité de la nature de celle que le Duc de Savoye venoit de commettre devoit être appuyée par un Manifeſte qui la juſtifiât au moins en apparence. Il en fit publier un où il expoſoit qu'il ne s'étoit emparé de Piévé, que pour mieux défendre Cénoa contre les inſultes des habitans de Rezzo ; qu'au reſte il étoit prêt de retirer ſes troupes, dès que la République voudroit remettre ce différend au jugement des Docteurs du College de Bologne, & faire raiſon de quelques dommages cauſés aux habitans de Rochefort par les habitans de Coſcio. Ce Manifeſte fut envoyé au Sénat de Gênes, qui, ſans s'arrêter aux prétextes qu'on y déduiſoit, n'eut pas de peine à pénétrer les vrais motifs qui faiſoient agir le Duc.

Les

Digitized by Google

Les principaux différends des habitans de la dépendance de la République avec les ſujets du Duc de Savoye avoient été terminés dès 1670. par l'entremiſe de l'Abbé Servien, Miniſtre de France : d'ailleurs les querelles de quelques payſans pouvoient-elles autoriſer ce Prince à s'emparer à force ouverte d'une des fortes Places de l'Etat de Gênes, avant que d'avoir demandé juſtice des dommages dont il ſe plaignoit ? L'entrepriſe de la Cour de Savoye étoit donc une ſuite des deſſeins ambitieux de cette Cour, qui depuis long-temps étoit accoûtumée à armer contre les Génois les mécontens & les bannis, & à ſe ſervir des traîtres & des rébelles. Les prétextes allégués dans le Manifeſte n'avoient rien de ſolide ni même de réel ; & puiſque la guerre que le Duc commençoit n'avoit de vrai motif que ſon ambition, il n'y avoit d'autre parti à prendre que de repouſſer avec vigueur une attaque injuſte, & s'il ſe pouvoit, de l'en faire repentir. Telle fut la réſolution du Sénat.

AN. 1672.

Réſolution du Sénat de Gênes.

Les Génois firent auſſitôt retentir leurs plaintes dans toutes les Cours de

Sa réponſe au manifeſte.

AN. 1672. l'Europe ; & pour mettre le Duc dans tout ſon tort, ils offrirent de remettre la déciſion de leurs différends au jugement d'un Prince déſintéreſſé. Ils réitérerent ces offres dans la réponſe qu'ils publierent au Manifeſte de la Cour de Savoye, conſentant de donner toutes ſortes d'aſſurances d'acquieſcer à ce qui ſeroit jugé, pourvû que le Duc en fît autant de ſon côté. Tandis que ces écrits ſe publioient de part & d'autre, les troupes de Savoye ſe fortifioient dans Piévé, & les Génois mettoient les Places voiſines en état de défenſe. Peu à peu ces derniers revenoient de leur frayeur. Grand nombre de ceux qui à la premiere nouvelle de l'invaſion s'étoient embarqués avec leurs effets, pour ſe retirer ailleurs, reprirent cœur lorſqu'ils virent les meſures qu'on prenoit pour ſe défendre ; & le Duc de Savoye voyoit ſes ennemis devenir chaque jour plus difficiles à vaincre ; au-lieu que ſes troupes s'affoibliſſoient à tout inſtant par les déſertions, & par les fréquentes eſcarmouches. D. Gabriel de Savoye eut ordre de conduire un renfort à cette armée, & il ſe rendit a Piévé le neuf de Juillet.

Digitized by Google

On publia cependant une replique à la réponſe que les Génois avoient faite au Manifeſte de Savoye. On convenoit que quelques démêlés entre les ſujets du Duc & ceux de la République avoient été terminés par la médiation de l'Abbé Servien ; mais on alléguoit qu'il en ſubſiſtoit d'autres, tels que celui des habitans de Rezzo avec les habitans de Cénoa, dont on n'avoit pû avoir raiſon. Que le Commiſſaire de la République n'avoit pas même voulu conſentir qu'on s'en rapportât ſur ce différend au Miniſtre de France. Que depuis ce temps chaque année avoit fourni au Duc de nouveaux ſujets de ſe plaindre des Génois. Qu'il étoit juſqu'alors demeuré dans les bornes de la plus patiente modération. Que les griefs multipliés l'avoient enfin forcé de prendre les armes. Qu'il étoit toujours prêt de les mettre bas, & de s'en rapporter au jugement des Docteurs de Bologne, comme il l'avoit offert par ſon premier Manifeſte ; mais qu'avant toutes choſes il exigeoit qu'on lui fît les ſatisfactions qu'il demandoit, & qu'on réparât les dommages dont il ſe plaignoit à juſte titre.

AN. 1672.

Réplique du Duc.

Digitized by Google

AN. 1672. D. Gabriel de Savoye, après avoir publié ce nouveau Manifeſte, rétabli la diſcipline dans l'armée Piémontoiſe, & réconcilié les Chefs qui s'étoient brouillés, retourna à Turin. Peu après le Duc, qui ſentoit de plus en plus toute l'étendue de la guerre où il s'étoit engagé, envoya un nouveau ſecours, ou plutôt une nouvelle armée, compoſée de dix mille hommes de pied & de mille chevaux. Nous n'entrerons point dans le détail des eſcarmouches, des rencontres de partis, des attaques de poſtes, & de mille particularités de cette eſpece. Il nous ſuffira de remarquer que dans ces petites occaſions les Génois eurent preſque toujours l'avantage, & que les troupes du Duc continuerent de s'affoiblir, tant par ces combats journaliers, que par la déſertion qu'occaſionnoit le défaut de vivres & d'argent.

Progrès des Piémontois. Le Duc de Savoye avoit donné un terme aux Génois, pour repliquer à ſon dernier Manifeſte. Les Génois le laiſſerent paſſer ſans répondre. Auſſitôt le Général Piémontois ſe diſpoſa à agir avec toute la vigueur poſſible. Il commença par démolir le Château de

Rezzo. D. Gabriel de Savoye arriva sur ces entrefaites avec quelques renforts, & retenant avec lui la plus grande partie de l'armée, marcha vers la mer pour couvrir Oneille, qu'on disoit que les Génois avoient dessein d'attaquer, tandis que le Marquis Catalan s'avança vers Zuccarello avec le reste des troupes. AN. 1672

D. Gabriel pilla Diano sur sa route; mais il ne put obliger le Fort de se rendre. Il s'empara d'Andora; mais s'étant remis en marche, il fut attaqué, & perdit quelque monde. Il voulut aller plus loin, du côté de Statanello; mais il trouva des passages bien gardés: on tomba sur lui de toutes parts; ses troupes se débanderent, & il auroit été pris, sans le stratagême d'un Prêtre de Statanello, qui abordant hardiment le Commandant des Corses qui poursuivoient les Piémontois lui dit fierement qu'il manquoit de respect à l'Empereur en combattant sur un terrain de sa dépendance. Ce discours hazardé arrêta les Corses & sauva D. Gabriel.

Les Génois n'avoient pas assemblé d'armée; mais les garnisons nombreuses qui rempliſſoient leurs Places, les Défense des Génois.

AN. 1672. petits Corps qui gardoient les défilés & les hauteurs, quelques troupes légeres, compoſées particulierement de Corſes qui battoient la campagne, ſuffiſoient pour détruire peu à peu les troupes diviſées du Duc de Savoye. Tandis que la partie de ces troupes que commandoit D. Gabriel eſſuyoit tous les jours des attaques, & ſouffroit de nouvelles pertes, la partie qui étoit aux ordres du Marquis Catalan, plus heureuſe dans ſes premieres expéditions, ne s'attendoit pas aux extrémités dans leſquelles elle étoit ſur le point de ſe trouver. Ses détachemens prirent d'abord la Ville & le Fort de Rocca-Barbena, que la garniſon abandonna avec une précipitation peu honorable. Ils entrerent d'un autre côté dans Caſtel-Vecchio, que les Milices du pays ne tenterent pas de défendre. Enfin le Marquis Catalan arriva devant Zuccarello, Ville peu fortifiée, défendue par un Château à demi-ruiné, mais dont la garniſon n'étoit preſque compoſée que des déſerteurs de l'armée du Duc. La réſiſtance fut telle qu'on avoit lieu de l'attendre de gens qui craignoient moins de ſe faire tuer que de ſe

Divers évenemens de cette guerre.

Digitized by Google

rendre ; & ce ne fut qu'après pluſieurs aſſauts meurtriers que la Place fut emportée. Après cette expédition, le Marquis Catalan prit la route d'Albenga, dans le deſſein de rejoindre avec ſa diviſion celle de D. Gabriel, ſelon le plan qu'ils avoient dreſſé. AN. 1672.

D. Gabriel étoit pour lors occupé de deſſeins ſur Villa-Nova & ſur Port-Maurice. Mais il eut le malheur de donner dans des embuſcades qui firent échouer ſes projets ; & pour comble d'infortune, il ſe laiſſa enfermer dans Tetrico par les troupes de la République. Il eut beaucoup à ſouffrir dans cette poſition. Il en ſortit pour ſe retirer vers Oneille, & donna avis de ſa ſituation au Marquis Catalan, demandant qu'il fît marcher quelques troupes pour faciliter la jonction. Le Marquis de Livourne, qui étoit dans la diviſion du Marquis Catalan, offrit à D. Gabriel d'aller au-devant de lui avec huit cents hommes ; mais il n'en fit rien. Il repréſenta dans la ſuite pour ſa juſtification l'ordre qu'il avoit reçu du Marquis Catalan de demeurer dans ſon poſte ; & cet ordre eut les plus fâcheuſes ſuites. La jonction trop diffé-

Digitized by Google

AN. 1672. Les troupes de Savoye sont coupées.

rée devint impraticable. Le Marquis Catalan arrêté à chaque pas, harcelé à chaque inſtant, fut obligé d'y renoncer. D. Gabriel, en ayant reconnu l'impoſſibilité, prit le parti de garnir de troupes le Marquiſat d'Oneille, & de ſe retirer en Piémont. Il le fit avec tant de précipitation & de déſordre, qu'il perdit une partie de ſes munitions & de ſes équipages, avant que d'avoir pû arriver à la Briga.

L'embarras du Marquis Catalan redoubla par la retraite de D. Gabriel. Toutes les troupes Génoiſes lui tomberent ſur les bras, & le ſuivirent, ſans ceſſer de le harceler, juſqu'à Zuccarello, où il arriva vers le commencement du mois d'Août. Après s'y être arrêté deux jours, il en repartit pour diſtribuer ſes troupes dans divers endroits. Son arriere-garde fut attaquée, & ſouffrit beaucoup. Tandis qu'il s'occupoit à la dégager, les ennemis s'emparerent du Pont d'Erli, & lui couperent la communication avec Gareſſio, par où il tiroit ſes vivres. Il n'étoit plus temps d'y remédier; & tout ce qu'il put faire fut de ſe jetter dans Caſtel-Vecchio, où il s'enferma.

Cette

Cette Place, petite & peu fortifiée, quoique bâtie sur un rocher escarpé, est commandée par les montagnes voisines. Les Génois l'assiégerent le trois d'Août, & s'emparerent d'une colline qui dominoit la riviere qui baigne les murs de la Ville.

AN. 1672. Une partie est assiégée dans Castel-Vecchio.

L'avant-garde de la petite armée du Marquis Catalan avoit gagné S. Bernard de Garessio, tandis que l'arriere-garde étoit aux mains. Le Marquis fit demander du secours à cette avant-garde, qui s'avança en effet pour lui faciliter une retraite. Mais les Génois allerent au-devant, & la contraignirent de reprendre la route de Garessio. Ainsi il ne restoit plus au Marquis d'autres ressources que de s'ouvrir un passage l'épée à la main. Quand la Place auroit été en état de soutenir le plus long siege, on étoit prêt d'y manquer de vivres, & l'on y manquoit absolument d'eau. Les plus grandes rigueurs de la soif s'y faisoient sentir. On achetoit une tasse d'eau au poids de l'or. Plusieurs essayerent de se désaltérer avec leur propre sang. D'autres affrontoient une mort sûre, plutôt que de souffrir plus long-temps un si cruel besoin.

Suites de ce siege.

AN. 1672. Dans une extrémité si pressante, il falloit ou se rendre sur l'heure, ou essayer de passer sur le ventre des assiégeants. Quelque désespéré que fût ce dernier parti, le Marquis Catalan s'y détermina.

Il fit faire une fausse attaque d'un côté, & essaya de sortir par un autre : mais les Génois étoient trop sur leurs gardes pour être trompés par cette feinte ; & il fut repoussé dans la Place après avoir perdu grand nombre de braves gens. Il ne se rebuta point, & concerta une nouvelle sortie pour la nuit suivante. Il fit attaquer la premiere garde des ennemis vers le milieu de la nuit. Ses gens furent d'abord renversés & mis en désordre. Il ne laissa pas d'aller en avant, & se jettant lui-même l'épée à la main, à la tête de ses principaux Officiers, dans les Lignes des Génois, il eut le bonheur de s'ouvrir un passage, après avoir essuyé la plus vive résistance. Il traversa la riviere qui passe au pied des murs de Castel-Vecchio, dans un temps où le poste qui la commande étoit dégarni. Abandonné de ses gardes qui avoient été dissipés, presque seul, ignorant les chemins, il

arriva au bord d'un torrent qui l'obligea de s'arrêter. Il le paſſa ſur les épaules de quelqu'un de ſes gens qui ſe trouva auprès de lui. Le Marquis de Livourne & quelques autres Officiers le rejoignirent à l'autre bord, par une autre route. Ils raſſemblerent environ cent cinquante ſoldats; & un ſoldat Corſe, qu'ils avoient heureuſement fait priſonnier, leur ayant indiqué un chemin détourné, ils le prirent, & parvinrent enfin à Gareſſio. AN. 1672.

Le Marquis Parella avoit tenté de ſortir par une autre porte; mais il avoit été moins heureux. Forcé de rentrer dans la Place, il fut obligé de ſe rendre priſonnier avec treize cents hommes qui lui reſtoient. Les munitions, les bagages de l'armée, & les papiers du Général, tomberent entre les mains des Génois. Ils trouverent, entre autres mémoires, le plan de la conjuration de la Torré, & ſon accord avec le Duc de Savoye. Les Génois ne perdirent que quarante ſoldats dans ces ſorties. Les Piémontois laiſſerent plus de ſix cents morts. Telle fut la fin d'une expédition commencée par les Généraux de Savoye avec de ſi belles eſpérances. On

AN. 1672.

raisonna diversement sur les causes de ce malheureux succès. On accusa le Marquis Catalan de trop de lenteur. On lui reprocha de n'avoir osé tenter un coup de main pour forcer les passages, & opérer sa jonction avec D. Gabriel. S'il eut alors trop de circonspection, ce n'étoit pas assurément faute de courage. Sa sortie de Castel-Vecchio fait assez l'éloge de son intrépidité. Il paroît clair qu'il y avoit de la mésintelligence entre D. Gabriel & ce Général, & qu'il empêcha formellement le Marquis de Livourne de marcher en avant pour faciliter la jonction des deux divisions. Mais D. Gabriel, averti de la marche du Marquis Catalan vers Albenga, ne s'amusa-t-il point mal à-propos à des entreprises sur Port-Maurice & Villa-Nova, dans lesquelles il ne réussit pas? Quoi qu'il en fût, soit cabale, soit justice, le Marquis Catalan fut disgracié, & exilé dans ses terres. Le Marquis de Livourne fut même dans la suite associé à son malheur : mais ces évenemens ne sont pas de notre sujet.

Les Génois poussent leurs avantages.

Les Génois victorieux songerent à se servir de leurs avantages. On n'étoit encore qu'au commencement du mois

d'Août ; & ils avoient tout le temps de profiter de la retraite d'une partie de leurs ennemis & de la destruction totale de l'autre. Durazzo, l'un des Commissaires Généraux nommés par le Sénat dès le commencement de cette guerre, partit d'Albenga, * & se mit à la tête d'un corps de troupes, dans le dessein d'assiéger Oneille. Par ses ordres, Jean Prato s'empara des vallées & des hauteurs voisines de cette Place, tandis que Centurioné, à la tête d'un gros détachement, observoit les mouvemens de D Gabriel qui avoit rétabli son armée ; que les habitans de San-Remo, & des autres Places d'alentour, faisoient des courses sur le pays ennemi, & que les galeres protégeoient les côtes de l'Etat de Gênes. AN. 1672.

Ce ne fut pas sans coup férir que Prato se rendit maître des vallées Il essuya une vigoureuse résistance à Cazelli. Les habitans furent enfin forcés d'ouvrir leurs portes ; mais leur reddition pensa être plus funeste aux Génois que n'auroit été leur défense. Les soldats de Prato étant entrés dans la Place, les habitans les inviterent à

Stratagême des habitans de Cazelli.

* Le 9 d'Août.

AN. 1672. manger, & ils leur avoient préparé des viandes empoiſonnées. Les premiers qui en mangerent tomberent morts ſur le champ. Cet effet, heureuſement trop prompt, découvrit l'affreux ſtratagême, aſſez-tôt pour ſauver le reſte des troupes Génoiſes, qui juſtement indignées ſaccagerent la Ville, & la brûlerent.

Suite des progrès des Génois. Prato trouva moins de difficulté dans la ſuite de ſon expédition. Peu de Places oſerent attendre le canon. On brûla celles qui réſiſterent, afin d'intimider les autres. S'il y en eut qui ſouffrirent l'aſſaut, elles éprouverent toutes les horreurs qui le ſuivent. Le plus grand nombre ſe hâta de ſe rendre, & prévint même la ſommation. En peu de temps Prato, maître de toute la Vallée & du Marquiſat de Maro, ſe rapprocha d'Oneille ſelon les ordres de Durazzo, qui en forma enfin le ſiege avec un corps de huit mille hommes. Oneille ne réſiſta pas. Le Gouverneur ſe rendit au bout de douze heures. Durazzo ſe ſaiſit des armes, de l'artillerie, des chevaux, & des munitions qu'il y trouva, & les fit tranſporter à Gênes. Il fit raſer les Fortifications, & leva ſur tou-

Digitized by Google

te la Principauté d'Oneille une contribution de cinquante mille écus. AN. 1672.

Après cette conquête, une partie des troupes Génoises marcha vers la Briga, qu'elles prirent & qu'elles ruinerent. Elles furent attaquées dans leur retraite par quelques Milices qu'elles repoussèrent. Les Génois irrités retournerent à la Briga, acheverent de détruire ce qui en restoit, & massacrerent les habitans qu'ils y trouverent. L'autre partie de l'armée Génoise prit Perinaldo, qui se racheta du pillage. Plusieurs Places voisines suivirent cet exemple : mais le Duc Savoye se préparoit à repousser ces attaques, & à attaquer lui-même avec plus de vigueur que jamais.

Divers Princes médiateurs.

Le Pape Clément IX. tâchoit depuis quelque temps de ménager une conciliation entre les Génois & le Duc de Savoye. Mais le Duc, plein de ressentiment de ses pertes, ne songeoit qu'à les réparer, & éludant les poursuites pacifiques du Pontife, s'occupoit du soin de rassembler des forces capables d'accabler les Génois. Le Roi de France, Louïs XIV. tâchoit aussi de procurer la paix en Italie, & avoit

AN. 1627. même donné ordre au Marquis de Vivonne, d'observer avec dix galeres les mouvemens de celles que les Génois avoient sur leurs côtes, & de les traiter en ennemis, si les Génois refusoient de se prêter à un accommodement raisonnable. Le Duc de Savoye auroit bien voulu recevoir du Roi des secours plus effectifs ; mais ce fut tout ce qu'il en put obtenir.

Nouveaux efforts du Duc de Savoye.

Les négociations qu'on se proposoit d'entamer étoient trop peu du goût du Duc, pour qu'il suspendît ses préparatifs, & même les hostilités. Dès qu'il eut assemblé des troupes suffisantes, il fit attaquer les Génois par quatre endroits au même temps ; par le pas de la Nava, par le Mont Airolo, près de Piévé ; par le Mont-d'Erli, près de Castel Vecchio ; & par le Mont de Justiniani, près de Torrano. On faisoit monter à plus de douze mille hommes les troupes destinées à ces attaques. Le succès ne fut pas aussi grand qu'il l'avoit espéré : les premiers progrès furent peu considérables, & les postes qui furent d'abord enlevés ne tarderent pas pour la plûpart à être repris.

Digitized by Google

Du côté de Ventimille, les troupes de Savoye agirent auſſi, & le Marquis de S. Damien fit mine de vouloir aſſiéger cette place ; mais il tourna tout d'un coup vers Penna, * après avoir repris Perinaldo & quelques autres Places moins importantes. Prato, qui commandoit pour les Génois à Ventimille & le long de la côte, ſe mit en mouvement pour ſecourir Penna ; mais le Marquis de S. Damien ne s'opiniâtra pas à en faire le ſiége, & ſe retira après avoir mis le feu aux Fauxbourgs. Penna a un Château bâti ſur le ſommet d'une montagne. Il n'eſt acceſſible que d'un côté, & par un chemin ſi étroit qu'il n'y peut paſſer que deux hommes de front.

AN. 1672.

Sieges de Penna par les Piémontois, levés.

Malgré la ſituation avantageuſe de cette Place, peu après la retraite de S. Damien, elle fut inveſtie par quatre mille hommes. Corſelino qui y commandoit, homme foible & timide, parloit déja de capituler, & ſortit même de la Ville pour dreſſer les articles de la capitulation : mais il avoit mal pris ſes ſûretés ; & heureuſement pour les Génois, il fut arrêté. Gaſtal-

* Place ſituée ſur le territoire de Ventimille.

Digitized by Google

AN. 1672.

di, qui prit sa place, montra autant de résolution que Corselino avoit fait voir de foiblesse; & il ne fut plus question que de se préparer à se défendre. Les assiégeans chercherent à intimider le nouveau Gouverneur, & eurent la barbarie de le menacer de faire mourir ses deux fils qu'ils avoient entre leurs mains, s'il refusoit d'ouvrir ses portes. Gastaldi connoissoit trop l'honneur, & savoit trop son devoir pour se laisser ébranler. Son intrépidité se communiqua à toute sa garnison. Prato, informé de l'investissement de Penna, promit un prompt secours; & il fut résolu qu'on l'attendroit.

Il ne tarda pas à paroître. Frediani, par ordre de Prato, s'avança promptement avec quelques troupes. Il attaqua un poste des Piémontois qu'il força: dans le même temps les assiégés firent une vigoureuse sortie. Les assiégeans plierent par tout. Frédiani entra dans la Ville avec les troupes qu'il commandoit, & la Place fut délivrée.

Siege de Dolce-Aqua par les Génois.

Prato, non content de sauver des Places, songeoit à en conquérir. Il vint mettre le siege devant Dolce-Aqua. On étoit alors vers la moitié de Sep-

Digitized by Google

tembre. Les Fauxbourgs furent emportés, & une mine ayant fait brêche au corps de la Place, Prato donna ſes ordres pour l'aſſaut : mais il fallut le remettre au lendemain. Tous les ſoldats de Prato étoient yvres. Ils avoient trouvé beaucoup de vins dans les Fauxbourgs dont ils s'étoient rendus les maîtres, & on avoit ſi peu pris de ſoin de veiller ſur eux, qu'ils s'étoient mis hors d'état de monter à la brêche. Prato, pour prévenir un ſemblable contretemps, fit défoncer plus de ſix cents muids de vin qui reſtoient encore. Il ſe propoſoit bien d'emporter la Place le jour ſuivant ; mais il reçut ordre de quitter le ſiége, & de conſerver ſes troupes, dont la République prévoyoit avoir beſoin pour ſe défendre. Quelque mortifiant que fût cet ordre pour Prato, il obéit. AN. 1672.

Les frayeurs qui l'avoient dicté étoient cauſées par les préparatifs formidables que les Piémontois faiſoient du côté de Nice. Les galeres de France, qui ſe tenoient à portée de la côte, inquiétoient les Génois. Ils craignoient pour Ventimille ; & il fut enjoint à Prato de ſe borner à mettre cet-

AN. 1672. te Place à l'abri de l'attaque qui sembloit la menacer. Ce Général leva donc le siege de Dolce-Aqua, & se retira en fort bon ordre, après avoir mis le feu aux Fauxbourgs. Lorsqu'il fut arrivé à Campo-Rosso, il apprit que les ennemis, qui ne l'avoient pas suivi d'abord, commençoient à paroître. Il étoit occupé à écrire ses dépêches quand il reçut cette nouvelle. Il se jetta sur ses armes, se fit suivre par les premiers soldats qu'il rencontra, chargea l'épée à la main les Piémontois, & secondé bientôt d'une partie de ses troupes qu'on se hâta de lui amener, il rompit l'ennemi, le mit en fuite, le reconduisit jusques aux portes de Dolce-Aqua, & acheva tranquillement sa retraite, qu'on n'entreprit plus de troubler.

Nouveau Siege de Penna par les Piémontois.

Penna fut encore une fois l'objet des préparatifs des Piémontois. Pour la troisieme fois elle venoit d'être investie par six mille hommes, que commandoit D. Antoine de Savoye. Prato résolut de tenter de la délivrer de nouveau : & quoiqu'il fût que les Assiégeans s'étoient couverts de bons retranchemens, il résolut de marcher à eux avec

Digitized by Google

huit cents hommes seulement. Son projet n'étoit fondé que sur l'avantage de la surprise. Il cacha sa marche & le petit nombre de ses gens à la faveur de la nuit, & fit tout à coup attaquer par deux endroits à la fois le poste de Brecco. Ce qu'il avoit prévû arriva. Les Piémontois prirent l'épouvante, & les Génois les suivirent dans leurs lignes, les chassant par-tout devant eux. Malheureusement le jour fit voir aux Piémontois le peu de monde à qui ils avoient à faire. A mesure qu'ils reprenoient courage, l'ardeur des Génois diminuoit. Ils plierent à leur tour: Prato lui-même, entraîné dans leur fuite, après avoir couru les plus grands dangers en tâchant de les rallier, fut obligé de céder; & les ennemis resterent maîtres de leurs lignes. Prato ne se rebuta pas. Il s'empara le lendemain du poste de Brecco, & s'y fortifia. AN. 1672.

Les assiégés, rassurés par le voisinage & la bonne contenance de Prato, résolurent de se défendre jusqu'à la derniere extrémité, quoique leurs murs fussent déja considérablement endommagés par l'artillerie ennemie.

Digitized by Google

AN. 1627. Que pouvoient-ils cependant eſpérer de Prato ? Il avoit trop peu de forces pour attaquer les Piémontois dans leurs lignes. Le Sénat, qui avoit pour but de ménager les troupes, & de ne rien hazarder, lui avoit envoyé les ordres les plus précis de laiſſer faire le ſiege de Penna. On lui envoya même deux galeres pour embarquer ſes ſoldats, & les ramener du côté de Ventimille, dont la défenſe étoit ſon objet particulier. Mais Prato ne pouvoit ſe déterminer à abandonner de braves gens, ſans tenter au moins de les ſecourir. Il eut ſoin de répandre le bruit que les deux galeres qui arrivoient *lui apportoient* des renforts conſidérables ; & dès qu'il crut cette nouvelle ſuffiſamment ſemée, il donna ordre à quelques troupes d'entamer une attaque ſur le champ.

La place eſt délivrée par Prato.

Sa ruſe réuſſit. D. Antoine, trompé par les bruits qu'avoit répandus Prato, craignit de n'être pas en état de ſoutenir les efforts des Génois. Il ſe retira avec précipitation, & laiſſa dans ſon camp beaucoup de bagages, de munitions, & ſon canon qu'il avoit enfouï. Le ſuccès juſtifia Prato auprès du

Digitized by Google

Sénat. Quoiqu'il n'eût pas déféré aux ordres positifs qu'il avoit reçus, on ne lui en fût point mauvais gré. Il reçut même les éloges & les récompenses que méritoient sa valeur & sa bonne conduite. On donna aussi des gratifications à la garnison & aux habitans de Penna. Mais ces braves gens ternirent toute la gloire de leur défense, par leur procédé barbare à l'égard des prisonniers Piémontois. Ils les massacrerent tous de sang froid. AN. 1672.

Sur ces entrefaites, le Marquis de S. Damien, après avoir forcé le défilé de Pizzo, * se présenta devant Oneille. Il n'eut pas de peine à la reprendre. La garnison avoit évacué cette Ville. Le système de défense que le Sénat s'étoit formé, étoit d'abandonner plutôt des Places peu importantes, que de s'exposer à perdre beaucoup de monde en les voulant conserver. Il aimoit mieux qu'on se bornât à prendre des positions si avantageuses, que l'ennemi se vît contraint d'arrêter lui-même ses progrès. Ainsi la garnison Génoise n'abandonna Oneille que pour se porter à Port-Maurice, à Alessio & Les Piémontois reprennent Oneille.

* Le 20 d'Octobre.

AN. 1631. à Diano : position qui bloquoit en quelque sorte le corps du Marquis de S. Damien.

Pendant que ce Général agissoit du côté d'Oneille, les efforts des troupes Piémontoises étoient encore plus considérables du côté du Milanez. D. Gabriel qui les commandoit avoit eu ordre de faire les sieges d'Ovada & de Novi. Un détachement qu'il avoit fait étoit entré dans Sassello que les Génois avoient abandonné, y avoit mis le feu, avoit fait sauter le Château, & ravagé la campagne. D. Gabriel s'étant approché d'Ovada * fit sommer Ambroise Impérialé, qui défendoit cette Place, de lui en ouvrir les portes. Impérialé refusa, & D. Gabriel fit établir ses batteries. Il ne fut pas difficile de faire brêche. Les fortifications antiques d'Ovada n'étoient pas faites pour résister au canon. Les Piémontois monterent à l'assaut, & s'emparerent d'un quartier. Impérialé s'y étoit bien attendu : mais il avoit fait pratiquer une mine sous le Fauxbourg où les ennemis se logerent ; & l'effet de cette mine étoit vraisemblablement le

Ils prennent Ovada.

* le 9 d'Octobre.

principal

principal avantage qu'il comptoit tirer de ſa défenſe. Elle joua, & fit ſauter quatre cents hommes. D. Gabriel piqué ordonna un nouvel aſſaut. Impérialé n'étoit pas en état de le ſoutenir, & ſe retira dans le Château. C'étoit un Fort à l'antique, qui ne valoit pas mieux que les murs de la Ville. Un pan de muraille ébranlée par le canon tomba tout-à-coup, & la garniſon Génoiſe fut faite priſonniere de guerre. Elle ne montoit pas à deux cents hommes, parceque la plus grande partie des troupes qui étoient dans la Ville s'étoit retirée ailleurs, lorſqu'Impérialé s'étoit renfermé dans le Fort. Cet Officier eut le bonheur de s'échapper. Dès qu'il vit la chûte de ſa muraille, il ſortit par une fauſſe porte, pour éviter d'être fait priſonnier. Quelques ſoldats Piémontois l'arrêterent. Il leur dit qu'il étoit ſujet du Roi d'Eſpagne, & obtint qu'ils le laiſſaſſent aller; mais ce ne fut qu'après qu'ils l'eurent dépouillé nud. AN. 1672.

Tandis que les Piémontois s'occupoient à piller dans Ovada, le feu prit à quelques barils de poudre qui cauſerent beaucoup de fracas. Les Pié-

AN. 1672.

montois s'imaginerent que c'étoit encore quelque mine, ſemblable à celle qui avoit joué ſous le Fauxbourg; & dans le premier mouvement ils maſſacrerent une partie des priſonniers. Cependant les Généraux de la République s'étant aſſurés des poſtes qui empêchoient D. Gabriel de pénétrer plus avant, il tira peu du fruit de la priſe d'Ovada, qui lui avoit coûté aſſez cher. Il y avoit perdu huit cents hommes. Les Génois n'y avoient eu que cent hommes tués.

Quoique la ſaiſon fût fort avancée, la campagne ne paroiſſoit pas prête à finir; mais une ſuſpenſion d'armes la termina. Les négociations de paix avoient duré preſque depuis le commencement de la guerre. Pluſieurs Princes travailloient avec chaleur à amener les choſes à une conciliation. Le Cardinal Raggi au nom du Pape, le Marquis de Villagarcia au nom du Roi d'Eſpagne, & M. de Goſmont au nom du Roi de France, ſe donnoient tous les mouvemens poſſibles pour y réuſſir. M. de Goſmont, ou plus empreſſé, ou plus habile, ou plus heureux vint enfin à bout de lever tous les obſta-

cles : il porta les parties belligérantes à convenir qu'on rendroit réciproquement les Places prises de part & d'autre, & que les différends sur les limites seroient réglés dans une conférence qu'on tiendroit devant les Docteurs de Ferrare. Il y eut ensuite sur ce dernier point des contestations qui penserent tout brouiller. Mais il fut enfin arrêté que les différends sur les limites, (objet des querelles des habitans de Rezzo & de Cénoa, & motif ou prétexte principal de la guerre) seroient terminés par des Arbitres que les deux parties nommeroient dans deux mois ; que si elles n'en pouvoient convenir dans cet intervalle, le Roi de France les nommeroit lui-même. A ces conditions la paix fut signée, & publiée en 1673. AN. 1672.

Ainsi finit la guerre que le projet de la conjuration de la Torré avoit fait éclater. Ce malheureux ne tira aucun profit des maux qu'il causa à sa Patrie. Ses desseins mal préparés, & déconcertés dès l'abord, justifierent l'avis du Marquis de Pianezze ; & l'on dut regretter de ne l'avoir pas suivi. On connut le peu de cas qu'on devoit fai- La paix est publiée. Diverses avantures de la Torré.

AN. 1672. & suiv.

re d'un homme tel que la Torré. Mépriſé du Duc de Savoye, & des Miniſtres fâchés de s'être laiſſé tromper par cet avanturier, non-ſeulement on ne l'employa plus; mais il n'oſa même ſe montrer à la Cour. Enragé contre Vico, dont il regardoit l'infidélité comme l'écueil de ſa vengeance & de ſa fortune, il chercha les moyens de lui faire porter tout ſon reſſentiment. Vico étoit à Savone, hors de la portée de ſon ennemi, qui n'oſoit l'y aller chercher. L'expédient qu'imagina la Torré peint bien le caractere d'un ſcélérat & d'un furieux. Il adreſſa à Vico une caſſette remplie de piſtolets tellement arrangés qu'ils devoient tirer ſur celui qui en feroit l'ouverture. Son ſtratagême le ſervit mal. La caſſette fut ouverte en préſence de pluſieurs perſonnes. Les piſtolets tirerent. Un des ſpectateurs fut tué; mais Vico ne fut que légerement bleſſé à la main.

La Torré, toujours plein de rage contre les Génois, avoit formé un projet pour s'emparer de leurs navires qui revenoient des Indes, & il tâcha de le faire agréer du Duc de Savoye. Mais il ne fut point écouté. Voyant qu'il ne

devoit plus prétendre aux faveurs de cette Cour, il chercha des reſſources d'une autre nature. L'Aſtrologie judiciaire, la pierre philoſophale, la Magie naturelle, fournirent quelque temps des occupations conformes à ſon génie, & des alimens à ſes projets. Un Hongrois initié dans ces myſteres devoit lui révéler des ſecrets merveilleux; mais le Hongrois, après avoir tiré de lui beaucoup d'argent, diſparut avant que d'avoir effectué ſes promeſſes. La Toré ſe retira dans une métairie qu'il acheta dans la vallée d'Aoſte: mais il n'y reſta pas long-temps. Toujours rempli d'idées de vengeance contre ſes compatriotes, ne trouvant perſonne qui voulût s'aſſocier à ſes fureurs, il ne perdit pas pour cela l'eſpoir de ſe ſatisfaire. Il remplit d'artifices un grande caiſſe, qu'il ſe propoſa de faire paſſer à Gênes, & qui devoit faire ſauter en l'air, ou la Douane, ou la Salle dans laquelle s'aſſemble le Sénat. Mais la caiſſe ayant été ouverte dans ce tranſport, pour en faire la viſite, lorſqu'elle fut arrivée ſur la frontiere de l'Etat de Gênes, les deſſeins de la Torré furent découverts & diſſipés. AN. 1672. & ſuiv.

Digitized by Google

AN. 1672. & suiv.

Madame Royale, Régente de Savoye après la mort du Duc, * fit donner ordre à la Torré de sortir de ses Etats. Il en partit, & promena ses inquiétudes & ses projets dans diverses Cours de l'Europe. Il parut en France, & présenta des Mémoires aux Ministres; mais ses plans furent rejettés. Il servit volontaire dans l'armée que les François avoient pour lors en Allemagne. Delà il passa en Hollande, & fit à Amsterdam une dépense qui le fit remarquer & accueillir favorablement. Des sommes considérables qu'il avoit amassées pendant son séjour en Savoye fournirent d'abord à ses profusions; mais la considération qu'il s'étoit acquise diminuant comme son argent, il renonça à l'avantage qu'il comptoit tirer du droit de grande Bourgeoisie qu'il avoit acheté dans l'espérance de parvenir aux Charges. Il retourna en France, d'où il se rendit à Venise. Enfin il y fut assassiné courant les rues en habit de masque avec des courtisanes, en 1681. dans la trente-sixieme année de son âge.

Sa mort.

Telle fut la fin de la Torré, qui avoit

* Il mourut en 1675.

joué durant quelques années un rôle plus brillant qu'il ne méritoit. Plus inquiet que politique, plus scélérat qu'ambitieux, plus hardi à entreprendre que capable d'exécuter, toujours prêt à se porter aux plus grands excès, mais sans en examiner ou sans en prévoir les suites, livré sans mesure à la fougue du caractere le plus violent, prenant tous ses partis par passion. On lui crut des talens qu'il n'avoit pas; & il ne se distingua que par l'intrépidité avec laquelle il affronta toujours le crime.

AN. 1672. & suiv.

Son caract.re

Plus de dix ans d'un calme heureux firent oublier aux Génois les temps orageux dont nous venons de parler. Tranquilles au milieu des guerres qui agiterent durant cet intervalle la plûpart des Etats de l'Europe, ils auroient joui long-temps encore d'une paix si avantageuse pour eux à tous égards, s'ils avoient sû allier les ménagemens qu'ils devoient à la France avec l'attachement inviolable qu'ils avoient voué à l'Espagne. Nous avons déjà parlé des liens qui les attachoient à cette derniere Couronne. Ces liens les entraînerent insensiblement trop loin. Les Es-

AN. 1683.

Les Génois se brouillent avec la France.

AN. 1683. & ſuiv. pagnols étoient alors preſque toujours en guerre avec les François. Les Génois dans ces circonſtances ne pouvoient obſerver avec trop d'exactitude une impartiale neutralité. Mais ils s'en écarterent de deux façons ; par des ſecours réels qu'ils fournirent à l'Eſpagne, & par le peu d'égards qu'ils témoignerent pour la France. Ces procédés multipliés mirent enfin Louïs XIV. dans la néceſſité de s'en reſſentir.

Mécontentemens de cette Couronne. Diverſes inſultes faites aux navires François par les Génois, en différentes années, avoient occaſionné de juſtes repréſentations à pluſieurs repriſes. Des négociations ſecrettes entre les Génois & le Gouverneur de Milan donnerent à la France des ſujets de plaintes plus conſidérables encore. Saint Olon, Envoyé de France à Gênes, eut ordre de les expoſer au Sénat. Outre cette affaire, Saint Olon fut auſſi chargé de ſolliciter en faveur des prétentions du Comte Jean-Louïs-Marie de Fieſque ſur les biens confiſqués de Jean-Louïs de Fieſque Comte de Lavagna, auteur & victime de la conjuration de 1547.

Jean-

Jean-Louïs-Marie étoit arriere petit-fils de Scipion, le plus jeune des freres du malheureux Comte de Lavagna. J'ai dit que Scipion avoit trouvé un aſyle en France, & tout l'accueil mérité par les ſervices que ſa Maiſon avoit ſouvent rendus à ce Royaume. Scipion étoit le ſeul des freres du Comte de Lavagna, qui eût échapé à la vengeance des Génois, & par conſéquent Jean-Louïs Marie, ſon héritier, avoit droit de réclamer tous les biens de cette branche : mais les Génois lui oppoſoient la confiſcation de ces biens ; & il falloit plus que des raiſons pour vaincre un pareil obſtacle. AN. 1633.

Le Comte de Fieſque employa la protection du Roi, à qui il repréſenta que l'entrepriſe de 1547. unique cauſe de la confiſcation des terres de ſa famille, n'avoit été formée que pour les intérêts de la France. Sur cette conſidération, le Roi jugea qu'il étoit de ſa juſtice de ſoutenir les prétentions de Fieſque ; & ſa politique ſaiſit en cela une occaſion de mortifier les Génois, à qui il vouloit donner des preuves de ſon reſſentiment.

Au fond les raiſons du Comte de

AN. 1683. Fieſque paroiſſoient ſolides. Pluſieurs des terres confiſquées par la République de Gênes n'étoient point de la dépendance de cet Etat. C'étoit des ſouverainetés érigées par les Empereurs, qui en avoient donné l'inveſtiture aux Fieſques. Ces biens d'ailleurs étoient ſubſtitués ; & l'on n'en pouvoit par conſéquent confiſquer que l'uſufruit. Fieſque traitoit encore un autre moyen. Il prétendoit que le Comte de Lavagna n'avoit point mérité la confiſcation, puiſque ſon entrepriſe n'avoit pour but que de faire rentrer Gênes ſous la domination des Rois de France ſes légitimes Souverains. Cette derniere raiſon, ſur laquelle Fieſque s'étendoit fort au long dans ſes factums, n'étoit pas ſans doute la meilleure ; mais elle n'étoit pas inutile, & donnoit à penſer aux Génois.

Conduite des Génois. Ils n'eurent garde de répondre ſur ce point, ni de mettre en queſtion la validité de la condamnation du Comte de Lavagna, & de la confiſcation de ſes biens. Ils ne montrerent pas plus de complaiſance pour les deſirs du Roi, dans une affaire qui intéreſſoit plus particulierement la France, & que S. Olon

fut auſſi chargé de négocier. Les ſujets du Roi ayant traité avec les Miniſtres du Duc de Mantoue, pour fournir dans le Montferrat une certaine quantité de *ſels*, Saint Olon demanda que les Génois permiſſent d'établir des magaſins à Savone pour la commodité du tranſport de ces ſels, qui devoient être delà voiturés à Caſal. Il offrit toutes les ſûretés néceſſaires pour que cette entrepriſe ne fît aucun tort au commerce de même nature que les Génois pouvoient faire. Mais, malgré ces offres, les Génois regarderent cette affaire comme préjudiciable à leurs intérêts, & ſupplierent le Roi de trouver bon qu'ils le refuſaſſent. AN. 1682.

Ils avoient envoyé plus d'un an auparavant * un Ambaſſadeur en France pour juſtifier leur conduite ſur les divers chefs dont on s'étoit plaint : mais la ſuite de leurs procédés ne s'accordoit pas avec leurs excuſes. Saint Olon recevoit tous les jours à Gênes, non-ſeulement des déſagrémens, mais des inſultes marquées. Tantôt on l'empêchoit de paſſer en chaiſe par des endroits où l'on laiſſoit cette liberté au Miniſtre

* En 1682.

d'Espagne ; tantôt on faisoit fermer la
AN. 1683. maison où descendoient les courriers qui lui venoient de France ; tantôt ses domestiques étoient battus par la populace, sans pouvoir obtenir de satisfaction ; ceux qui paroissoient avoir quelques liaisons avec lui étoient écartés sur le champ ; le Confesseur de sa femme fut contraint de sortir de Gênes ; on exila un Moine qui l'avoit reçu dans l'Eglise de son Couvent avec quelque distinction ; on empriſonna Philippe Catanéo, & Ambroise Lomellino, parce qu'ils paroissoient ses amis ; on alla jusqu'à défendre aux Medecins & aux Chirurgiens d'entrer chez lui. Ce fut là une partie des griefs dont Saint Olon informa sa Cour.

Les Génois de leur côté firent représenter au Roi que le zele de S. Olon pour son service le portoit trop loin ; que ce Ministre dans différentes occasions avoit agi d'une façon plus propre à aigrir les esprits qu'à les concilier, & qu'ils supplioient Sa Majesté de le rappeller. Le Roi y consentit, & de Juvigni fut nommé pour le remplacer.

Saint Olon s'étoit toujours compor-
AN. 1684. té avec la fermeté d'un Ministre sensi-

ble à la gloire de ſon maître ; & cette fermeté avoit irrité les Génois. Le Sénat auroit cependant bien voulu calmer toutes choſes ; mais le Peuple, incapable de politique, détruiſoit tous ſes projets. Les outrages s'accumuloient ; Saint Olon n'en étoit plus perſonnellement l'objet ; on tenoit des diſcours indécens contre la France ; & l'on porta l'inſulte juſqu'à couvrir de boue * les Armes de cette Couronne qui étoient ſur la porte de Saint Olon. Ce dernier trait donna de grandes allarmes au Sénat qui en prévit toutes les ſuites. Il s'aſſembla extraordinairement, pour délibérer ſur le parti qu'il y avoit à prendre, & fit publier qu'on donneroit une groſſe récompenſe à celui qui déceleroit les coupables. Il donna ordre au même temps au Réſident de Gênes à la Cour de France, de témoigner au Roi l'empreſſement avec lequel on cherchoit à découvrir les auteurs de cet attentat, afin de les punir comme ils méritoient de l'être. AN. 1684.

Le Roi, irrité au dernier point, refuſa audience au Miniſtre de la République. Il ne voulut plus entendre par- Le Roi de France rappelle ſon Envoyé.

* La nuit du Mercredi au Jeudi.

AN. 1684. ler d'éclairciſſemens ni d'excuſes, & Saint Olon eut ordre de revenir inceſſamment. Le diſcours qu'il tint en prenant congé laiſſa entrevoir ce que les Génois devoient craindre. Il déclara, qu'enfin le Roi ſon maître, par condeſcendance aux deſirs des Génois, & à ſes inſtantes prieres, le rappelloit auprès de ſa perſonne. Que, s'il partoit avec le chagrin de n'avoir pû réuſſir dans les affaires dont il étoit chargé, il avoit au moins la conſolation de n'avoir rien négligé de ce qui pouvoit en procurer le ſuccès Que peut-être un jour à venir ils rendroient juſtice à ſes ſentimens. Qu'il ſouhaitoit pouvoir leur rendre dans la ſuite, comme particulier, les bons offices qu'il leur avoit offerts comme Miniſtre. Qu'il voudroit qu'il lui fût déſormais auſſi facile, qu'il lui ſeroit agréable, de leur concilier l'eſtime & les bonnes graces d'un Prince qu'ils devoient regarder comme le plus généreux des Rois, & dont l'amitié leur devoit paroître bien précieuſe; mais que tout ce qu'il pouvoit faire dans les circonſtances préſentes étoit de former des vœux pour eux. Saint Olon parla auſſi de Juvigni comme d'un

Miniſtre qui le devoit remplacer, & à qui il deſiroit plus de bonheur qu'il n'en avoit éprouvé lui-même. Enfin il exhorta la République à ouvrir les yeux ſur les manœuvres des gens qui la faiſoient agir, & qui la ſacrifioient à leurs propres intérêts. AN. 1683.

Quoique ce diſcours fût conçu dans les termes les plus meſurés, & que Saint Olon, loin d'y annoncer une rupture, y parlât de l'arrivée d'un nouveau Réſident en ſa place, il faiſoit aſſez ſentir que les Génois ne devoient plus s'attendre qu'au reſſentiment de la France. Il en parloit ouvertement dans les converſations particulieres. On armoit une Flotte à Toulon; & quelque ſecret qu'on obſervât ſur la deſtination de cet armement, les Gênois ne pouvoient douter qu'il ne les regardât. Ils n'avoient pas attendu juſqu'à cet inſtant à ſe mettre, à tout évenement, en état de ſe défendre. Dès l'année précédente ils avoient fait travailler aux fortifications de Gênes & de Savone, ils s'étoient munis d'abondantes proviſions, ils avoient fait venir de Milan des Ingénieurs Eſpagnols, recruté leurs troupes, rétabli & augmenté leurs Inquiétudes & préparatifs des Génois.

AN. 1684. batteries, traité avec l'Eſpagne pour s'aſſurer des ſecours, tenté d'en obtenir du Pape, & fait conſtruire quatre nouvelles galeres.

Le Roi de France avoit fait faire des repréſentations à la République ſur cette augmentation de forces navales, & avoit demandé que les nouvelles galeres ne fuſſent point armées. Les Génois refuſerent de le ſatisfaire à ce ſujet. Les galeres furent miſes en mer, à la ſollicitation d'Emanuel Colonna, Miniſtre d'Eſpagne à Gênes, qui ne cherchoit qu'à brouiller les Génois avec la France, & qui leur promettoit toute la protection de ſa Cour. Depuis ce temps les Génois redoublerent leurs préparatifs de défenſe. Ils firent acheter en Hollande beaucoup de munitions de guerre : ils raſſemblerent de l'argent, & reçurent dans leurs Villes des troupes que les Eſpagnols leur envoyerent du Milanez. Toutes ces précautions prouvent aſſez que les Génois s'attendoient à être attaqués, quoiqu'ils aient dans la ſuite ſoutenu le contraire : mais peut-être ne s'attendoient-ils pas à l'être ſitôt.

Armement de la France. En effet Louïs XIV. ayant pris la

réſolution de ſe venger des Génois, avoit donné ordre d'armer à Toulon une puiſſante Flotte, & de la mettre en état d'opérer un débarquement, s'il étoit néceſſaire. Ces préparatifs, commencés au mois de Mars, furent faits avec tant de diligence, que la Flotte mit à la voile le douze de Mai. Elle étoit compoſée de quatorze vaiſſeaux, de trois frégates, de deux galiottes à bombes, de deux brûlots, de huit fluttes, de dix-ſept tartanes, de vingt galeres, & de plus de ſoixante-dix petits bâtimens, ſous les ordres de M. le Marquis du Queſne. Elle arriva devant Gênes le dix-ſept du même mois. AN. 1684.

Une felouque entra auſſitôt dans le Port, & vint prendre le Conſul de France, tandis que la Flotte fit ſes diſpoſitions. Les galiottes s'avancerent à la portée du canon, & formerent une ligne depuis *la Lanterne* juſqu'au Fauxbourg de Biſagno. Les vaiſſeaux ſe rangerent ſur une autre ligne, quatre cents pas en arriere. Les galeres ſe placerent ſur les ailes, & les autres bâtimens dans l'intervalle qui étoit entre les vaiſſeaux & les galiot- Flotte Françoiſe devant Gênes.

AN. 1684.

tes. Tout annonçoit de prochaines hoſtilités ; cependant on obſervoit toujours les apparences de bonne intelligence. L'artillerie de la Ville ſalua la Flotte, qui répondit au ſalut ; & l'on ne ſavoit encore à quoi ces formidables préparatifs aboutiroient.

Députation des Génois, & réponſe du Marquis de Seignelai.

Pour s'en éclaircir, la République députa ſix Sénateurs. Le Marquis de Seignelai, qui étoit ſur la Flotte de France, les reçut avec beaucoup d'honnêtetés. Enſuite il leur expliqua les intentions du Roi, & leur dit : que leur conduite devoit depuis long-temps leur faire redouter le reſſentiment de la France : qu'ils affectoient en toute occaſion de ſe liguer étroitement avec ſes ennemis : que le Roi avoit des preuves par écrit de leurs négociations avec l'Eſpagne, & de l'entrepriſe qu'ils avoient formée de brûler les vaiſſeaux de Sa Majeſté dans les Ports de Marſeille & de Toulon : qu'on avoit heureuſement découvert cette entrepriſe, & les horribles machines cachées au fond de la mer, avec leſquelles les Génois devoient l'exécuter : que ces machines étoient de l'invention des Génois mêmes : que non contens de ces

Digitized by Google

trâmes ſecrettes, ils avoient oſé tenir contre le Roi des diſcours injurieux : qu'ils avoient cherché tous les moyens de nuire au commerce de ſes ſujets. A des griefs ſi puiſſans, Seignelai ajoûta les autres motifs de plainte que nous avons déjà touchés ; les outrages faits aux gens de Saint Olon ; le refus du paſſage pour les ſels, & des magazins à Savone ; la conſtruction des quatre galeres ; l'obſtination de les armer, & l'affectation de les faire ſortir ſans néceſſité, par une ſorte de bravade ; les troupes Eſpagnoles appellées & reçues dans leurs Villes. Enfin il leur reprocha une lettre du Roi d'Eſpagne, où ce Prince prenoit poſitivement la qualité de leur protecteur. Ce ſeul acte, continua-t-il, pourroit paſſer pour une déclaration de guerre de votre part, & mériteroit la vengeance que le Roi eſt en état d'en tirer : mais, par un effet de ſa clémence, il vous accorde le temps du repentir, & vous offre les moyens de l'apaiſer par une ſatisfaction convenable. AN. 1684.

Pour cette ſatisfaction, le Roi demandoit que la République lui députât quatre des principaux Sénateurs, pour

AN. 1684. le supplier d'oublier leurs fautes passées, & l'assurer qu'ils se comporteroient mieux à l'avenir ; qu'au même temps on remît entre les mains des Officiers du Roi les corps de quatre nouvelles galeres que les Génois avoient fait construire. A ces conditions, le Roi promettoit d'accorder à Gênes sa protection, & de maintenir sa liberté. Sauli, chef de la députation, répondit au discours de Seignelai par des excuses générales ; & les Députés se retirerent, en disant qu'ils alloient rendre compte au Conseil déja assemblé de ce qu'ils venoient d'entendre. Seignelai ne leur donna que cinq heures pour délibérer, & rapporter la réponse du Sénat.

Les Génois se déterminent à la guerre.

Les Génois n'étoient pas dans l'intention de donner au Roi des satisfactions de l'espece qu'il les demandoit. Ils ne songerent donc qu'à se mettre au plus vîte en état de résister. On nomma des Officiers, on établit un Conseil Militaire, & l'on confia la défense de Gênes à Charles Tasso, Officier d'une expérience consommée. Cependant les approches d'un danger aussi pressant causoient parmi le Peuple une désola-

Digitized by Google

tion dont les ſuites paroiſſoient à craindre. Les rues étoient pleines de gens qui couroient çà & là, ſans ſavoir où ils alloient, & qui dans le trouble & l'agitation où ils étoient, au lieu d'être de quelque ſecours, ne pouvoient que porter par-tout le découragement & le déſordre. On appréhendoit même que cette multitude, dans la frayeur des évenemens d'un ſiege, ne ſe ſoulevât contre ceux qui vouloient ſe défendre. Heureuſement il arriva ſur la fin du jour quelque infanterie Eſpagnole. On la diſtribua ſur le champ dans les poſtes les plus importans; & ce renfort, venu fort à propos, ſervit au même temps à raſſurer la Populace, & à la contenir. AN. 1684.

Cependant le délai de cinq heures, que Seignelai avoit donné aux Députés, étoit expiré. Les Génois ne crurent pas devoir faire porter de réponſe aux propoſitions qu'on leur avoit faites. Ils ſe contenterent de tirer un coup de canon ſans boulet, pour ſignal aux galiottes de s'éloigner des murailles; & voyant qu'elles reſtoient immobiles, toute l'artillerie de la place tira ſur elles avec un fracas terrible; mais avec ſi

peu d'effet que pas un boulet ne porta.
AN. 1684. Les bombardiers François, qui savoient
Les François commencent à bombarder Gênes. mieux leur métier que les canonniers de Gênes, répondirent à cette décharge par une grêle de bombes; & en moins de deux heures on apperçut le feu dans divers endroits de la Ville.

On continua de tirer toute la nuit; & les ténebres augmenterent l'horreur & le danger. La crainte de la confusion & du tumulte avoit fait donner l'ordre aux habitans de rester dans leurs maisons; & ils étoient ainsi exposés à être à toute heure ensevelis sous les ruines, ou dévorés par les flammes. Un péril si évident les fit sortir. La plûpart, emportant avec eux leurs plus précieux effets, se retiroient dans les quartiers les moins exposés, ou quittoient la Ville même. Ceux qui restoient entroient dans les maisons qu'ils trouvoient vuides, & sous prétexte d'éteindre le feu enlevoient ce que les flammes avoient épargné.

Le pillage & le désordre augmenterent encore par la retraite du Doge & des principaux Citoyens, qui furent obligés d'abandonner leurs maisons, & de se renfermer dans l'Hôpi-

Digitized by Google

tal hors de la Ville. La Populace s'arma sous le prétexte de piller les effets qui se trouvoient appartenir aux François ; mais bientôt toutes les boutiques & tous les magasins sans distinctions furent pillés. On passa aux Palais de la Noblesse : on entendoit déja des cris séditieux contre les Nobles. Ce ne fut qu'avec peine que les troupes réglées vinrent à bout d'arrêter cette mutinerie, qui faisoit éprouver à Gênes, de la part de ses propres Citoyens, ce qu'elle avoit cru n'avoir à craindre que de ses ennemis, & qui sembloit annoncer quelque soulevement, plus dangereux encore que le brigandage. AN. 1684.

Le bombardement duroit cependant toujours depuis le dix-sept. Il discontinua enfin le vingt-deux, & l'artillerie de la Ville ayant de son côté cessé de tirer, Seignelai voulut voir si les Génois, effrayés par l'état où ils étoient réduits, ne seroient point disposés à donner au Roi les satisfactions qu'il exigeoit. Une grande partie de leur Ville étoit en cendres. Leurs plus beaux édifices, le Palais du Doge & plusieurs autres, quantité d'Eglises & Seignelai député vers les Génois.

AN. 1684. de Monaſteres, la Douane, le Port franc, le magaſin des armes étoient abſolument détruits. Pluſieurs bâtimens avoient été mis en pieces dans le Port. Seignelai ſe flatta que les Génois n'attendroient pas, pour ſe ſoumettre, que les reſtes de leur Capitale fuſſent bouleverſés; & tandis qu'il faiſoit de nouvelles diſpoſitions pour achever de les accabler, s'ils perſiſtoient dans leur opiniâtreté, il députa vers eux Bonrepos, Intendant de la Flotte, pour ſavoir leurs intentions.

Bonrepos, introduit dans le nouveau Conſeil militaire que les Génois avoient établi, repréſenta qu'il étoit temps que la République ſongeât à éviter ſon entiere ruine, en faiſant au Roi les ſatisfactions qu'il exigeoit d'elle; qu'une prompte ſoumiſſion étoit le ſeul moyen qu'elle eût de ſe ſauver; que ſi elle ne s'y déterminoit pas ſur le champ, on ſeroit obligé, quoiqu'à regret, d'exécuter les ordres ultérieurs que le juſte reſſentiment du Roi avoit dictés. La réponſe fut qu'une affaire de cette importance ne pouvoit être réglée que dans le petit Conſeil, qui devoit s'aſſembler le lendemain matin.

matin. On invita fort Bonrepos à demeurer dans la Ville jusqu'à ce temps; mais il voulut retourner sur la Flotte. Le jour suivant, à onze heures du matin, Seignelai reçut par écrit la résolution prise dans le petit Conseil. AN. 1684.

Cet écrit, qui lui fut porté par le Major de la Place, contenoit que la République étoit au désespoir de se voir l'objet des ressentimens du Roi: mais qu'elle prenoit le ciel & la terre à témoins qu'elle ne l'avoit point mérité: que voulant se justifier à la face de l'Univers, elle aimoit mieux s'exposer aux dernieres extrémités, que de se faire croire coupable en accordant des satisfactions qu'elle ne devoit point; qu'elle ne pensoit pas que le Roi en voulût à la liberté des Génois: que cette liberté étoit leur idole, & qu'ils mourroient avec elle: qu'ils seroient charmés de se voir réconciliés avec le Roi; mais qu'une pareille négociation ne pouvoit s'entamer au milieu des horreurs d'un bombardement. Ils refusent les satisfactions que la France demande.

Cette résolution avoit été prise presque unanimement. De cent cinquante Sénateurs, il n'y en eut que quatre qui furent d'un avis contraire. L'obstina-

AN. 1684

tion des Génois, qui sembloit tenir du désespoir, étoit l'ouvrage de la cabale d'Espagne. Les Ministres de cette Cour faisoient entendre qu'on verroit bientôt sur les côtes de Gênes les galeres de Naples & de Sicile. Le Comte de Melgar, Gouverneur de Milan, promettoit des secours plus puissans encore. Chaque jour on voyoit entrer dans Gênes de nouveaux renforts qu'il y envoyoit. La confiance des Génois se ranimoit par ces ressources, avec lesquelles ils se flattoient d'être bientôt en état de faire tête à leurs ennemis.

Suites du bombardement.

Sitôt qu'ils eurent fait partir leur réponse aux propositions de Bonrepos, leur premier soin fut de faire transporter hors de la Ville le trésor de Saint Georges. Ils y employerent les soldats Espagnols, qui s'acquitterent de cette commission avec une fidélité qui a mérité les éloges des Historiens. Les Génois s'attendoient à un nouveau déluge de bombes; & Seignelai ne tarda pas à en faire jetter une prodigieuse quantité. Dans le dessein d'éloigner cet affreux orage, une galere sortit du Port de Gê-

Digitized by Google

nes, pour attaquer les galiottes ; mais deux des galeres de France s'étant avancées pour la combattre, elle prit le parti de se retirer ; & sa tentative ne servit qu'à faire prendre aux François des précautions contre de pareilles attaques. AN. 1684.

Tandis que les galiottes, rémorquées par des balandres, changeoient de position, pour ruiner successivement les divers quartiers de la Ville, les troupes Espagnoles ne cessoient d'y arriver, & on les distribuoit à mesure dans les postes les plus avancés & les plus importans. Ces secours devenoient d'autant plus essentiels, qu'on s'apperçut que les François se préparoient à faire un débarquement. Ils avoient appris par Bonrepos, qu'il n'y avoit dans Gênes qu'environ trois mille Espagnols, & point du tout de cavalerie. Seignelai, sur cet avis, résolut de tenter une descente. Le Marquis d'Amferville, Chef d'escadre, fut chargé de faire une fausse attaque vers Bisagno, avec ordre de se retirer dès qu'il auroit suffisamment inquiété les Génois de ce côté, & d'aller se joindre aux troupes qui devoient former

la véritable attaque du côté de S. Pier-
AN. 1684. re d'Arene.

Descente des François. Suivant ce projet, d'Amferville partit * avec sept cents hommes à l'entrée de la nuit ; & après avoir cherché longtemps un endroit propre à faire aborder ses chaloupes, il débarqua avec quelques hommes, & marcha vers une maison, qu'il se disposa à attaquer. Mais il y éprouva une vigoureuse résistance ; & voyant que le reste de ses gens ne pouvoit descendre assez promtement pour le soutenir à propos, il se rapprocha du rivage, & se rembarqua. Il perdit quelque monde dans cette tentative, & fut lui-même blessé d'un coup de mousquet à la cuisse. Il ne laissa pas de faire de dessus ses chaloupes un grand feu de sa mousqueterie & de ses pierriers. Mais le feu des Génois, placé derriere des murailles le long de la côte, étant infiniment supérieur au sien, Seignelai, qui s'étoit approché, donna ordre aux troupes de cette attaque de tourner vers S. Pierre d'Arene, où se devoient faire les principaux efforts.

Le Duc de Mortemar, chargé de la

* Le 25 de Mai.

descente de ce côté, s'y étoit porté avec trois mille trois cents hommes, qu'il avoit partagés en trois corps. Il menoit avec lui plusieurs tartanes, chargées de quatre pieces de canon, de deux petards, de mantelets d'appui, de gabions, de facs à terre, d'échelles, d'instrumens propres à remuer la terre, de haches, d'artifices : il avoit cinq Ingénieurs ; & ses soldats avoient du pain pour trois jours. Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour opérer la descente avec le plus bel ordre ; ses chaloupes approcherent à la faveur du feu des galeres commandées pour les soutenir, & ses gens débarquerent malgré le feu des troupes Espagnoles & Génoises, qui bordoient une muraille peu éloignée de la mer. Ces troupes tinrent peu, & se sauverent dès qu'elles virent qu'on marchoit à elles. On chassa ensuite les Génois d'un Fort voisin, & enfin de tout le Fauxbourg, qu'on brûla. Cette expédition coûta deux cents hommes aux Génois ; mais les François y en perdirent au moins autant, du nombre desquels il y eut plusieurs Officiers de marque. Les François bornerent leurs AN. 1684.

AN. 1684. avantages à l'incendie des beaux Palais du Fauxbourg de S. Pierre d'Arene. Seignelai, qui s'étoit avancé à portée de cette attaque, ayant remarqué que le vent changeoit, ordonna le rembarquement qui se fit sans être troublé par les Génois; mais cependant avec un peu de précipitation & de désordre; puisque les François abandonnerent non-seulement une partie de leurs munitions & de leurs outils, mais même quelques-uns de leurs gens, qui furent obligés de se rendre.

Ils s'embarquent sans être suivis.

On fut agréablement surpris à Gênes de cette retraite, à laquelle on ne s'attendoit pas sitôt. Les provisions que les François avoient faites de munitions, d'outils & de vivres, donnoient lieu de croire qu'ils avoient dessein de s'arrêter plus long-temps dans le Fauxbourg, & de ne pas se contenter de brûler quelques édifices. Leur plan ne pouvoit se borner là; & sans le changement du vent, il y a tout lieu de croire qu'ils auroient tenté d'entrer dans la Ville. Mais ils auroient pû former un autre projet qu'ils auroient eu le temps d'exécuter, & qui leur auroit mis aux mains toutes les richesses des

Digitized by Google

Génois, & une partie de ſes plus conſidérables citoyens. AN. 1684.

La frayeur des bombes avoit fait ſortir de la Ville preſque tout ce qu'il y avoit de familles de diſtinction, de femmes, de prêtres, de moines, de religieuſes mêmes. Tous, emportant avec eux ce qu'ils avoient de plus précieux, s'étoient ſauvés au milieu de la campagne, où ils étoient demeurés ſous des baraques & des tentes. Ce riche camp étoit peu éloigné de l'endroit où le Duc de Mortemar fit ſa deſcente; & ſi les François euſſent été inſtruits de cette circonſtance, ils n'avoient qu'à y marcher ſitôt qu'ils eurent forcé la muraille qui défendoit le rivage. Ils y auroient trouvé plus de butin & de priſonniers que dans Gênes même. Les Génois furent ſi effrayés du danger qu'ils avoient couru dans cette occaſion, que le Sénat fit ſur le champ publier un ordre à tous les Citoyens de rentrer dans la Place.

Conſternation des Génois.

Cependant les bombes continuoient de tomber de toutes parts. Mais les Génois avoient encore de plus terribles allarmes. Ils avoient appris des priſonniers qu'ils avoient faits, quele

AN. 1625. bombardement devoit finir par l'effet prodigieux d'une machine d'une énorme grandeur qu'on devoit lancer sur leur Ville, & qui devoit bouleverser la terre & la mer dans l'étendue de plus de deux mille pas. Cette nouvelle se répandit bien vîte, & jetta les habitans dans la plus grande consternation. On se hâta de fermer le Port * avec de grosses pieces de bois & de fortes chaînes de fer, afin d'empêcher cette machine épouvantable de s'y introduire. Malgré ces précautions, l'abattement étoit si général, que si le feu des galiottes n'eût commencé à se rallentir, la Ville entiere eût été bientôt consumée par les flammes; personne n'ayant plus le courage de travailler à les éteindre.

Sur le soir du jour précédent deux galeres Génoises avoient sorti du Port, pour tâcher de couler à fond quelques-unes des galiottes. Six galeres Françoises s'étant détachées pour aller à leur rencontre, trois autres galeres de Gênes vinrent au secours des deux premieres. Le combat s'engagea, & dura deux heures : Mais les galeres

* Le 26 de Mai.

Génoises,

Génoiſes, craignant d'être accablées par le nombre, & coupées par le reſte des galeres de France, prirent le parti de ſe retirer. Les galiotes ayant recommencé à tirer avec plus de vivacité, plus des deux tiers de la Ville furent abîmés ; quantité d'habitans furent écraſés ſous les débris, & les dommages furent immenſes. On fait monter à treize mille trois cents le nombre des bombes qui furent jettées ſur Gênes depuis le dix-ſept que le bombardement avoit commencé, juſqu'au vingt-huit qu'il ceſſa abſolument. AN. 1684.

Les Génois ſembloient devoir reſpirer, lorſqu'ils apperçurent que les galiotes levoient leurs ancres & ſe retiroient derrierre les vaiſſeaux ; mais ce fut alors que leurs frayeurs redoublerent. Frappés de l'idée de cette affreuſe machine, qui devoit, diſoit on, détruire le reſte de leur Ville, ils s'imaginerent qu'on ſe préparoit à la faire jouer, & que les galiotes ne s'éloignoient que pour n'être pas à portée d'en reſſentir l'effet. Durant toute la nuit les places & les rues furent pleines de gens qui jettoient des cris, & s'agitoient comme s'ils euſſent touché

Fin du bombardement, & départ de la Flotte.

AN. 1684. à leur derniere heure. La crainte avoit fait une ſi terrible impreſſion ſur leurs eſprits, qu'ils ne purent ſe raſſurer que lorſqu'ils eurent vû le lendemain toute la Flotte mettre à la voile. Alors la Populace toujours extrême, paſſant de l'abattement à la fureur, déchargea ſa rage ſur les négocians François & ſur les priſonniers qui ſe trouverent dans Gênes; & il y en eut grand nombre de maſſacrés, malgré les efforts que firent les Chefs de la République pour arrêter ces excès.

Le départ de la Flotte de France ne laiſſoit cependant pas les Génois ſans inquiétude. Ils craignoient que cette Flotte, après avoir pris de nouvelles munitions, ne reparût devant Gênes, ou ne portât la déſolation dans quelqu'autre partie de l'Etat. Ils continuerent donc de prendre des précautions pour ſe mettre à l'abri de nouveaux malheurs. Ils recevoient tous les jours des troupes du Milanez. Ils en firent venir de Corſe, ils en leverent en Suiſſe: ils en envoyerent à Savone & à la Spezza, & ils armerent huit galeres pour joindre à celles d'Eſpagne qu'ils attendoient inceſ-

Digitized by Google

ſamment. Le Pape Innocent XI. agiſſoit ſur ces entrefaites auprès du Roi de France en faveur des Génois. Mais, quelles que fuſſent ſes inſtances, il ne put obtenir que les Génois fuſſent compris dans le Traité d'accord qui ſe négocioit alors entre la France & l'Eſpagne.

AN. 1684. Le Pape s'intéreſſe pour les Génois auprès du Roi de France.

Louïs XIV. irrité plus que jamais contr'eux depuis les excès où ils s'étoient portés contre les priſonniers François, avoit fait arrêter le Marquis Marini, leur Envoyé extraordinaire auprès de lui ; & il ne fut mis en liberté, que lorſque le Roi eut rendu aux Génois ſes bonnes graces. Après que le Nonce du Pape eut longtemps ſollicité, le Roi lui déclara au mois d'Octobre les ſatisfactions qu'il exigeoit de la République. Il prétendoit que les Génois déſarmaſſent les quatre galeres qu'ils avoient miſes en mer l'année précédente ; qu'ils payaſſent cent mille écus au Comte de Fieſque par proviſion ſur ſes prétentions ; qu'ils dédommageaſſent ſes ſujets des torts qu'ils avoient pû leur faire durant & depuis le bombardement ; qu'ils renonçaſſent à leurs ligues, & congédiaſſent les

Prétentions du Roi.

AN. 1684. troupes étrangeres ; qu'enfin le Doge en perſonne, revêtu de toutes les marques de ſa dignité, accompagné de quatre Sénateurs, vînt lui faire des excuſes, & lui demander pardon.

Les Génois ne purent ſe déterminer tout d'un coup à des conditions ſi humiliantes. Tandis qu'ils engageoient le Pape de faire ſes efforts pour les adoucir, ils redoublerent leurs ſoins pour ſe mettre en état de défenſe, s'ils étoient attaqués de nouveau. Ils fortifioient leurs places, augmentoient leurs troupes & leur marine, & puniſſoient ceux de leurs citoyens qu'ils ſoupçonnoient d'être en correſpondance avec la France. Centurioné fut arrêté & condamné à douze ans de priſon. Pallavicin & Lomellino eurent la tête tranchée.

Les Génois ſe trouvoient dans des circonſtances fort embarraſſantes. Ils étoient révoltés par la dureté des conditions que le Roi leur propoſoit : ce Prince cependant ne leur avoit donné pour ſe déterminer que juſqu'au premier de Janvier de l'année ſuivante, ayant déclaré qu'il ne ſuſpendroit que juſqu'à ce temps les ſuites de ſa ven-

Digitized by Google

geance. Les Eſpagnols, qui avoient plongé les Génois dans les malheurs où ils ſe trouvoient, avoient ſigné depuis quelques mois * une treve de vingt ans avec la France; & cette Couronne, qui avoit auſſi conclu une treve ſemblable ** avec l'Empire, n'en étoit que plus en état d'accabler les infortunés Génois. Ils manquoient d'argent, & de moyens d'en recouvrer. La diſette ſe faiſoit ſentir dans Gênes: le Peuple accablé d'impôts, & dénué de tout, murmuroit hautement contre la ceſſation totale du commerce, ſon unique reſſource. Les murmures allerent juſqu'à la mutinerie. Le vingt-deux de Novembre grand nombre de Citoyens prirent les armes, ſe rendirent tumultuairement au Sénat, & repréſenterent la néceſſité indiſpenſable d'un prompt accommodement. Ces attroupemens ſéditieux continuant, les Sénateurs furent obligés pour leur ſûreté de mettre la garniſon ſous les armes, & de poſer des corps-de-garde qui ſubſiſterent juſqu'à la concluſion du traité de conciliation.

AN. 1684.

Le Peuple de Gênes veut la paix.

* Le 10 d'Août à Ratisbonne.
** Le 15 du même mois.

AN. 1684.

L'article qui faiſoit le plus de peine aux Génois étoit d'envoyer leur Doge en France pour faire des excuſes au Roi. L'Empereur & le Roi d'Angleterre ſe joignirent au Pape pour obtenir qu'on les diſpenſât d'une démarche ſi mortifiante : mais Louïs XIV. inébranlable quand il croyoit ſa gloire intéreſſée à l'être, ne ſe laiſſa point fléchir. Le Nonce repréſenta vainement que ſi le Doge & quatre des principaux Sénateurs étoient obligés de venir en France, comme le Roi l'exigeoit, la République demeureroit ſans Chefs pour la Gouverner. *Ses Chefs apprendront à gouverner mieux*, reprit le Roi. On vit bien qu'il ſeroit inutile d'inſiſter là-deſſus davantage ; & comme le terme que ce Prince avoit accordé aux Génois, pour délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre, étoit ſur le point d'expirer, le Pape ſe borna à faire ſolliciter un nouveau délai.

Le Roi répondit que les Génois le méritoient peu, puiſqu'au lieu d'employer celui qu'il leur avoit accordé à ſe diſpoſer aux juſtes ſatisfactions qu'il demandoit, ils ne s'en étoient ſer-

Digitized by Google

vis que pour faire de nouveaux préparatifs de guerre : qu'il vouloit bien cependant ſuſpendre encore le départ de la flotte qu'il avoit armée pour achever de tirer raiſon de la République ; mais que ce ſeroit à condition qu'on lui payeroit cent mille écus par ſemaine, à commencer du premier de Janvier 1685. pour le dédommager des frais que les armemens formidables qu'il avoit préparés lui coûteroient durant ce délai nouveau. AN. 1684.

Les menaces du Roi, l'impuiſſance des Génois, les murmures du Peuple qui demandoit toujours avec tumulte la paix & du pain, déterminerent enfin le Sénat * à ſe ſoumettre aux loix que dictoit la France. Envain les partiſans de l'Eſpagne firent-ils tous leurs efforts pour s'oppoſer à cette réſolution. Pluſieurs d'entr'eux furent aſſaſſinés par la populace, qui, à quelque prix que ce ſoit, vouloit voir la fin de la guerre & le rétabliſſement du commerce, ſans lequel elle mouroit de faim. Le pouvoir de ſigner le traité de paix fut envoyé ſur le champ à Paris au Marquis Marini. Le Comte de Melgar, les Gouver- AN. 1685.

* Le 29 de Janvier.

AN. 1685. neurs de Tortone & de Final, & plusieurs autres Officiers Eſpagnols ſe rendirent à Gênes, dans le deſſein de rompre la négociation, & de faire changer d'avis au Sénat. Mais il n'étoit plus temps; & le traité fut ſigné à Verſailles le 12 de Février, aux conditions ſuivantes.

Les Génois conſentent à faire au Roi les ſatisfactions qu'il exige.

1°. Que le Doge alors en charge, & quatre Sénateurs ſe rendroient au plus tard le dix d'Avril en France; qu'ils viendroient trouver le Roi dans le lieu où il ſeroit pour lors, & que le Doge portant la parole témoigneroit au nom de la République, dans les termes les plus ſoumis & les plus reſpectueux, l'extrême regret qu'elle avoit d'avoir déplu à Sa Majeſté, & le deſir ſincere de mériter à l'avenir ſa bienveillance: qu'à leur retour à Gènes, le Doge & les quatre Sénateurs rentreroient dans l'exercice de leurs Charges, ſans pouvoir être remplacés, juſqu'à l'expiration du temps ordinaire de leur Gouvernement.

2°. Que la République congédieroit dans l'eſpace d'un mois les troupes Eſpagnoles qu'elle avoit appellées; qu'elle renonceroit dès à préſent à tou-

Digitized by Google

tes ligues conclues depuis le premier de Janvier 1683. & supprimeroit toutes les augmentations faites dans sa Marine depuis ce temps. AN. 1685.

3°. Qu'elle dédommageroit les sujets du Roi de tous les torts qu'elle avoit pû leur faire ; que de son côté le Roi, par un pur mouvement de sa piété, employeroit telle somme d'argent que le Pape jugeroit convenable, pour contribuer à la réparation des Eglises de Gênes endommagées par les bombes ; & que de part & d'autre les prisonniers seroient élargis.

4°. Que dans l'espace de deux mois la République payeroit au Comte de Fiesque cent mille écus, & qu'à ce moyen le Roi promettoit de ne plus appuyer par la force de ses armes les prétentions du Comte & de sa maison.

5°. Que le Roi, content de ces satisfactions, rendroit ses bonnes graces aux Génois, feroit au Doge & aux Sénateurs un accueil favorable, & qu'il ne leur seroit fait de sa part aucune autre demande, ni imposé d'autres conditions que celles qui sont exprimées dans le traité.

Digitized by Google

AN. 1685. Le Traité de Paix est signé.

Sitôt que ces articles furent signés, Ranuzzi, Evêque de Fano & Nonce du Pape en France, médiateur de toute cette négociation, dépêcha un courier à Gênes pour y porter le traité. Il y répandit une joie universelle, & dissipa les allarmes qu'y causoient les préparatifs de guerre, qui jusqu'alors n'avoient point discontinué. On travailla sur le champ à la ratification, qui fut aussitôt renvoyée en France : on fit faire les plus vifs remercimens au Pape, pour les bons services qu'il avoit rendus à la République en cette occasion ; & l'on célébra une Fête solemnelle * pour remercier la Sainte Vierge de l'heureuse conclusion de cette importante affaire, qu'il n'auroit cependant tenu qu'aux Génois de terminer avec bien moins de désagrément, s'ils ne s'étoient obstinés à refuser les satisfactions que la France avoit d'abord demandées. Ainsi finit la guerre fatale que les Génois s'étoient volontairement attiré par leur haine contre la France, qui ne la méritoit pas ; par trop de confiance aux forces des Espagnols, insuffisantes pour les défendre ; par un

* Le premier Samedi de Mars.

Digitized by Google

dévouement aveugle à une Couronne qui les sacrifioit à ses intérêts ; & par une obstination poussée trop loin contre le Monarque le plus fier & le plus puissant de son siecle. AN. 1683.

Ils se virent à deux doigts de leur ruine totale, & ils furent long-temps à se relever des pertes immenses qu'ils essuyerent. Ils furent encore heureux de ce que leur Ville ne fut pas absolument saccagée, & sur-tout de ce qu'ils sauverent le précieux Tréſor de la Banque de S. Georges. Ils étoient perdus sans ressource, de l'aveu de leurs propres Historiens, si les troupes Françoises avoient débarqué dès le premier jour du bombardement. Ils n'avoient point encore reçu assez de renforts pour leur opposer ; & dans les premiers instans de la frayeur & de la consternation, ils étoient par eux-mêmes incapables de se défendre. Par bonheur pour eux, le Roi ne cherchoit pas à abîmer les Génois. Il ne vouloit que les contraindre à lui faire des satisfactions ; & sa vengeance ne croissoit qu'à proportion de leur opiniâtreté.

Quelque dur que fût pour eux le traité qu'ils venoient de conclurre, il Le Doge se rend en France.

AN. 1625. leur eût été trop dangereux de ne *le* pas exécuter. Ils s'y conformerent exactement, & le Doge * partit pour la France le vingt-neuf de Mars, accompagné de quatre Sénateurs & de douze Nobles, avec une ſuite nombreuſe, cherchant à couvrir l'humiliation de la démarche par la magnificence du cortege. Il garda cependant *l'incognito* durant ſa route, qu'il fit par terre, en traverſant le Piémont. Il arriva le quatre d'Avril à Lyon, en partit par la Diligence, & fut rendu à Paris le dix-huit. Son audience fut marquée au quinze de Mai. Nous n'en détaillerons point les particularités : mais nous traduirons le diſcours que le Doge prononça dans ſa langue. Après qu'il fut parvenu aux pieds du Trône du Roi, & que ſa Majeſté lui eut fait ſigne de la main de ſe couvrir, il parla ainſi :

Diſcours du Doge au Roi.

» Sire, une des maximes fondamentales de ma République a toujours » été de ſe ſignaler par un profond » reſpect pour la Couronne qui a été » tranſmiſe à Votre Majeſté par ſes » auguſtes ancêtres. V. M. en a porté

* C'étoit pour lors François-Marie Imperiali Lercaro.

» au plus haut point la puiſſance & la AN. 1685.
» gloire, par des actions ſi étonnantes
» & ſi merveilleuſes, que la Renom-
» mée, qui exagere ordinairement, ne
» pourra, même en les diminuant, les
» rendre croyables à la poſtérité. Tous
» les Etats ſont forcés de reconnoître
» & d'admirer ces ſublimes prérога-
» tives avec une ſoumiſſion profonde.
» Ma République, pénétrée des mê-
» mes ſentimens, veut s'élever au-deſ-
» ſus des autres par la maniere de les
» faire éclater. »

» L'accident le plus fatal, le plus
» funeſte qu'elle pût jamais éprou-
» ver a été d'avoir pû offenſer Votre
» Majeſté. Je ne puis donc vous ex-
» primer aſſez bien l'extrême douleur
» qu'elle reſſent d'avoir déplu à V. M.
» en quoi que ce ſoit. Quoiqu'elle ſe
» flatte que les ſujets de mécontente-
» ment qu'elle a donnés à Votre Ma-
» jeſté, ſoient un pur effet de ſon mal-
» heur, elle voudroit cependant, à
» quelque prix que ce fût, qu'ils fuſ-
» ſent effacés, non-ſeulement du ſou-
» venir de V. M. mais de la mémoire
» de tous les hommes; & elle ne ſe
» conſolera jamais de l'immenſe afflic-

AN. 1685.

» tion où elle eſt plongée, juſqu'à ce
» qu'elle ait recouvré la précieuſe bien-
» veillance de V. M. Elle aſſure V. M.
» qu'elle ne négligera ni ſoins, ni at-
» tentions, ni efforts, pour s'en ren-
» dre digne, pour ſe la conſerver,
» pour ſe l'attirer de plus en plus. Dans
» cette vûe, ne ſe contentant pas des
» expreſſions les plus fortes & les plus
» ſoumiſes, elle a eu recours à des
» procédés nouveaux & ſinguliers :
» elle vous a envoyé ſon Doge, &
» quatre de ſes Sénateurs, eſpérant
» que des démonſtrations de reſpect ſi
» marquées convaincront V. M. de la
» très-haute eſtime qu'elle fait de
» Votre Bienveillance Royale.

» Quant à moi, Sire, je m'eſtime
» infiniment heureux d'avoir l'honneur
» d'expoſer à Votre Majeſté ces très-
» vifs & très-reſpectueux ſentimens.
» Je mets au plus haut prix la gloire
» de paroître devant un ſi grand Mo-
» narque, invincible par ſon courage,
» reſpecté par ſa grandeur & ſa ma-
» gnanimité ; bien au-deſſus de tous
» les Princes des ſiecles paſſés, & qui
» aſſure à ſes deſcendans le même
» avantage. Après cet heureux préſa-

» ge, j'espere que V. M. pour donner AN. 1685.
» de nouvelles preuves à l'Univers de
» sa générosité, voudra bien regarder
» ces protestations aussi humbles que
» justes, comme les vrais sentimens
» non-seulement de mon cœur, & de
» celui de Messieurs les Sénateurs Dé-
» putés, mais de tous mes compatrio-
» tes, qui attendent avec impatience
» les marques qu'il plaira à V. M. de
» leur donner du retour de ses bonnes
» graces. »

Durant ce discours, le Doge s'étoit découvert toutes les fois qu'il avoit prononcé le nom de Sa Majesté. Le Roi & les Princes s'étoient découverts aussi. Le Roi répondit qu'il étoit satisfait des soumissions de la République; qu'il étoit fâché d'avoir été obligé de faire éclater contre elle son ressentiment; qu'il lui donneroit en toute occasion des preuves de sa bienveillance, & qu'il étoit persuadé qu'il auroit lieu d'être content de la conduite qu'elle tiendroit à l'avenir. Il dit aussi des choses obligeantes au Doge, & aux quatre Sénateurs, qui le complimenterent l'un après l'autre selon leur rang. Le Roi avoit ôté son chapeau, Réponse du Roi.

Digitized by Google

AN. 1685. mais l'avoit peu baiſſé, lorſque le Doge s'étoit approché : il le baiſſa un peu plus lorſque l'audience fut finie, & continua de reſter debout, comme il avoit fait durant la harangue, juſqu'à ce que le Doge fût aſſez éloigné pour n'être plus vû. Le Doge de ſon côté fit en ſe retirant trois profondes révérences, comme il avoit fait en s'approchant, & ne ſe couvrit que lorſqu'il fut hors de la portée des yeux du Roi.

Le Doge retourne à Gênes. Les Députés Génois reçurent, durant le reſte de leur ſéjour en France, toutes les marques du plus gracieux accueil. Le Doge eut ſon audience de congé le vingt-huit de Mai : il y exprima ſa reconnoiſſance de toutes les bontés dont le Roi l'avoit comblé, & réitéra les proteſtations de l'attachement invariable de ſa République à la Couronne de France. Le Roi répondit par de nouvelle aſſurances de ſon amitié. Au reſte, on prétend * que le Doge n'eut pas autant de ſujets de ſe louer des Miniſtres que du Monarque, & qu'il ne put s'empêcher de dire : *Le Roi nous ôte*

* Anecdotes ſur Louïs XIV. par Voltaire, dans le mois d'Août 1750.

la

ôte la liberté en captivant nos cœurs ; mais ſes Miniſtres nous la rendent. AN. 1685.

Le Doge & les Sénateurs partirent peu de temps après pour la Provence, où ils s'embarquerent ſur deux galeres de la République, & arriverent à Gênes le dix-neuf de Juin. Ils y reprirent les fonctions de leurs Charges, qu'ils conſerverent juſqu'au terme de leur exercice. Les autres articles du traité de paix furent exactement exécutés, & la bonne intelligence avec la France fut abſolument rétablie.

AN 1586. & ſuiv.

Elle avoit coûté trop cher aux Génois, pour qu'ils ne fiſſent pas tous leurs efforts pour la conſerver. Ils vinrent à bout de jouïr du repos, au milieu des guerres dont la plus grande partie de l'Europe fut agitée durant le reſte du regne de Louïs XIV. mais ce repos ne fut pas exempt d'allarmes. Long-temps ſuſpects à la France, ce ne fut que par la politique la plus adroite qu'ils parvinrent à ſe maintenir en paix avec cette Puiſſance, ſans mécontenter les autres. Soupçonnés de contribuer aux brouilleries qui s'éleverent en 1688. entre le Pape & le Roi de France, ils apaiſerent ce Prince par

Diverſes inquiétudes des Génois à l'occaſion des guerres de leurs voiſins.

AN. 1692. & suiv.

des satisfactions qui détournerent le nouvel orage dont il les menaçoit. En-vain l'Espagne & l'Empereur, en guerre avec les François, firent-ils tous leurs efforts pour engager les Génois à se déclarer en leur faveur. La République avoit appris par une trop triste expérience le danger d'avoir les François pour ennemis. L'Empereur exigeoit des Génois des quartiers d'hiver & de l'argent. Ils accorderent les quartiers d'hiver, & ils offrirent des subsides ; mais à raison des fiefs qu'ils possédoient relevants de l'Empire, & non autrement. On rejetta ces conditions ; & il en résulta des démélés qui donnerent aux Génois d'assez vives inquiétudes ; mais dont le détail n'entre point dans mon plan. Les Espagnols d'un autre côté formerent un projet pour surprendre Gênes : mais les sages précautions du Sénat firent échouer cette tentative ; & sa bonne conduite tira habilement la République des dangereuses conjonctures dans lesquelles elle se trouvoit. Elle en fut quitte pour quelque argent ; & la paix signée à Ryswick * dissipa ses

* En 1697.

craintes en rendant la tranquillité à l'Europe.

Ce ne fut pas pour long-temps. La guerre s'étant rallumée en 1701. entre la France & l'Empire, les embarras des Génois recommencerent. Il ne leur en coûta encore cette fois que de l'argent, que les troupes Allemandes les forcerent de payer à titre de subsides; trop heureux de pouvoir jouïr à ce prix d'un calme tranquille durant l'orage qu'ils appercevoient de si près. Rassurés par les traités de paix d'Utrecht & de Radstadt, * leurs différends avec la Porte & la Cour de Rome en 1716. ne les inquiéterent que légerement. Mais la guerre qui s'éleva tout-à-coup en Italie en 1717. entre l'Empereur & le Roi d'Espagne, replongea les Génois dans des circonstances aussi fâcheuses que celles dont ils venoient à peine de sortir. L'Espagne leur demandoit avec menaces le passage pour ses troupes, l'Empereur menaçoit de son côté s'ils l'accordoient. Il exigeoit d'ailleurs des subsides considérables qu'on fut obligé de lui payer. Les Espagnols murmuroient, l'Empe-

AN. 1701. & suiv.

AN. 1717.

* En 1713 & 1714.

Digitized by Google

AN. 1717. & suiv.

reur ne paroissoit gueres plus content. Heureusement pour les Génois cette guerre dura peu, & le traité qui la termina * les tira de leur cruelle situation.

Des temps si orageux pour la République ne laisserent pas de lui fournir quelques occasions de s'aggrandir, dont elle profita. Elle acquit de l'Empereur le Marquisat de Final en 1713. sans déroger cependant aux prétentions qu'elle avoit sur ce Marquisat, qui avoit fait autrefois partie de ses Domaines. Elle eut dessein d'acquérir aussi la Principauté de Massa & Carrara dans la Lunégiane, & le marché en fut à peu près conclu en 1720. Mais la politique des Puissances voisines y suscita des obstacles ; & après de longues négociations, qui durerent jusqu'en 1725. la République fut obligée de renoncer à ce projet.

Ils acquierent Final.

Si les Génois étoient troublés dans les acquisitions qu'ils méditoient, ils étoient paisibles dans leurs possessions, & tout leur annonçoit une tranquillité durable. Mais, si leur repos n'avoit plus à craindre d'être altéré par des causes

* En 1720.

étrangeres, des troubles domeſtiques étoient ſur le point de l'interrompre. De nouvelles révolutions ſe préparoient dans la Corſe ; & les ſuites en furent d'autant plus conſidérables, que les commencemens en parurent moins dangereux. AN. 1717. & ſuiv.

La ſage politique des Génois les maintenoit en paix avec leurs voiſins. S'ils eurent quelques différends en 1726. avec la Cour de Turin, au ſujet de deux barques d'Oneille qu'ils avoient arrêtées ; les ſuites de cette affaire furent apaiſées l'année ſuivante par la médiation de l'Empereur. Leurs difficultés avec l'Etat de Milan, au ſujet du tranſport des ſels, furent aiſément levées en 1729. Obligés d'armer contre les Corſaires de Barbarie, ils ſouffrirent peu de leurs courſes, qui jamais ne leur pouvoient être bien redoutables. Mais la Corſe leur nourriſſoit de plus dangereux ennemis.

Les Peuples de cette Iſle, accoutumés à une vie dure qui leur faiſoit mépriſer les fatigues & les périls ; ne craignant rien, parcequ'ils n'avoient rien à perdre ; portant impatiemment un joug dont ils ne ſentoient que le poids,

AN. 1717. & suiv.

étoient toujours prêts à tout tenter pour changer leur sort. On a vû quelles ressources Sampiero trouva dans ces dispositions, & combien l'on eut de peine à éteindre le feu qu'il avoit si aisément allumé dans la Corse. Les troubles y avoient été presque continuels dans les temps précédens. Si je ne les ai pas tous marqués dans le cours de cet ouvrage, c'est que les suites n'en furent pas toujours assez considérables pour m'y arrêter. Mais l'on peut dire que les Génois virent rarement les Corses tranquilles.

Ces insulaires avoient cependant paru plus dociles depuis la mort de Sampiero ; mais leurs mœurs n'étoient point adoucies, leur caractere n'étoit point changé. Toujours fiers, vindicatifs, cruels, & malheureux ; leur haine contre les Génois subsistoit toute entiere : leur impuissance seule les empêcha long-temps d'éclater.

Cet état violent ne pouvoit toujours durer. Le seul moyen peut-être qui restât aux Génois, pour en prévenir les suites fâcheuses, étoit d'introduire chez les Corses, avec l'aisance, le goût des arts, des mœurs douces & pacifi-

Digitized by Google

ques ; de leur faire trouver des avantages dans leur dépendance, de ſe les attacher par reconnoiſſance & par intérêt ; unique lien ſur lequel les Souverains puiſſent compter. AN. 1717, & ſuiv.

Mais la République craignoit ſans doute que les arts & les richeſſes ne fuſſent pour ces Peuples remuans des reſſources dangereuſes, & crut ne les pouvoir tenir dans un trop profond eſclavage. Leurs plus anciennes familles avoient été privées des privileges de la Nobleſſe : il n'y avoit ni Colleges, ni aucuns établiſſemens pour l'éducation de leurs enfans : les Corſes étoient exclus des dignités eccléſiaſtiques & militaires : toute ſorte de commerce leur étoit interdit. Les Génois s'emparoient tous les ans de leurs denrées à vil prix, & leur faiſoient payer bien cher celles dont ils avoient beſoin. Les Corſes ſembloient ne faire partie de l'Etat de Gênes que pour en partager les charges. Conduite des Génois à l'égard des Corſes.

Les impôts qu'on leur faiſoit payer, quoiqu'ils paruſſent légers, étoient conſidérables pour des Peuples auſſi pauvres qu'eux. D'ailleurs on les augmentoit inſenſiblement, ſur-tout depuis

AN. 1717. & suiv. 1715. époque à laquelle les Corſes faiſoient remonter leurs principaux griefs. Ils ſe plaignoient encore moins des impôts, que de ceux qui les exigeoient. Les Commiſſaires Généraux, * que la République nommoit tous les deux ans pour les gouverner, n'avoient la plûpart pour but que de piller & de s'enrichir. Au lieu de punir les crimes, ils vendoient les graces aux criminels; & cette impunité multipliant les déſordres chez un Peuple naturellement violent, on compta, dans l'eſpace de quinze ou dix-huit ans, juſqu'à vingt-huit mille aſſaſſinats pardonnés; la plûpart, il eſt vrai, durant les nouveaux troubles que je vais décrire.

AN. 1726. Alexandre Saluzzo, qui fut nommé Gouverneur de cette Iſle en 1726. ménagea tellement les eſprits, qu'il empêcha d'éclater, durant le cours de

* Il y a deux Commiſſaires Généraux en Corſe. L'un réſide à la Baſtie, & ſon autorité s'étend ſur la partie ſeptentrionale de l'Iſle: l'autre gouverne la partie méridionale, & réſide à Ajaccio. Ce dernier étoit autrefois ſubordonné à l'autre, qu'on regardoit comme Viceroi du Royaume de Corſe; & c'eſt celui que je déſigne quelquefois ſous le nom de Gouverneur. A préſent le Commiſſaire d'Ajaccio a dans ſon diſtrict à peu près la même autorité que celui de la Baſtie.

ſon

ſon adminiſtration, les murmures qui avoient commencé à ſe faire entendre dès le temps de ſon prédéceſſeur. Mais Félix Pinello, qui fut élu en 1728. pour lui ſuccéder, acheva d'aigrir les Corſes. Au lieu de les ramener par la douceur, il les irrita encore par une roideur plus que jamais déplacée, & hâta le ſoulevement dont on étoit menacé depuis plus de quatre ans.

AN. 1728.

Commencement des troubles.

Dans l'état de fermentation où ſe trouvoient les eſprits des Corſes, le plus léger prétexte de mécontentement ſe groſſiſſoit à leurs yeux, & redoubloit leur haine contre les Génois. Sur la fin de l'année 1729. un Soldat Corſe de la garniſon de Final fut condamné au cheval de bois par le Conſeil de guerre. Des Bourgeois qui étoient préſens, lorſqu'il ſubiſſoit cette punition, proférerent contre la nation Corſe quelques paroles inſultantes. Les Soldats de cette nation s'en offenſerent, & tirerent pluſieurs coups de fuſil, dont un Bourgeois fut tué, & quelques autres bleſſés. Les plus coupables de ces Soldats furent arrêtés & pendus. Cet évenement fut regardé dans l'Iſle de Corſe comme une nouvelle

AN. 1729.

AN. 1729. insulte de la part des Génois en général, & comme une preuve nouvelle de leurs mépris pour les Corses. Les parens des Soldats qui avoient été pendus exagéroient ces griefs ; on s'attroupoit, on murmuroit sans ménagement contre la République. Pour en venir à une révolte ouverte on n'attendoit qu'une occasion : la conduite de Pinello la fit naître.

On avoit chargé les Corses d'une nouvelle imposition, pour rembourser la République du prix des grains qu'elle avoit fournis à ces Insulaires dans un temps de disette. Les Corses refuserent de payer, prétendant que la République étoit remboursée par les sommes que cet impôt avoit produites jusqu'alors ; & qu'on devoit supprimer cette taxe. Ils demandoient aussi qu'il leur fût permis de faire du sel dans leur Isle, sans être obligés d'acheter celui que leur fourniſſoient les Génois, qui le leur vendoient fort cher.

Pinello non-seulement rejetta hautement leurs propositions, mais se mit en devoir d'employer la force pour les contraindre à payer les impôts. Cette manœuvre fut le signal du souleve-

Digitized by Google

ment. En moins de rien, cinq ou six mille Corſes parurent en armes : leur nombre fut bientôt conſidérablement augmenté. Ils s'avancerent juſques ſous les murs de la Baſtie, Capitale de l'Iſle, mais qui n'étoit fermée que par une ſimple muraille crénelée ; forcerent Pinello de ſe renfermer dans le Château de cette Place, & ravagerent les Fauxbourgs & les environs. M. Mari, Evêque d'Aleria, étoit pour lors à la Baſtie. Il entra en pourparler avec les Révoltés, & les engagea de ſe retirer ; leur promettant de s'employer de tout ſon pouvoir en leur faveur auprès de la République, & d'en obtenir des réponſes favorables dans trois ſemaines au plus.

AN. 1729. Les Corſes prennent les armes.

Les mécontens ſe retirerent, mais ne ſe ſéparerent pas. Ils reſterent en corps dans les montagnes, déterminés à en venir aux dernieres extrémités, ſi on ne leur donnoit pas les ſatisfactions dont on les flattoit. L'Evêque d'Aleria paſſa à Gênes, & repréſenta au Sénat les griefs des Corſes & les moyens de les apaiſer. On fut très-fâché de leur révolte, on ſut fort mauvais gré à Pinello d'y avoir donné lieu ;

AN. 1730. Réſolutions du Sénat de Gênes.

AN. 1730.

mais on ne laiſſa pas de ſe réſoudre à le ſoutenir ; & il fut décidé qu'on lui enverroit des troupes. On nomma cependant au même temps Jerôme Veneroſo pour traiter avec les rébelles, & tâcher par les voies de douceur de les ramener au devoir.

Le Podeſtat de Corſe avoit eu une audience publique du Grand Conſeil, où il avoit ſolemnellement déſavoué, au nom de la Nation des Corſes, les mouvemens de révolte qui s'étoient élevés dans l'Iſle, & qu'il imputoit à quelques montagnards, auxquels s'étoient joints quelques troupes de bandits & de gens ſans aveu. Le Peuple de Gênes raſſuré par cette déclaration ſe perſuadoit qu'il ſeroit aiſé de venir à bout de tels rébelles ; mais le Sénat ſavoit à quoi s'en tenir ſur la grandeur du péril, dont il avoit été exactement inſtruit par l'Evêque de la Baſtie, & par pluſieurs autres perſonnes de conſidération qui avoient paſſé de Corſe à Gênes, pour ne pas demeurer expoſés aux dangers de la révolution dont l'Iſle entiere étoit menacée. Il comptoit donc moins ſur les troupes qu'il deſtinoit à agir contre les Corſes, que ſur la con-

sidération infinie que ces Peuples avoient pour Veneroso, chargé de traiter avec eux. Veneroso avoit été Doge en 1726. il avoit aussi été Gouverneur de l'Isle de Corse, & s'y étoit fait adorer par sa sagesse & son humanité. Il eut ordre de s'y rendre, & partit le dix d'Avril 1730. avec trois galeres, sur lesquelles on embarqua trois cents soldats. AN. 1730.

Les Rébelles, après l'expiration du terme que leur avoit marqué l'Evêque d'Aleria, s'étoient rapprochés de la Bastie. Ils s'en éloignerent, quand ils apprirent que Véneroso y étoit arrivé, * & l'on se disposa de part & d'autre à entrer en négociation. Veneroso, deux jours après son arrivée, députa vers les mécontens, pour leur offrir au nom de la République le pardon de leur révolte, à condition qu'ils mettroient sur le champ les armes bas : mais ils déclarerent qu'ils ne les quitteroient point, qu'on ne se fût auparavant solemnellement engagé à les satisfaire sur tous leurs griefs. Leurs prétentions étoient qu'on les rétablît dans la jouïssance de tous leurs privileges ; qu'on Négociation de Veneroso.

* Le 19 d'Avril.

AN. 1730. ſupprimât les taxes dont on les avoit chargés depuis 1715. qu'on leur livrât les Magiſtrats qui les avoient exigées; qu'on leur reſtituât quelques terres qui avoient toujours appartenu en commun aux habitans des villages voiſins d'Ajaccio, & que les Génois s'étoient depuis peu appropriées : enfin qu'on retirât de la Corſe toutes les garniſons que les Génois y entretenoient.

Prétentions des Rébelles. Des prétentions auſſi exorbitantes n'étoient pas de nature à être admiſes; & il falloit que les Corſes ſe cruſſent bien forts, pour oſer faire de pareilles propoſitions. L'obſtination qu'ils eurent à les ſoutenir fit craindre qu'ils ne fuſſent appuyés par quelque Puiſſance étrangere; & diverſes circonſtances accréditerent dans la ſuite cette conjecture. Quelque porté que Veneroſo fût aux voies de douceur, il vit bien que toutes les négociations ſeroient inutiles, juſqu'à ce que la République eût fait ſentir aux Rébelles qu'elle étoit en état de les réduire par la force : mais il s'en falloit bien qu'on pût le tenter avec ſuccès ; & ce qu'il y avoit de troupes Génoiſes dans l'Iſle ſuffiſoit à peine pour défendre les principa-

les Places où elles étoient renfermées. Les mécontens profiterent de leur supériorité. Ils sortirent de nouveau des montagnes, vinrent camper à cinq lieues de la Bastie, pillerent & saccagerent les maisons de campagne qui appartenoient aux Génois dans le voisinage de cette Ville, publierent un Manifeste où ils exposoient leurs griefs & leurs demandes, & menacerent de mettre tout à feu & à sang dans l'Isle, si dans six semaines on ne leur donnoit une pleine satisfaction. AN. 1730.

Veneroso leur avoit fait faire diverses propositions ; mais toutes avoient été rejettées. Il avoit fait sortir quelques détachemens, pour essayer de les intimider; mais ces détachemens avoient été battus. Ne pouvant demeurer plus long-temps dans l'Isle, sans compromettre l'honneur de la République dont il n'étoit pas en état de faire respecter les ordres, il demanda son rappel, & l'obtint. Au désespoir de n'avoir pû réussir à terminer les troubles de Corse, il tenta encore une fois d'amener les mécontens à la conciliation. Il savoit bien que, quoiqu'ils n'eussent pas accepté les propositions qu'il leur Dernière tentative de Veneroso.

AN. 1730. avoit faites au nom de la République, ils n'en conservoient pas moins pour lui les sentimens d'amour & d'attachement qu'il leur avoit inspirés. Il se rendit à leur camp la veille de son départ, & les larmes aux yeux les exhorta dans les termes les plus tendres, de mettre bas les armes, & de profiter de la clémence du Sénat. On l'écouta avec toutes les marques d'estime & de respect que ses vertus avoient fait naître depuis long-temps chez les Corses : il attendrit ; mais il ne persuada point.

Après qu'il eut parlé, Pompiliani, leur Chef, lui répondit que les Corses voyoient avec douleur qu'un homme juste & vertueux comme lui fût chargé des odieuses propositions de leurs tyrans ; que pleins d'admiration pour sa droiture & son équité, ils n'oublieroient jamais la douceur & la sagesse de son administration ; qu'ils se souviendroient éternellement du nom glorieux de Pere de la Patrie qu'il avoit mérité tandis qu'il les avoit gouvernés. » Soutenez un si beau titre, ajoûta » Pompiliani, protégez un Peuple » opprimé qu'on traite en criminel,

» parcequ'il voudroit vivre libre Si le » ſoin de vos biens ou de vos dignités » eſt le ſeul motif qui vous rappelle au- » près des tyrans, daignez regner ici. » Nous vous offrons le même zele, la » même ſoumiſſion, le même amour, » dont nous vous avons autrefois don- » né des preuves. » AN. 1750.

Son départ.

Veneroſo fut ſans doute ſcandaliſé de ces offres; mais il dut être touché de cet hommage que la rébellion même rendoit à ſes vertus. Le beau jour pour lui, ſi le chagrin de ne pouvoir rendre la paix à la Corſe n'en avoit empoiſonné la douceur! Il ſe retira ſans rien répondre, & partit le lendemain.

Pinello, qui avoit achevé le temps de ſon adminiſtration, partit auſſi. * Jean-François Grapallo, nommé pour lui ſuccéder, fut chargé de tous les pouvoirs pour agir contre les Rébelles, ou pour traiter avec eux.

Etat des choſes parmi les Rébelles.

Leur parti ſe fortifioit de plus en plus. Pompiliani, qu'ils avoient mis à leur tête, étoit un brave Officier, qui avoit ſervi avec diſtinction dans les troupes étrangeres. Il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit contribuer

* Le 18 de Juin.

AN. 1730. à augmenter les forces des mécontens, & à diminuer le nombre des partisans de la République. Il avoit fait afficher divers placards, qui portoient que le but des Corses soulevés n'étoit pas de piller ou d'insulter leurs freres; mais de maintenir les privileges & la liberté de leur Nation. Il faisoit observer la discipline la plus exacte: quinze de ses soldats s'étant éloignés du camp pour piller quelques maisons, il les fit tous pendre. A cette rigueur, avec laquelle il empêchoit les brigandages de ses propres troupes, il joignoit une extrême sévérité contre ceux qui refusoient de se déclarer pour lui. Il s'empara d'Aléria, Ville depuis long-temps ruinée, & dont il ne subsiste que quelques maisons. Le détachement qu'il avoit chargé de cette expédition ne laissa pas d'essuyer quelque résistance de la part des habitans; mais ils furent aisément forcés, & on passa au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva sous les armes.

Cette conduite grossissant le nombre de ses partisans, il se vit bientôt une armée forte de vingt mille hommes. Quatorze villages dans le district

de Caccia & aux environs, en deçà du Golo, lui prêterent ſerment de fidélité. Il eut ſoin de ſe pourvoir d'armes & de munitions, & d'enlever tout ce qu'il en put trouver dans les poſtes & les Villes dont il étoit maître. Il fit même fondre les cloches pour en faire du canon, & en garnir de bons retranchemens qu'il éleva le long des côtes de l'Iſle, aux endroits où les navires des Génois pourroient tenter des deſcentes. AN. 1730.

Quelques-uns des Commiſſaires de la République, chargés de la levée des impôts dans les parties Méridionales de l'Iſle, tomberent entre les mains de Pompiliani, & lui repréſenterent leurs pouvoirs, qu'il fit auſſitôt déchirer par ſes valets. Puis ayant fait dépouiller ces Commiſſaires, il les fit fouetter avec des genêts au milieu du camp, & les renvoya à la Baſtie, où le maltraitement qu'ils avoient eſſuyé cauſa beaucoup de conſternation. Commiſſaires de la République maltraités.

En effet, des procédés auſſi violens de la part des Corſes faiſoient ſentir tout ce qu'on en devoit craindre. On ne l'ignoroit pas à Gênes, & l'on y prenoit des meſures pour s'oppoſer aux Etat des choſes à Gênes.

AN. 1730. progrès d'une révolte que chaque jour rendoit plus dangereuſe. On parloit d'y faire paſſer des troupes : mais il s'agiſſoit auparavant d'aſſembler des vivres ; & les dégâts qu'avoient fait les Rébelles avoient rendu le bled fort rare dans l'Iſle. Il falloit d'ailleurs ramaſſer des fonds pour la levée & l'entretien de ces troupes ; & l'on ne pouvoit plus compter ſur ceux que la Corſe avoit coutume de fournir. On fut obligé de charger l'Etat de Gênes de taxes nouvelles ; & ce ne fut pas ſans peine & ſans péril. Ces impoſitions exciterent quelques ſoulevemens à San-Remo : le Palais du Podeſtat fut pillé, ſes meubles brûlés, lui-même traîné en priſon, & ſi maltraité qu'il y mourut deux heures après. Il y eut auſſi vers le même temps une émeute à la Piévé, où le Peuple força le Gouvernement de relâcher ſix ſoldats qu'on avoit arrêtés. Ces troubles, auxquels les progrès des Rébelles de Corſe ſembloient enhardir les ſujets de la République, n'eurent pas de ſuites ; mais ne laiſſerent pas de cauſer des inquiétudes.

Tandis que l'on s'occupoit à Gênes de préparatifs, on tentoit à la Baſtie de ſe rendre maître de Pompiliani. Cet Officier paroiſſoit aux Génois plus à craindre que tous les Corſes, moins redoutables par eux-mêmes, que par l'expérience, la ſageſſe, & la bonne conduite de leur Chef. On ſe flattoit qu'en le leur ôtant, tous leurs projets ſeroient déconcertés ; & peut-être cherchoit-on à ſe venger ſur lui des outrages qu'il avoit faits aux Commiſſaires de la République. Le piege qu'on lui dreſſa fut concerté avec adreſſe. Le Préſident de la Baſtie lui écrivit une lettre, par laquelle il lui offroit de lui livrer la Place, & de lui en faire ouvrir les portes durant la nuit. Il lui marquoit que la garniſon étoit gagnée ; qu'il n'y avoit qu'une partie des habitans qui demeuraſſent attachés aux Génois ; qu'il ne falloit amener que peu de troupes, de peur d'être découvert ; & qu'il paroiſſoit ſur-tout néceſſaire qu'il entrât lui même dans la Ville, où ſon éloquence naturelle, & l'eſtime qu'on avoit pour ſa perſonne acheveroient d'attirer dans ſon parti le peu de Ci-

AN. 1730.

On eſſaye de ſurprendre Pompiliani.

Digitized by Google

AN. 1730. toyens qui ne se déclaroient point encore pour lui.

Cette lettre fut rendue à Pompiliani avec tout le mystere propre à lui inspirer de la confiance. Le projet fut accepté, & l'exécution en fut fixée à la nuit du vingt-huit au vingt-neuf de Juillet. Pompiliani promit de marcher lui-même avec quatre cents hommes seulement. C'étoit tout ce que ses ennemis demandoient.

Sitôt qu'ils eurent reçu cette réponse, ils prirent toutes les précautions qu'ils crurent nécessaires, pour ne pas manquer leur coup. On renforça la garnison de la Place; on fit déguiser en paysans les soldats qu'on y fit entrer, de peur de donner de l'ombrage à Pompiliani; on les distribua aux environs de la principale porte, que l'on devoit ouvrir aux Corses; d'autres furent rangés sur les places d'armes, prêts à charger les rébelles dès qu'ils seroient dans la Ville. Les mesures étoient si bien prises que Pompiliani, s'il venoit, ne pouvoit échapper; mais soit hazard, soit prévoyance, il ne vint pas.

Il s'étoit mis à la tête de quatre cents de ses meilleurs soldats, & se dis-

poſoit à marcher vers la Baſtie, lorſqu'il apprit qu'il paroiſſoit quatre vaiſſeaux Génois ſur la côte. Cet objet lui parut mériter plus eſſentiellement ſa préſence que l'expédition à laquelle il s'étoit préparé. Il en chargea Fabio Filinghieri ſon Lieutenant Général, & marcha vers la côte, où il trouva que les vaiſſeaux prétendus Génois étoient des Corſaires de Barbarie qui avoient pris le pavillon de Gênes. La nouvelle qui empêcha Pompiliani de ſe rendre à la Baſtie fut-elle un motif réel, un prétexte, ou une feinte? S'il étoit de la politique de ne laiſſer paroître aucune défiance de la réuſſite du projet qu'il tentoit, il étoit de la prudence d'un chef de ne pas aller s'enfermer dans une Ville ennemie ſur la foi d'un traître: l'évenement le prouva. Fabio Filinghieri étant arrivé devant la Baſtie, on en ouvrit les portes au ſignal convenu. Mais à peine fut-il entré qu'on ſe jetta ſur lui de toutes parts. Furieux d'être trahis, Fabio & ſes gens ſe battirent en déſeſpérés, & furent maſſacrés tous, excepté Fabio qu'on avoit ordre d'épargner. AN. 1730.

On le conduiſit devant le Conſeil,

AN. 1730. & l'on fut bien fâché lorſqu'on apprit que ce n'étoit point Pompiliani. Fabio ſoutint ſon malheur avec intrépidité. On ne put rien tirer de lui ſur les ſecrets de ſon parti. Il fut arquebuſé comme rébelle ; ſon corps fut coupé par quartiers, & ſa tête expoſée ſur un pieu au haut des murailles.

Vengeance des Rébelles. Pompiliani apprit ce malheureux ſuccès avec beaucoup de chagrin. Il eut à ſoutenir toute la douleur de la fille de Fabio, & les reproches de pluſieurs de ceux qui avoient perdu dans cette expédition leurs parens ou leurs amis. Il les apaiſa en leur promettant une vengeance éclatante. Il n'entreprit cependant pas de s'emparer par force de la Baſtie. Quoique cette Place fût de peu de défenſe, elle étoit munie d'une groſſe garniſon ; & les rébelles étoient pour lors aſſemblés en petit nombre, tant parcequ'ils étoient retournés la plûpart dans leurs Villages, pour s'y occuper de leurs récoltes, que parceque le reſte étoit employé à garder les poſtes qu'il avoit établis le long des côtes, & qu'il étoit important de ne pas dégarnir. Mais Pompiliani fit eſcalader par cinquante ſoldats

les

les murs de la Baſtie, & fit mettre le feu à la maiſon du Préſident, & à quelques autres endroits. Cette action hardie ſe fit dès la nuit du 30. de Juillet, le lendemain du ſupplice de Fabio. Les jours ſuivans, Pompiliani fit brûler quelques maiſons de Campagne dans les environs de la Baſtie, entr'autres celle qui appartenoit à Pinello, & qui étoit la plus belle de l'Iſle. AN. 1730.

Les environs d'Ajaccio & de Calvi ne furent pas plus épargnés. Les Génois renfermés dans ces Villes voyoient ces déſordres ſans pouvoir s'y oppoſer. Cependant le fils de Jerôme Veneroſo, qui commandoit à Calvi, ſortit à la tête d'un détachement de ſix cents hommes, & s'avança juſques dans le diſtrict, ou Piéve de Vico, où il brûla le village de ce nom qui tenoit pour les Rébelles. Quelques petits cantons qui avoient pris les armes ſe ſoumirent : mais les mécontens demeuroient toujours les maîtres dans l'Iſle preſque entiere ; & il ne reſtoit gueres à la République que les principales Places, Ajaccio, Calvi, Bonifacio & la Baſtie.

Quelques ſoins que priſſent les Gé-

AN. 1730. nois pour devenir ſupérieurs aux Inſulaires, ils ne pouvoient envoyer dans cette Iſle d'aſſez prompts ni d'aſſez puiſſans ſecours. Ils manquoient de troupes & d'argent. Les nouvelles taxes ſe levoient toujours avec difficulté. Il y eut encore à ce ſujet des émeutes à Final & à Ventimille. On ſollicitoit à Vienne des ſecours de troupes, & l'on ſe propoſoit d'en lever en Suiſſe ; mais toutes ces opérations étoient lentes. On auroit bien voulu amuſer les Rébelles par des négociations & des pourparlers ; mais ils n'en continuoient pas moins leurs ravages.

Pompiliani priſonnier. L'évenement le plus avantageux que les Génois puſſent eſpérer, dans les circonſtances où ils ſe trouvoient, étoit d'enlever aux mécontens le Chef habile qui les commandoit. Sans doute on n'avoit pas perdu ce projet de vûe ; & on réuſſit enfin. Pompiliani fut fait priſonnier. Je n'ai pû ſavoir ni de quelle maniere il fut pris, ni ce qu'il devint. Ce fut une grande perte pour les Rébelles, & ils eurent plus d'une fois occaſion de la reſſentir. Pompiliani ne

Alvaradino lui ſuccede. tarda pas à être remplacé. Claude Alvaradino fut choiſi pour lui ſuccéder ;

& les Génois ne tirerent pas d'abord de la priſe de Pompiliani d'auſſi grands avantages qu'ils ſe l'étoient perſuadés. AN. 1730.

Alvaradino ſuivit le plan tracé par Pompiliani. Il fit continuer les ravages dans les endroits de l'Iſle où l'on tenoit le parti des Génois, & fit faire la garde avec ſoin le long des côtes, pour s'oppoſer aux ſecours qu'ils pourroient faire paſſer en Corſe. Un vaiſſeau Génois aborda près de la Baſtie à la fin de Décembre, * & mit à terre cent ſoixante ſoldats. Ils n'échapperent point à la vigilance des mécontens, qui les maſſacrerent tous à l'inſtant même qu'ils débarquoient. Les Rébelles, aſſemblés juſqu'au nombre de douze mille hommes, marcherent enſuite vers Terra-Vecchia : c'étoit l'ancienne Ville de la Baſtie, & c'en eſt aujourd'hui un des Fauxbourgs. Ils s'en ſeroient peut-être emparés, mais l'Evêque de Mariana les engagea de ſe retirer. Ils y conſentirent à condition qu'on échangeroit les priſonniers ; ce qui fut exécuté ſur l'heure. On convint enſuite d'une ſuſpenſion Suſpenſion d'armes.

* Le 26 de Decembre.

AN. 1731. d'armes, pendant laquelle on devoit reprendre les voies de négociation.

Charles Fornari & Jean-Baptiſte Grimaldo furent nommés pour traiter avec les mécontens ; mais ils ne partirent de Gênes que le 18 de Mars 1731. Les Génois ne cherchoient qu'à tirer les choſes en longueur ; & dans le temps même qu'ils ſembloient ſe diſpoſer à un accommodement, ils chargeoient le Marquis Pallavicini, leur Envoyé extraordinaire à Vienne, d'obtenir de l'Empereur le ſecours de troupes dont le Marquis Doria avoit fait les demandes dès l'année précédente. Ils armoient des galeres pour croiſer ſur les côtes de Corſe, & ſe mettoient en état d'empêcher les Rébelles de recevoir aucuns ſecours étrangers ; car on ne doutoit preſque plus que ſi la révolte des Corſes n'étoit pas entierement l'ouvrage de quelques Puiſſances étrangeres, elle n'en fût du moins appuyée.

Les mécontens faiſoient une grande faute en acceptant la ſuſpenſion d'armes. Beaucoup d'entr'eux en murmurerent, & l'obſerverent avec ſi peu de régularité, que peu après qu'elle fut

signée ils enleverent un convoi de farines, escorté par cinquante hommes, & firent diverses autres hostilités. Les Corses ne voulant rien rabattre de leurs prétentions, il étoit aisé de prévoir que les conférences n'aboutiroient qu'à donner le temps à la République de se mettre en état de leur faire la loi. Il y avoit trop de distance entre les propositions respectives, pour se flatter de les rapprocher aisément; & si les Corses pouvoient avoir quelque espérance de réussir, ce n'étoit qu'en tirant tout le parti possible de leur supériorité. Aussi Pompiliani, depuis les négociations de Vénéroso qu'il avoit bientôt rompues, n'avoit-il jamais voulu entendre à aucune armistice. AN. 1

Alvaradino déposé. Giatten élû en place.

Les Corses firent la comparaison de ce Chef habile avec celui qui le remplaçoit. Ils ne trouvoient dans Alvaradino ni les mêmes talens, ni le même zele. Ils allerent jusqu'à le soupçonner de les trahir & d'entretenir des intelligences avec les Génois. Ils le déposerent sur ces soupçons que la conduite de ce Chef sembloit autoriser, & mirent en sa place, au commencement de Février, Philibert Evariso Giatten,

An. 1731. Sous ce nouveau Général toutes les négociations disparurent d'abord. Il convoqua pour le 6 d'Avril une assemblée générale à San-Fiorenzo, dont les mécontens s'étoient emparés depuis peu. Il prenoit, à la tête de l'Edit de convocation qu'il fit publier, * le titre de *Général des Confedérés & des véritables Corses, pour le salut des Peuples, & pour la défense des opprimés.* Les dispositions que cet écrit annonçoit n'étoient rien moins que favorables à un accommodement, & il ne paroissoit plus qu'on eût lieu de l'espérer. Depuis les résolutions prises dans l'assemblée générale des mécontens, leurs ravages se multiplioient. Dès avant ils s'étoient rendus maîtres du poste de Feringoli près de la Bastie, & avoient brûlé le Bourg d Araïola. Ils avoient aussi pris San-Fiorenzo, petite Ville qui n'étoit fermée que par une muraille crénelée; mais qui étoit défendue par une grosse tour, où les Génois s'étoient maintenus. Les Corses ne pouvoient aisément les forcer. La mere & la niece du Gouverneur avoient été faites prisonnieres lorsqu'on avoit

Hostilités & progrès des Rébelles.

* Le 20 de Février.

pris la Ville ; & les mécontens menacerent de les maſſacrer, ſi le Gouverneur ne ſe rendoit pas dans un temps marqué. Des circonſtances plus déciſives l'obligerent de ſe rendre. Les vivres lui manquerent, & il remit la tour aux mécontens. Ils s'emparerent auſſi de Morcella, & prirent ſans coup férir la petite Ville d'Algaïola. Elle étoit alors fermée d'une muraille & de trois baſtions. Le corps de Rébelles qui l'attaqua n'étoit que de ſix cents hommes ; & l'Officier Génois qui y commandoit avoit avec lui cinq cents ſoldats. Il n'eſſaya pas de ſe défendre, & ſe ſauva par mer avec les habitans qu'il contraignit de s'embarquer avec lui. Les Corſes, trouvant cette Place abandonnée, y mirent le feu, & la détruiſirent preſqu'entierement. AN. 1731.

L'on s'attendoit à toute heure à la Baſtie à ſe voir aſſiégé, & l'on y faiſoit des préparatifs pour une vigoureuſe défenſe : mais les Rébelles tournerent du côté de Calvi dont ils formerent le blocus. La Ville de Calvi eſt un Port de Mer à trois lieues d'Algaïola : elle eſt défendue par un Château bâti ſur un rocher, & fortifié de cinq

AN. 1731. bastions. Une pareille place munie de tout ce qu'il falloit pour une longue résistance, craignoit peu les attaques des Rébelles, qui n'étoient pas en état de faire des sieges en regle. Leur nombre s'étoit cependant grossi jusqu'à trente mille hommes, dont on avoit formé plusieurs corps, qui se répandoient dans diverses parties de l'Isle, & portoient la consternation dans tous les lieux habités par les partisans des Génois. Plusieurs quitterent la Corse. L'effroi pénétra jusques dans la Bastie. Des familles entieres, ne s'y croyant pas en sûreté, se retirerent avec leurs meilleurs effets dans *l'Isle* * de Caprée : d'autres se réfugierent à Gênes.

Belle défense de 127 Grecs. Il y a des Grecs dans la Corse. Sur la fin du dernier siecle, en 1677. les Génois avoient accordé des terres, dans cette Isle trop peu peuplée, à environ six cents Grecs, habitans de la Morée, qui maltraités par les Turcs avoient été contraints de chercher une demeure où ils pussent vivre en repos. Ces Grecs avoient depuis bâti de fort beaux

* Petite Isle de la dépendance des Génois, située entre la Corse & l'Italie.

villages

villages près du golfe de Sagone, dans la Piévé de Vico; & de ce canton inculte qu'on leur avoit assigné, ils avoient fait en peu d'années un Pays fertile & abondant. Pleins de reconnoissance pour les Génois qui leur avoient procuré un asyle, & les moyens d'y former des établissemens aussi avantageux, ils étoient fort attachés à la République, & par conséquent fort peu ménagés par les mécontens. AN. 1731.

Au commencement des troubles, ils s'étoient retirés à Rondollino, croyant être en état de s'y soutenir contre les insultes des Rébelles. Ils s'y défendirent durant près d'un an; mais craignant de ne pouvoir s'y maintenir toujours, sur-tout voyant que la rébellion prenoit de plus en plus des forces, ils songerent à se retirer en lieu de sûreté. Ils laisserent seulement cent vingt-sept hommes pour garder leur Pays; & le reste de la Colonie s'embarqua pour Ajaccio.

Ces cent vingt-sept Grecs s'enfermerent dans la Tour d'Uncivia, où ils furent bientôt attaqués * par un corps de deux mille cinq cents Rébel-

* Le 28 d'Avril.

AN. 1731.

les. Ce nombre ne les effraya point. Ils soutinrent divers assauts durant cinq jours de suite, & repoussèrent toujours les Corses. Ceux-ci, ayant inutilement tenté d'engager ces braves gens à une capitulation, firent un dernier effort, & livrerent à la tour un assaut général. Ils furenr repoussés encore. Les Grecs, non contens d'une si belle résistance, résolurent deux jours après de faire une sortie; & ils l'exécuterent avec tant de succès, que les Corses prirent la fuite. Les Grecs les poursuivirent l'espace de plus d'une lieue, & leur tuerent beaucoup de monde, entr'autres un de leurs principaux Officiers; & on leur fit grand nombre de prisonniers.

Quelques jours auparavant, les Corses avoient inhumainement massacré de sang froid deux Grecs qu'ils avoient pris. Les Grecs, aussi généreux que vaillans, n'userent point de représailles. Ils traiterent leurs prisonniers avec toute l'humanité possible, les exhorterent à rentrer dans leur devoir, & les presserent d'écrire à leurs camarades pour les y engager: mais ces procédés ne toucherent point les Corses.

Digitized by Google

Enfin ces Grecs généreux furent obligés d'abandonner le poſte qu'ils avoient ſi vaillamment défendu. Leur Pays fut ravagé, leurs établiſſemens entierement ruinés : pour eux, ils allerent rejoindre leurs compatriotes à Ajaccio, où ils furent très-bien reçus. Tous ces Grecs, raſſemblés dans cette Ville, ſe trouverent au nombre d'environ trois cents en état de porter les armes. Les Officiers de la République prirent ſoin de leur ſubſiſtance, & en formerent trois compagnies, qui dans la ſuite de cette guerre rendirent d'excellens ſervices aux Génois. AN. 1731.

On renouvelloit cependant quelques propoſitions d'accommodement, & on convint de nouveau d'une ſuſpenſion d'armes, qui ne dura que quelques ſemaines, & durant laquelle on ne termina rien. Les Génois ne cherchoient qu'à gagner du temps, juſqu'à ce qu'ils euſſent obtenu les ſecours qu'ils ſollicitoient en Allemagne. Ces ſecours devenoient d'autant plus néceſſaires, qu'il n'étoit plus équivoque que les mécontens fuſſent puiſſamment ſoutenus. Une tartane ſans pavillon avoit débarqué près de Calvi cinquante-ſix Nouveaux pourparlers.

AN. 1731. quintaux de poudre & trois mille fusils pour le corps de troupes qui formoient le blocus de cette Place. Plusieurs autres navires avoient depuis apporté aux Rébelles des vivres & des munitions, malgré les galeres & les barques Génoises, qui croisoient le long des côtes de Corse pour intercepter ces convois.

Manœuvre des Génois. Le Marquis Pallavicini agissoit donc fortement à Vienne pour obtenir au moins six mille hommes d'infanterie, & deux mille de Cavalerie. En attendant, les Génois ne cessoient de faire passer, dans les principales Places de Corse dont ils étoient maîtres, des provisions de guerre & de bouche, & quelques renforts de troupes nationales. Le Sénat avoit de jour en jour de plus vives inquiétudes sur les affaires de cette Isle. Il avoit fait le procès à Pinello, dont la mauvaise conduite avoit donné lieu à la révolte des Insulaires, & l'avoit fait mettre en prison. Ce qu'on craignoit le plus, étoit que les Puissances qui jusqu'alors soutenoient secrettement les révoltés ne se déclarassent trop ouvertement dans la suite. Les Génois se saisirent d'un

Digitized by Google

bâtiment qui portoit des munitions aux Rébelles, & prirent delà occasion de publier une ordonnance qui défendoit à tous vaisseaux, de quelque Nation qu'ils fussent, sous peine de mort & de confiscation de leurs navires, de commercer avec l'Isle de Corse, & d'y jetter l'ancre, excepté devant la Bastie, Calvi, Ajaccio & Bonifacio; les seules Places de cette Isle où la République eût alors garnison, & par conséquent les seules dont la fidélité ne lui fût point suspecte. AN. 1731.

Cette précaution n'empêcha pas que les Rébelles ne continuassent à recevoir des secours. Louïs Giafferi, l'un de leurs Chefs, & que nous verrons bientôt leur Général, négocia à Livourne * avec le Capitaine d'un navire, qui s'engagea, pour une somme de cinq cents piastres, de transporter à San-Fiorenzo douze pieces de canon, quelques mortiers, & diverses autres munitions de guerre. Par-là les mécontens se trouverent plus en état qu'auparavant de faire des sieges. Ils bloquoient depuis assez long temps Calvi: ils bloquerent aussi Ajaccio, & Conduite des Rébelles.

* Au mois de Juin.

AN. 1731.

ouvrirent la tranchée devant la Baſtie.

Tandis qu'ils profitoient de leur ſupériorité pour chaſſer les Génois des Places qui leur reſtoient dans la Corſe, ils négocioient dans diverſes Cours pour trouver des protecteurs. Ils députerent à Rome le Chanoine Orticoné, avec ordre d'offrir au Pape la Souveraineté de leur Iſle ; & s'il la refuſoit, de l'engager à être médiateur entr'eux & les Génois. Le Pape accepta ce dernier parti. Les Génois députerent auſſi à Rome ; & l'on y tint des conférences qui durerent juſqu'à la fin de l'année, où l'on fit de part & d'autre bien des propoſitions : mais on ne put convenir de rien.

Hoſtilités reſpectives.

Ces conférences ne ſuſpendirent point les hoſtilités. Un détachement de trois cents hommes, ſorti d'Ajaccio, fut taillé en pieces par les Rébelles. Ce fut le principal avantage qu'ils remporterent. Comme ils n'avoient point de Flotte, les places qu'ils bloquoient étoient libres du côté de la Mer : ainſi l'unique but de ces blocus étoit de tenir les troupes Génoiſes renfermées dans ces

Digitized by Google

Places, & de les empêcher de rien entreprendre. AN. 1731.

Les mécontens continuoient de recevoir de fréquens convois, qui partoient la plûpart de Livourne. On savoit qu'on y faisoit passer de Seville des sommes considérables; que les Corses intriguoient fortement à la Cour d'Espagne; que les secours qu'ils recevoient étoient portés sur des vaisseaux des Nations alliées de cette Cour. La guerre depuis quelque temps sembloit menacer l'Italie. L'Empereur d'un côté, l'Espagne & ses Alliés de l'autre, en hâtoient les préparatifs. Il résultoit de ces faits un corps de conjectures qui ne laissoit presque pas de doute aux Génois, que les Corses ne fussent favorisés par les Espagnols & leurs amis.

C'étoit un motif de plus pour obtenir des secours de la Cour de Vienne. Ils furent accordés, & s'assemblerent au mois de Juillet dans les environs de Gênes, pour être transportés en Corse. Cependant les galeres de Gênes croisoient sur les côtes de la Toscane, avec ordre de visiter tous les bâtimens qui sortoient des Ports de cet Etat, & d'attaquer ceux qui refusoient

de ſe ſoumettre à cette viſite. Les *Réſi-*
AN. 1731. dens de diverſes Cours à Gênes firent leur proteſtation contre un pareil ordre. Les Génois n'y eurent point d'égard ; & leurs galeres, ayant attaqué un vaiſſeau François qui ne voulut pas ſouffrir leur viſite, le prirent après trois heures de combat, & l'amenerent à la Spezza. On y trouva ſoixante Corſes, dix pieces de canon, trois mortiers, quelques autres armes, ſoixante barils de poudre, & d'autres munitions deſtinées pour les Rébelles.

Mécontentement de la France contre les Génois.

Mr. Campredon, Réſident de France à Gênes, préſenta au Sénat un Mémoire, où il ſe plaignit en termes très-forts de l'inſulte faite au pavillon François. Le Sénat eut peur que cette affaire n'eût des ſuites. Il fit relâcher le navire ; mais auparavant il en fit enlever tout ce qui étoit deſtiné pour les Corſes, & retint priſonniers les paſſagers de cette Nation.

Les Corſes n'ignoroient pas les ſecours que l'Empereur fourniſſoit aux Génois ; & ils en avoient plus d'ardeur à preſſer le ſiege de la Baſtie. Ils eſpéroient s'en emparer avant l'arrivée des troupes Allemandes : mais, quelque

Digitized by Google

peu forte que fût cette Place, elle étoit en état de leur réſiſter long-temps. Ils étoient en tout neuf mille hommes, qui jamais n'avoient vû de ſieges. Leur artillerie étoit peu conſidérable. Ils manquoient d'Ingénieurs & de Canoniers. Ils avoient à faire à une bonne & nombreuſe garniſon. Ils donnerent juſqu'à trois aſſauts à un Fort voiſin de la Place, & furent toujours repouſſés. Ils ne ſe rebuttoient point : mais le convoi chargé de troupes auxiliaires de l'Empereur arriva ; & les choſes changerent de face. AN. 1731.

Ce convoi conſiſtoit en cinquante vaiſſeaux de tranſport, ayant à bord cinq bataillons, cinq Compagnies de Grenadiers & cent vingt Houſſards, formant en tout trois mille huit cents hommes, ſous les ordres du Baron de Vachtendonck. Ces vaiſſeaux étoient parties de Gênes le 6 d'Août. Ils entrerent le 9 dans le Port de la Baſtie ; & dès le lendemain le Colonel Vela, Commandant des troupes Génoiſes, ſortit à la tête de huit cents hommes de cette Nation, & ſoutenu de toutes les troupes Impériales. Il tomba ſur les aſſiégeans, les força en moins d'u-

Arrivée des ſecours fournis par l'Empereur aux Génois ; & leurs opérations.

AN. 1731. ne heure dans tous leurs poſtes, & les mit dans une entiere déroute, après leur avoir tué quatre cents hommes. Il leur prit quatre pieces de canon ; mais il ne fit que cinquante priſonniers, parmi leſquels ſe trouva le P. Bernardin de Cozacco Capucin, un de leurs principaux Prédicateurs, & qui n'avoit pas peu contribué à leur rébellion.

La Corſe eſt pleine de Prêtres & de Moines. Les Récolets, les Capucins & les Servites ont dans cette Iſle ſoixante & quinze Couvents ; & les Corſes ont pour eux une profonde vénération. Ces Moines & ces Prêtres ne ſe contentoient pas d'animer les *eſprits* à la révolte par leurs prédications : on les voyoit armés à la tête des Rébelles ; & les Génois n'eurent point dans la Corſe d'ennemis ni plus fougueux, ni plus dangereux.

Le Colonel Vela pouſſa ſes avantages, & prit tout de ſuite Cardo, qu'il brûla, après en avoir enlevé d'abondantes proviſions, que les Rébelles y avoient aſſemblées. Quelques jours après, * le Baron de Vachtendonck marcha avec deux mille hommes vers

* Le 14 d'Août.

Digitized by Google

le Bourg de Furiano, situé à deux lieues de la Bastie, & qui étoit encore un des principaux magasins des Rébelles. Il y fit mettre le feu, après avoir défait & mis en fuite sept mille Corses qui avoient voulu l'arrêter dans un défilé. Ceux de ces Rébelles qui se sauverent, poursuivis par les Houssards, se précipiterent dans un marais, où ils périrent presque tous. AN. 1731.

Après cette expédition, Vachtendonck revint à la Bastie ; & les Rébelles ne reparurent plus dans la plaine. Sur ces entrefaites, on fit publier une amnistie pour tous les Corses qui mettroient bas les armes avant six semaines : mais on excepta de ce pardon leurs Chefs, dont la tête fut mise à prix. Plusieurs Villages profiterent de cette grace, & envoyerent leurs Députés à la Bastie pour faire leurs soumissions à la République. Mais l'on devoit peu compter sur ces soumissions forcées ; & l'on vit ces mêmes Corses qui avoient profité de l'amnistie se rejoindre aux Rébelles, à la premiere occasion qu'ils jugerent favorable. Amnistie publiée.

Le gros des mécontens s'étoit rassemblé vers le milieu de l'Isle, derriere

AN. 1731.

Retraite & plan de défense des mécontens.

les montagnes de Vescovato. Ils s'y étoient si bien retranchés, qu'on ne jugea pas à propos de les y attaquer. Leur plan étoit de se maintenir principalement dans ce poste; & ils avoient évacué tous ceux qu'ils avoient dans la partie Septentrionale de l'Isle, même celui de San-Fiorenzo, où les Génois entrerent sans résistance. Le système des Rébelles étoit le meilleur qu'il pussent suivre. Hors d'état de faire tête à des troupes réglées, lorsqu'elles les attaqueroient en pleine campagne, ou dans des Villages; mais inabordables dans les montagnes de Vescovato, d'où ils sortoient de temps en temps pour harceler leurs ennemis & ravager l'Isle, ils laissoient aux fatigues, au climat, & aux maladies, le soin de détruire peu à peu les troupes Génoises & Allemandes: prêts à reparoître alors avec avantage, & sûrs de reprendre sans beaucoup de peine tout ce qu'ils avoient abandonné.

Dépérissement des troupes Génoises & Allemandes.

Les Génois de leur côté sentoient qu'il étoit de la derniere conséquence de forcer les Rébelles dans leurs retraites. Mais le mauvais air, les travaux, les chaleurs excessives, la disette de

vivres, & sur-tout de bonnes eaux, qui manquoient durant l'été dans les Villes qu'ils occupoient, avoient déjà diminué considérablement leurs forces. Les Eglises de la Bastie étoient pleines de malades : on en avoit transporté beaucoup à Gênes. On fut obligé de solliciter auprès de l'Empereur un nouveau secours ; & on leva quelques Compagnies de Grisons, qui passerent en Corse. L'Empereur accorda le renfort qu'on demandoit. Deux mille deux cents hommes s'embarquerent à Gênes le vingt-quatre de Septembre, & se rendirent à la Bastie. Durant ce temps on faisoit la petite guerre, & les partis Corses avoient souvent affaire avec les détachemens des garnisons d'Ajaccio & de Calvi, qui les repoussoient toujours, mais sans en retirer grand avantage.

An. 1731.

Nouveaux renforts.

Les Corses sont naturellement sobres, agiles, & infatigables. Quand ils alloient à quelque expédition, ils portoient sur leur dos, dans un sac de cuir, quelques pains d'orge, du fromage & des châtaignes ; & c'étoit leurs provisions pour dix ou douze jours. Lorsqu'ils vouloient sortir de leurs

Façon dont les Rebelles faisoient la petite guerre.

Digitized by Google

AN. 1731. montagnes pour aller piller le pays, ils se rassembloient au son de leurs cornets. Ils marchoient, non pas en colomne, ou en bataille : mais à la débandade, au-travers des campagnes, & sans suivre aucun chemin. Dès qu'ils appercevoient quelque détachement, ils se courboient contre terre, & se coulant derriere les brouſſailles, ils tomboient tout à coup sur leurs ennemis en tirant de toutes parts. Dès qu'ils avoient tiré, ils se jettoient en arriere pour recharger ; ce qu'ils exécutoient avec une grande vîtesse : de façon qu'une troupe attaquée ne pouvoit ni savoir leur nombre, ni ajuster ses coups pour répondre à leur feu. Le meilleur moyen étoit de les poursuivre vivement en haie fort ouverte : mais alors ils franchissoient les murailles, les roches & les brouſſailles avec tant de légereté, qu'on ne pouvoit les atteindre.

S'il leur étoit aisé de faire retraite, il étoit très-dangereux de se retirer devant eux. Ils couroient avec une agilité surprenante s'emparer des défilés & des hauteurs, & chargeoient continuellement l'arriere-garde. Au retour de leur expédition, ils se sépa-

roient avec autant de facilité qu'ils s'étoient aſſemblés. Chacun s'en retournoit dans ſon village ou ſa montagne, juſqu'à ce qu'une nouvelle irruption les raſſemblât. Telle étoit la façon dont les Rébelles faiſoient la guerre, ſurtout depuis qu'ils s'étoient retirés dans les montagnes de Veſcovato. AN. 1731.

Vachtendonck y marcha, ſitôt que tous les renforts furent arrivés. Ces renforts, joints aux troupes Allemandes & Génoiſes qui étoient déja dans l'Iſle, formoient un corps d'environ neuf mille hommes. Cependant le Général Allemand, qui avoit des ordres de l'Empereur de tenter les voies de douceur s'il y avoit lieu, eut quelques conférences avec les Chefs des Rébelles, & il crut appercevoir des diſpoſitions favorables à un accommodement. Il ſuſpendit ſa marche juſqu'au retour d'un Officier qu'il dépêcha à Vienne, pour y porter le réſultat des conférences. Cet Officier revint le 28 d'Octobre, & rapporta que l'Empereur offroit aux Corſes de terminer par ſa médiation leurs différends avec les Génois; mais à condition que les Chefs des Rébelles ſeroient contraints de ſortir

Nouvelles opérations des Allemands & des Génois.

AN. 1731. de l'Isle avec leurs effets & leurs familles, sans espoir d'y pouvoir jamais rentrer.

Ces préliminaires ne furent pas acceptés; & Vachtendonck s'approcha de Vescovato : mais il ne l'attaqua pas. Il aima mieux tourner du côté de San-Pellegrino, dont les Rébelles étoient encore les maîtres, & il s'en empara. Cette Ville, quoiqu'entierement ruinée, ne laissoit pas de leur être avantageuse, à cause de sa situation. Elle est sur la côte Orientale de l'Isle, dans le district de Tavagna, à l'embouchure de la riviere de Fiume-Alto. Son Port offroit aux mécontens un moyen facile de recevoir les secours étrangers; & ce fut sans doute pour leur ôter cette ressource, que Vachtendonck y laissa une garnison. Il borna là ses opérations; & jugeant la saison trop avancée pour rien entreprendre de plus, il retourna à la Bastie.

Sa retraite laissoit la garnison de San-Pellegrino fort exposée. Le poste n'étoit pas tenable, étant trop éloigné des quartiers que Vachtendonck avoit fait prendre au reste des troupes, pour être secouru à temps en cas d'attaque.

Il

Il fut donc décidé qu'on l'évacueroit; & la garniſon qu'on y avoit miſe l'abandonna. On convint peu après d'une trêve de trois mois, & l'on chercha de nouveau les moyens d'amener les choſes à un accommodement. AN. 1731. Nouvelle Trêve.

Vachtendock malgré la trêve fit partir neuf cents hommes pour s'aſſurer de nouveau de San-Pellegrino ; & quelques Ingénieurs furent chargés de fortifier ce poſte. Les Rébelles s'en plaignirent ; mais ſans ſe mettre en devoir de troubler cette entrepriſe. La trêve n'eut pas lieu par rapport aux troupes Génoiſes, dont le principal quartier étoit à Ajaccio, & par conſéquent plus à portée de faire la petite guerre avec les Rébelles, que les troupes Allemandes cantonnées vers la Baſtie. Le Colonel Vela fit brûler quelques villages des révoltés, & couper les oliviers de divers cantons de l'Iſle, pour ôter aux mécontens le produit qu'ils en retiroient. La guerre devint cruelle entre les Génois & les Corſes. On pendit à la Baſtie quelques Officiers Corſes : les Corſes par repréſailles firent pendre quelques-uns de leurs priſonniers Génois.

AN. 1731. On demande à Vienne de nouveaux secours.

La rigueur de la saison, les neiges, les pluies, la disette, sur-tout de viandes fraîches, les fatigues d'une campagne faite dans un pays dur & inconnu, avoient causé parmi les troupes de l'Empereur des maladies qui les avoient diminuées de moitié. On n'avoit pas aussi laissé de perdre du monde dans quantité de petites actions que les détachemens avoient eu à soutenir presque chaque jour. Les Rébelles tiroient un grand avantage de la connoissance du pays, & réussissoient presque toujours à faire tomber leurs ennemis dans les embuscades auxquelles le terrain de cette Isle est tout-à-fait propre. Pour réparer ces pertes, il fallut demander à l'Empereur un troisieme secours; & on l'obtint: mais il fut longtemps sans partir.

Giafféri Général des Rébelles.

Pendant que les Génois sollicitoient ces renforts, les mécontens redoubloient leurs préparatifs. Louïs Giafferi étoit devenu leur Général. C'étoit un des plus riches Seigneurs de la Corse, qui n'avoit pas moins de talens que Pompiliani, & qui avoit plus de ressources. On a déja vû ses négociations à Livourne, pour faire passer des

Digitized by Google

secours en Corse. Il y étoit retourné le 4 d'Octobre, accompagné de deux Officiers François : il en étoit reparti le 8. après avoir visité le Consul de France, & acheté quantité de provisions. AN. 1731.

Ces liaisons des Rébelles avec les François donnoient aux Génois des inquiétudes cruelles. Un armement formidable qu'on préparoit en Espagne, & que l'on croyoit menacer l'Italie, augmentoit les allarmes. On soupçonnoit des Citoyens de Gênes même d'être d'intelligence avec les Rébelles ; & ce n'étoit pas sans raison. Les Corses agissoient comme s'ils étoient sûrs d'être soutenus puissamment, & leurs Chefs répandoient le bruit de l'arrivée prochaine de secours formidables ; soit que ce fût l'espoir réel de leurs intrigues, ou le langage de leur politique. On disoit que la France avoit des vûes sur la Corse ; que l'Espagne y prétendoit pour Dom Carlos. La situation équivoque des affaires générales de l'Europe accréditoit les sujets de crainte les moins fondés, & multiplioit les conjectures fâcheuses. Sujets de crainte des Génois.

Digitized by Google

AN. 1731.

Leurs démêlés avec la France.

Dans ces circonſtances Gênes ne pouvoit avoir trop de ménagemens pour la Cour de France. Cette Cour continuoit à demander hautement ſatisfaction de l'inſulte faite à ſon pavillon ; & quoique la République eût rendu, comme je l'ai dit, le navire que les galeres de Gênes avoient arrêté, le Miniſtre François inſiſtoit vivement ſur la reſtitution des munitions de guerre, & ſur la liberté des Corſes qui s'étoient trouvés ſur ce navire. Il fallut que la République ſe conformât à ces prétentions. Elle renvoya à Livourne le navire en queſtion avec toute ſa charge & tout ſon monde, paya tous les frais de cette affaire, & députa *le Marquis Jean-Baptiſte Doria, en qualité d'Envoyé extraordinaire, pour faire au Roi de France les excuſes & les ſatisfactions convenables. Il eut ordre au même temps de repréſenter à ce Prince, que la République ne pouvant douter des intentions favorables de ſa Majeſté à ſon égard, la nouvelle marque qu'elle oſoit en attendre étoit une défenſe à tous les ſujets du Roi d'aider les Rébelles de Corſe.

* Le 25 d'Octobre.

Les excuſes de la République furent agréées ; mais on fit au même temps ſentir à quels malheurs les Génois s'étoient expoſés, & juſqu'où la France avoit réſolu de porter ſon reſſentiment. On ajoûta qu'ils avoient pris le bon parti en obtenant par leurs ſoumiſſions & leurs ſatisfactions le pardon de leur faute ; mais que, plus la clémence dont on uſoit à leur égard étoit grande, plus ils devoient ſonger à s'en montrer dignes. Cette réponſe ſeche, & peu propre à raſſurer les Génois, fut tout le fruit de la députation de Doria. AN. 1731.

La trêve conclue pour trois mois en Corſe étoit expirée, ſans que les négociations entamées durant cet intervalle euſſent rien produit. On étoit encore au fort de l'hyver ; & l'on ne laiſſa pas d'agir. Les troupes Allemandes & Génoiſes, diviſées en quatre corps, porterent par-tout le ravage. Je n'entrerai point dans ces détails. On enleva les beſtiaux, on brûla les magaſins : les plants de vignes & d'oliviers furent détruits ; plus de trente villages ou bourgs furent ruinés ; & l'on maſſacra tout ce qu'on y trouva de Rébelles. Mais ceux-ci ſe jetterent AN. 1732.

Digitized by Google

AN. 1732. dans leurs montagnes inacceſſibles ; & leurs ennemis furent contraints par les neiges, les pluies & le froid de rentrer dans leurs quartiers, après un dégât qui, en ruinant le pays & augmentant la difficulté des ſubſiſtances, leur étoit preſque auſſi préjudiciable qu'aux Rébelles mêmes.

Pieges que tendent les Rébelles. Si les Corſes étoient obligés de laiſſer leurs ennemis maîtres de la campagne, ils ne laiſſoient pas de leur faire eſſuyer de temps en temps de rudes échecs, par des embuſcades, des ſurpriſes & des pieges de toute eſpece. Le 24 de Janvier de l'année 1732. quatre Moines Corſes ſe rendirent à Calvi, & ſe dirent Députés des Bourgs de Caléazzo & de Corbora. Ils expoſerent au Gouverneur de Calvi, que ces deux bourgs conſervoient pour la République une inviolable fidélité, mais qu'ils n'oſoient déclarer leurs ſentimens, de peur d'eſſuyer les violences des Rébelles ; qu'ils ſupplioient donc qu'on leur donnât quelques troupes, pour pouvoir montrer en ſûreté leurs bonnes intentions. Le Gouverneur fut la dupe des démonſtrations de zele affectées par les quatre Moines. Sa garniſon étoit

compoſée de huit cents Allemands : il en détacha trois cents pour aller occuper ces deux bourgs, après avoir fait ſigner aux prétendus Députés un acte de ſoumiſſion. Il n'eut pas même aſſez de défiance pour les retenir en ôtage. Sitôt que le détachement fut arrivé aux environs de Caléazzo, il fut inveſti par un corps de Rébelles bien ſupérieur ; & il n'échappa qu'environ quatre-vingts hommes, qui eurent le bonheur de regagner Calvi. AN. 1732.

Les troupes Génoiſes & Allemandes, diminuant ainſi de jour en jour, avoient été obligées d'abandonner pluſieurs poſtes. Les Rébelles s'y étoient établis, & entre autres dans San-Fiorenzo, dont Giafferi avoit fait le lieu de ſa réſidence. Trois galeres Eſpagnoles, ſéparées d'une Flotte ſur laquelle Dom Carlos paſſoit en Italie, furent jettées par la tempête fort près de ce Port ; & elles y relâcherent vers le milieu de la nuit. L'arrivée imprévûe de ces trois galeres jetta d'abord quelque allarme parmi les Mécontens. Giafféri courut au Port ; la garniſon prit les armes : mais ſitôt qu'on eut appris que c'étoit des galeres d'Eſpagne, & Galeres Eſpagnoles relâchent à San-Fiorenzo.

AN. 1732. que la Comteſſe de S. Eſtevan, épouſe d'un des Miniſtres de Dom Carlos, s'y trouvoit avec quelques autres Dames, Giafféri s'empreſſa de leur offrir tous les ſecours poſſibles. Les Dames vinrent ſe repoſer au Château, où l'on eut pour elles les plus grands égards pendant les trois jours qu'elles y demeurerent; & durant tout ce temps, le Pavillon d'Eſpagne fut arboré ſur la Forteresſe. Ces circonſtances, qui ne naiſſoient peut-être que de la politeſſe de Giafféri, ne furent pas regardées comme indifférentes. Elles appuyerent les idées que l'on avoit des liaiſons étroites des Corſes avec l'Eſpagne : elles redoublerent les eſpérances des Rébelles, & les craintes des Génois.

Réſolutions de l'Empereur ſur les affaires de Corſe.

Les affaires de Corſe donnoient auſſi quelque inquiétude à l'Empereur. Il appréhendoit que ſi la guerre éclatoit dans ſes Etats d'Italie, comme il y avoit lieu de le craindre, ſes ennemis ne profitaſſent des troubles de la Corſe, ſoit en donnant par-là de l'occupation aux Génois, ſur le ſecours deſquels il comptoit, ſoit même en s'établiſſant dans cette Iſle. Il réſolut donc de faire tous les efforts néceſſaires pour la pacifier au plus

plus vîte. Le Prince Louïs de Virtemberg, nommé pour y commander les troupes Allemandes qui y étoient déja, & celles qu'on ſe préparoit à y envoyer, eut ordre de ne rien négliger pour amener les Rébelles à une prompte conciliation. AN. 1732.

L'on ne ceſſa durant tout le reſte de l'hyver de faire des diſpoſitions pour le paſſage des renſorts qui s'aſſembloient. Les Génois avoient eu grand ſoin de payer les ſommes qu'ils avoient promiſes pour la ſolde des troupes Allemandes, & d'établir en Corſe des magaſins proportionnés au nombre de celles qui devoient y agir. Le Prince de Virtemberg, le Prince de Culmbach, le Général Schmettau, étoient ſur le point de s'embarquer avec ſix mille hommes. Les Rébelles, inſtruits de ces formidables préparatifs, crurent devoir ſe hâter de frapper quelque grand coup avant l'arrivée de ces nouvelles forces.

Le 3 de Mars, Girolamo Ciccaldi, l'un de leurs Chefs, entra dans la plaine d'Olmetta * à la tête de deux mille ſix Opérations des Rébelles.

* Il ne s'agit pas ici d'Olmetta, petite Ville, voiſine de San Fiorenzo, mais d'un diſtrict de ce nom, vis-à-vis le golfe de Valinco.

AN. 1732. cents hommes, & y mit tout à feu & à ſang. Le Marquis Giuſtiniano, qui commandoit dans Ajaccio avec une garniſon conſidérable de troupes Génoiſes, fit un gros détachement, ſous les ordres du Colonel Arnaud, pour repouſſer les Rébelles. Cet Officier les rencontra près de Caſtellaro, & les ayant mis en fuite après deux heures de combat, il les pourſuivit juſqu'au Village de Bartélia, qui étoit de leur parti. Il y entra, mit le feu à quelques magaſins que les habitans avoient abandonnés à ſon approche, & enleva un aſſez grand nombre de beſtiaux.

Les Rébelles ne furent pas longtems ſans reparoître. Ciccaldi revint le 6. dans la plaine d'Olmetta avec quatre mille hommes. Le Colonel Arnaud & Vénéroſo marcherent à lui à la tête de huit cents Génois, & malgré l'inégalité de leurs forces ne balancerent pas de l'attaquer. L'action fut vive, & l'on ſe battit de part & d'autre avec acharnement. Les Rébelles avoient au milieu d'eux des Moines qui les animoient au combat, & combattoient eux-mêmes. Un de ces Moines perça le Colonel Arnaud d'un coup d'épée par der-

Digitized by Google

riere. Vénéroso eut une oreille emportée d'un coup de sabre. Les Génois voyant leurs deux Principaux Officiers blessés, accablés par le nombre, & ayant déja perdu cent vingt hommes, furent contraints d'abandonner la partie, & se retirerent. Ciccaldi profita de sa victoire. Il s'avança vers la petite Ville d'Olmettina, qui étoit attachée au parti de la République. Les Magistrats de cette Ville vinrent au-devant de lui, & lui présenterent les clefs, ajoûtant que leur Ville avoit résolu de se joindre aux Corses confédérés, & qu'ils étoient prêts d'accéder à l'acte de confédération que les Chefs des Rébelles faisoient signer à leurs partisans. Ils le signerent, & prêterent serment de fidélité sur l'Evangile. Ciccaldi laissa six cents hommes pour garder sa nouvelle conquête, & termina là son expédition. AN. 1732.

Sur ces entrefaites, on fit publier au nom de la République * une nouvelle amnistie pour tous ceux qui mettroient bas les armes dans l'espace de six semaines. Les Chefs n'en étoient point exceptés. Mais les avantages qu'ils ve- Nouvelle amnistie.

* Le 7 de Mars.

AN. 1732.

noient de remporter n'étoient pas des évenemens propres à leur faire embraſſer ce parti. Tandis que Ciccaldi agiſſoit avec ſupériorité du côté d'Ajaccio, Alexandrini à la tête de quatre mille Rébelles eſſayoit d'en faire autant du côté de la Baſtie. Il traverſa le torrent de Pilinazzo, dans le deſſein de ſurprendre Biguglia, où il y avoit deux cents cinquante Allemands. Le Baron de Vachtendonck en fut averti aſſez tôt pour les ſecourir. Il attaqua les Rébelles dans une Vallée où il les trouva aſſez avantageuſement poſtés. Ils ſe défendirent avec vigueur durant deux heures : mais enfin ils ſe retirerent ; & Vachtendonck, content de leur avoir fait manquer leur coup, ne crut pas devoir s'engager à la pourſuite dans des défilés qu'il ne connoiſſoit pas.

Les Rébelles continuent d'agir.

Ils ne réuſſirent pas mieux dans leur tentative ſur San-Pellégrino, ou j'ai dit que Vachtendonck avoit mis neuf cents hommes avec ordre de s'y fortifier. Les Rébelles étoient plus heureux au Midi de l'Iſle ; & leur entrepriſe ſur Sarténé eut le ſuccès le plus heureux. Giafféri la conduiſit lui-même. Il avoit

Leur entrepriſe ſur Sarténé.

inutilement tenté de gagner les Habitans de cette Ville par des promeſſes & des préſens. Il réſolut d'employer la force pour ſe les ſoumettre, & donna ordre à ſept mille hommes de s'aſſembler pour l'exécution de ce projet. Sarténé eſt une petite Ville, Capitale d'un diſtrict de ce nom, dans la partie méridionale de la Corſe. Elle n'eſt cloſe que d'une ſimple muraille; & toutes les Villes qui ſont dans les terres n'ont point d'autres fortifications; pas même Corté, qui étoit autrefois la Capitale de toute l'Iſle. AN. 1732.

Giafféri ayant donné l'ordre de partir, ſes troupes prirent les armes bien avant le jour. Il ſe mit à leur tête; & avant que de ſe mettre en marche, il fit réciter des prieres pour ſe rendre le Ciel propice. Le Jeſuite Euſtache Alvaradino prononça enſuite un Sermon propre à échauffer les eſprits. On partit, & on arriva devant Sarténé à ſept heures du matin. On trouva les Habitans hors de leurs murs, & rangés en bataille dans la plaine au nombre de deux mille. Ils s'attendoient à être attaqués, & avoient demandé du ſecours à Vaehtendonck, qui étoit pour

AN. 1732.

lors à Ajaccio. Giafféri avoit ſû que ce ſecours devoit arriver ce jour même : mais il comptoit avoir auparavant emporté la Place. Il attaqua les Habitans de Sarténé avec toute l'ardeur que la ſupériorité du nombre pouvoit inſpirer à ſes gens. Les Habitans de leur côté ſoutinrent avec opiniâtreté ſes efforts, s'attendant à toute heure à l'arrivée du ſecours. Enfin ils furent contraints de rentrer dans leur Ville. Ils y emmenerent avec eux pluſieurs priſonniers qu'ils avoient faits durant l'action ; entr'autres Piccioli, ami intime de Giafféri.

A peine étoient-ils rentrés qu'on vit paroître le ſecours qu'ils attendoient. Il conſiſtoit en trois mille quatre cents hommes, tant Génois qu'Allemands, dont ſix cents étoient à cheval. Ces troupes étoient partagées en quatre corps, ſous les ordres du Baron de Vachtendonck, du Baron de Vences, du Colonel Véla, & du Colonel Arnaud. Giafféri ne s'étonna point, & fit ſur le champ ſes diſpoſitions pour les recevoir. Il poſta mille hommes pour faire tête aux habitans de Sarténé, s'ils faiſoient quelques ſorties, comme il

y avoit lieu de s'y attendre ; & il rangea en bataille le reſte de ſon monde, pour ſoutenir l'attaque des Allemands & des Génois. AN. 1732.

Ceux-ci ne tarderent pas à le charger de toutes parts ; Vachtendonck & le Baron de Vences de front, Arnaud & Véla en flanc. Il ſoutint par-tout leurs efforts avec un égal ſuccès, & les repouſſa avec perte de plus de ſoixante hommes. Les Corſes dans cette occaſion ne ſuivirent pas leur maniere ordinaire de combattre. Ils firent ferme, & reſterent toujours en bon ordre. Vachtendonck, ne pouvant les rompre, feignit de fuir, comptant qu'ils ne manqueroient pas de ſe débander. Mais Giafféri, trop habile pour donner dans le piege, contint ſes troupes. Les Allemands & les Génois revinrent à la charge ; & leur feu vif & fait à propos, ayant tué environ huit cents hommes, cauſa quelque déſordre dans les rangs des Corſes. Mais ceux-ci, plus animés que jamais, s'abandonnerent ſur leurs ennemis le ſabre à la main, les culbuterent, les pourſuivirent l'eſpace d'une lieue, tuant ou faiſant priſonniers tous ceux qu'ils purent join-

AN. 1732.

dre. Le Colonel Arnaud tomba de cheval dans cette déroute, se rompit une côte, & fut pris avec plusieurs autres Officiers.

Durant ce combat, les mille hommes destinés à faire tête aux habitans de Sarténé étoient aux prises avec eux. Les habitans, voyant que le secours sur lequel ils comptoient étoit dissipé, faisoient tous leurs efforts pour percer, & se sauver en abandonnant leur Ville. Giafféri eut vaincu assez-tôt pour les en empêcher. Il les repoussa dans la Ville, & y entra en vainqueur irrité, dans le dessein d'y mettre le feu. Les habitans dans la derniere consternation s'attendoient aux plus rigoureux traitemens. Les rues étoient pleines de femmes & d'enfans, qui pleuroient & demandoient grace. Des principaux Citoyens vinrent implorer la clémence de Giafféri; ses propres Officiers se joignirent à eux. Il se laissa toucher, & se contenta de se faire apporter les deniers publics.

L'idée d'un Chef de Montagnards rébelles emporte avec soi je ne sais quoi de barbare & d'affreux. L'humanité semble entrer peu dans le carac-

tere des Héros de cette trempe. C'eſt avec ces traits que j'ai peint le fameux Sampiero : mais en cela Giafféri ne lui reſſembloit pas. Ses mœurs ne ſe reſſentoient point de celles de ſa nation. Auſſi généreux que vaillant, il eut ſoin que les priſonniers fuſſent bien traités : il offrit même de les relâcher tous, ſi l'on vouloit lui rendre ſon ami Piccioli ; ce qui fut accepté. Délicat ſur les procédés, quelques Officiers Allemands ayant été arrêtés par ſes eſpions, pendant qu'ils ſe promenoient aux environs de Calvi, il déſaprouva cette ſurpriſe, régala bien ces Officiers, & les renvoya libres. AN. 1732.

Au reſte la politique, dans ce dernier trait, ſe concilioit à merveilles avec la nobleſſe de ſentimens. Giafféri affectoit en toute occaſion d'avoir beaucoup d'égard pour les Allemands, & de les ménager beaucoup plus que les Génois. Par là ce Général habile ſe concilioit l'eſtime des Officiers Impériaux, qui devoient être arbitres, en cas d'accord ; & il ſemoit au même temps de la jalouſie, & peut-être des ſoupçons, dans l'eſprit des Génois, à qui ſes égards de préférence pour les Allemands pour- Généroſité & politique de Giafféri.

Digitized by Google

AN. 1732. roient paroître choquans, ou même ſuſpects. Cette conduite dut contribuer aux mécontentemens que l'on conçut à Gênes contre les Officiers de l'Empereur, comme on le verra dans la ſuite.

Secours fournis aux Rébelles. Les forces des Rébelles augmentoient par leurs avantages. Elles étoient encore accrues par les ſecours que leur apportoient chaque jour des vaiſſeaux, la plûpart François. Les Génois craignoient d'irriter la France en s'y oppoſant. Cinq barques de la République oſerent cependant brûler un vaiſſeau portant pavillon de France, qui étoit à l'ancre dans le port de Girolata, & qui avoit débarqué en Corſe une grande quantité de munitions de guerre & de bouche pour les Mécontens. Le Baron de Wins, Colonel Allemand qui ſervoit dans cette Iſle, eut part à cette violence. L'Empereur en fut très-fâché, & le fit conduire priſonnier dans la Forteresſe de Crémone. L'Envoyé extraordinaire de l'Empereur à Florence fit des excuſes au Marquis de la Bâtie, Miniſtre de France, au ſujet de cet évenement, & lui fit part de la maniere dont

on avoit agi envers le Baron de Wins. AN. 1732.

La France tira des Génois uue ſatisfaction plus éclatante. Ils ſe ſoumirent à tout ce qu'on voudroit exiger d'eux. Une eſcadre de quatre vaiſſeaux de guerre, armés à Toulon, eut ordre de toucher à Gênes * pour y faire ſavoir les intentions du Roi. On s'y conforma. On paya la valeur du navire & de ſa charge : l'Officier Génois qui commandoit les barques fut empriſonné dans la Citadelle de Savone : les Patrons des barques furent enfermés dans la Tour de Gênes ; & le Sénat fit publier & afficher une Ordonnance, par laquelle il defendoit aux ſujets de la République de faire aucune viſite ſur les bâtimens portans pavillon François. A ce moyen cette affaire fut apaiſée. Mécontentemens de la France contre Gênes apaiſés.

Cependant le nouveau ſecours promis par l'Empereur, conſiſtant en ſix mille quatre cents hommes, s'étoit embarqué à Gênes le quatre d'Avril, & étoit arrivé en Corſe. Le Prince de Virtemberg y avoit débarqué le ſept. L'amniſtie publiée par la République, un mois avant, étoit ſur le point d'expirer. Les Rébelles n'en avoient point Le nouveau ſecours, promis par l'Empereur, paſſe en Corſe.

* Au mois de Juin.

AN. 1732. profité. Les Génois auroient bien ſouhaité que le Prince de Virtemberg eût marché ſur le champ aux ennemis : mais ce Prince avoit des ordres de ne mettre en uſage la voie des armes, qu'après avoir épuiſé les moyens de douceur. Il devoit offrir aux Corſes non ſeulement la médiation, mais la garantie de l'Empereur, & eſſayer de les engager à ſe ſoumettre, en leur propoſant des conditions avantageuſes.

La Cour de Vienne avoit plus d'une raiſon d'en agir ainſi. On ne pouvoit forcer les Rébelles dans leurs retraites, ſans ſacrifier bien du monde. Si les mécontens s'opiniâtroient à ſe défendre dans leurs montagnes & leurs forêts, ils y pouvoient réſiſter longtemps. La poſition des affaires de l'Europe étoit telle que l'Empereur pouvoit être obligé dans peu de rappeller ſes troupes de Corſe, pour s'en ſervir ailleurs. S'il croyoit de ſon intérêt d'aſſurer aux Génois la poſſeſſion tranquille de la Corſe, il ne l'étoit pas moins de terminer promptement cet ouvrage ; & la voie de la négociation paroiſſoit la plus courte & la plus sûre. Le Prince de Virtemberg

ne négligea donc rien pour la faire réussir.

AN. 1732.

Il commença par faire les dispositions qu'il crut les plus capables d'intimider les rébelles. Il plaça le Général Schmertau avec cinq mille hommes sur les hauteurs de San-Fiorenzo, & se porta lui-même avec huit mille auprès de Calvi, prêt à attaquer les Rébelles de ces deux côtés à la fois, tandis que le Colonel Véla, à la tête des troupes Génoises, agiroit du côté d'Ajaccio. Après ces préparatifs, il fit publier l'offre que l'Empereur faisoit de sa médiation & de sa garantie, & une amnistie pour tous ceux qui dans l'espace de cinq jours se soumettroient, & apporteroient leurs armes.

Conduite du Prince de Virtemberg.

Au lieu de profiter du nouveau pardon, les Corses ne songerent qu'à se fortifier dans leurs différents postes, à munir les retranchemens qu'ils avoient pratiqués dans les montagnes & sur les chemins, à s'emparer des bois & des défilés. Ils oserent même insulter les camps du Prince de Virtemberg & du Général Schmettau. Les troupes Allemandes se tinrent sur la défensive, & se contenterent de chasser les Ré-

Digitized by Google

AN. 1732.

belles des hauteurs & des paſſages dans les environs des deux camps.

L'amniſtie avoit été publiée le dix-ſept d'Avril du côté de Calvi, & le dix-neuf de celui de San-Fiorenzo. Le vingt-trois, jour auquel elle expiroit, le Prince envoya un trompette aux Chefs des Corſes, pour les ſommer d'accepter le pardon offert, & la médiation de l'Empereur. Ils reçurent ces offres avec reſpect, mais ſans y ſouſcrire, & demanderent du temps pour ſe déterminer là-deſſus. Ils ſe flattoient toujours de recevoir des ſecours puiſſans de divers endroits. Les Chefs répandoient même les bruits de l'arrivée prochaine d'une Flotte formidable deſtinée à les ſoutenir. Tant que cette eſpérance ſubſiſtoit, ils ne cherchoient qu'à obtenir de nouveaux délais; mais on ne crut pas devoir leur en accorder davantage.

Il attaque les Rébelles.

Le Prince de Culmbach, détaché avec deux mille cinq cents hommes partagés en trois corps, parcourut toute la Province de Balagna, la plus fertile de l'Iſle, & la ſoumit entiere, ſans avoir éprouvé de réſiſtance qu'aux Villages de Moniſtero & de Monté-Mag-

gioré. Le Général Schmettau avec ſes troupes qu'il commandoit deſcendit * dans la Province de Coſtéra, & ayant été joint par divers détachemens attaqua au même temps les trois principaux poſtes de cette Province, S. Jacques, Bigorno, & la Croix de Lento, d'où il chaſſa les Rébelles après une heure de combat, ſans avoir eu plus de huit hommes tués, & dix bleſſés. AN. 1732.

Ces expéditions parurent d'autant plus heureuſes, que quoiqu'il n'y ait aucune Place forte dans l'intérieur de la Corſe, il n'eſt pas néantmoins facile d'y pénétrer. Les Corſes, de tout temps occupés de guerres civiles & de révoltes, ont bâti la plûpart de leurs Villages ſur des hauteurs, & dans des ſituations naturellement fortifiées. Les maiſons en ſont ſouvent crénelées, voûtées, terraſſées, toutes raſſemblées, & ſe flanquant les unes les autres : il n'eſt preſque point de Villages qui ne puſſent ſoutenir un petit ſiege ; mais les Rébelles les abandonnerent pour ſe retirer au-delà du Golo, & ſe jetter dans les montagnes, dont

* Le 26 d'Avril.

AN. 1732. ils avoient rendu les approches impraticables, & où ils craignoient peu qu'on les forçât.

Tandis que le Prince de Virtemberg faiſoit mettre le feu aux Villages abandonnés, le Colonel Véla, après avoir battu un corps de Rébelles près de Calcatoggio, ſe diſpoſoit à joindre le Prince de Culmbach, qui marchoit à lui, & à inveſtir les Corſes dans leur retraite. On mettoit cependant à feu & à ſang tous les Villages où l'on éprouvoit la plus légere réſiſtance, pour intimider ceux qui reſtoient encore à ſoumettre. Mais les Rébelles, ſoutenus toujours par leurs Chefs dans l'eſpoir d'un ſecours formidable & prochain, voyoient avec conſtance brûler leurs maiſons, détruire leurs bleds & leurs oliviers, maſſacrer leurs familles, plûtôt que d'accepter le pardon qu'on leur offroit. Ces ravages affreux durerent huit jours, c'eſt-à-dire, le reſte du mois d'Avril.

Les Corſes penſent à ſe ſoumettre.

Enfin les Corſes ſe déſabuſerent. On ne pouvoit plus les amuſer en les flatant qu'ils étoient l'objet du grand armement qui ſe faiſoit dans les ports d'Eſpagne. Sa deſtination, long temps cachée,

chée, n'étoit plus un myſtere : les Puiſ- AN. 1732.
ſances d'Italie, qui en avoient été alarmées, n'en prenoient plus d'ombrages ; & l'on ſavoit depuis quelque temps qu'il ne menaçoit qu'Oran. Les Algériens réclamés, & prévenus de bienfaits par les Rébelles, qui leur avoient envoyé des eſclaves échapés d'une galere Génoiſe, n'avoient répondu que par des politeſſes, & de fort légers préſens. Les autre reſſources des Corſes ne paroiſſoient pas plus ſolides ; ſoit que leurs eſpérances euſſent été détruites par les changemens arrivés dans les affaires générales ; ſoit que ces eſpérances n'euſſent jamais eu de fondemens biens réels. Les Chefs eux-mêmes ſentirent la néceſſité d'un accommodement ; & le deux de Mai, ils députerent au camp du Général Schmettau, à Roſtino, pour demander une ſuſpenſion d'armes, & la liberté de venir traiter eux-mêmes ſur la parole du Général.

Ils députent vers Schmettau.

Schmettau leur fit réponſe à la tête du camp, & en préſence de tous ſes Officiers : » Que la premiere fois que » les Rébelles auroient l'inſolence d'en- » voyer une telle députation, il feroit

Suites de cette affaire, ſelon les Mémoires publiés par les Génois.

AN. 1732. »pendre les Députés, & les Chefs »auſſi dès qu'il les auroit pris; mais »qu'il vouloit bien leur pardonner »pour cette fois d'être venus huit jours »après l'amniſtie expirée faire de pa»reilles propoſitions.» C'eſt ainſi que les choſes ſe paſſerent, ſi nous en croyons divers Mémoires que la République fit publier dans la ſuite de cette affaire. Ces mémoires ajoûtent que ce fut le ſeul pourparler qu'il y eut avec les Rébelles; que les hoſtilités continuerent depuis; que le quatre de Mai un détachement s'avança dans les diſtricts de Roſtino & de Canalé, qui ſe rendirent à diſcrétion, & qui furent imités par ceux de Cazzacconi, de Caſinca, & de Tavagna, dont on agréa la ſoumiſſion; que les Chefs perſiſtant dans leur obſtination, on envoya trente Houſſards à leur pourſuite; qu'ils ſongerent alors à demander pardon, & que le Prince de Virtemberg, conſentant de leur faire grace de la vie, refuſa de leur laiſſer la liberté; qu'avant qu'ils euſſent été informés de cette réponſe, qui décidoit de leur ſort, les Houſſards les ſurprirent les armes à la main, près de San-Pellégrino, le huit de Mai, &

les amenerent au camp du Général Schmettau, qui le lendemain les envoya au camp du Prince de Virtemberg à Corté; qu'ils y furent gardés à vûe par des ſentinelles, la bayonnette au bout du fuſil, juſqu'à l'arrivée de Rivarola, Commiſſaire Général & Plénipotentiaire de la République, auquel ils furent remis, de même que les priſonniers, les ôtages, & les armes de ceux qui s'étoient ſoumis. AN. 1732.

D'autres relations fort circonſtanciées racontoient les choſes bien différemment. Suivant ces relations, Giafféri avoit envoyé, dès le premier de Mai, huit Députés au Prince de Virtemberg pour parler d'accommodement. Le Prince écouta leurs propoſitions, & leur dicta des conditions préliminaires dont ils parurent aſſez contens. Ils revinrent trois jours après, & convinrent d'une trêve. Il fut arrêté que l'on tiendroit des conférences à Corté, que Giafféri y aſſiſteroit en perſonne, & qu'on donneroit des ôtages de part & d'autre. Giafféri envoya les ſiens le ſix, & reçut ceux du Prince le lendemain. Relations différentes de cette même affaire.

Le huit, les Officiers Allemands, &

AN. 1732. les Plénipotentiaires Génois, qui devoient se trouver aux conférences, se rendirent à Corté. C'étoit, de la part de l'Empereur, les Princes de Virtemberg, de Culmbach, de Valdeck, les Comtes de Ligneville & de Lowestein, le Baron de Vachtendonck, & les Généraux Schmettau & de Lowendahl; de la part des Génois, Camille Doria, Jerôme Veneroso, François Grappallo & Rivarola. Giafféri s'y rendit le jour suivant avec dix des principaux Chefs des mécontens, parmi lesquels étoient son parent Ciccaldi, le Marquis Rafaëlli Secrétaire Général des Rébelles, Piccioli, Alexandrini, & les Prêtres Astelli & Rafaëlli, frere du Marquis. Le Prince de Virtemberg leur fit un accueil très-gracieux, & les retint à souper.

Conférences tenues à Corté. Les conférences commencerent le dix. L'Evêque d'Aléria, dont la résidence ordinaire est à Corté, fut invité d'y assister. On lut les pleins pouvoirs des Plénipotentiaires, l'amnistie accordée par la République, & l'acte de garantie de l'Empereur. Le Prince de Virtemberg, Rivarola, & Giafféri, firent chacun un discours, où ils té-

moignerent reſpectivement les diſpoſitions où ils étoient de concourir à la conciliation pour laquelle ils étoient aſſemblés. Giafféri fit lire enſuite les conditions qu'il propoſoit. On continua les conférences les jours ſuivans avec beaucoup d'unanimité, & Giafféri régala à ſon tour les Officiers Allemands & les Plénipotentiaires Génois. AN. 1685.

Durant les négociations, on apprit que * quatorze Villages de la partie méridionale de l'Iſle avoient proteſté contre les conférences; qu'ils avoient même brûlé quatre antres Villages de ceux qui conſentoient à rentrer ſous l'obéiſſance de la République; & que le Colonel Véla marchoit avec deux mille hommes pour réduire ces mutins. Il y réuſſit; mais il arriva un autre incident qui eut plus de ſuites, & qui penſa être funeſte aux Chefs des Rébelles. J'ai dit qu'on ſoupçonnoit quelques Citoyens de Gênes d'avoir des intelligences avec eux. Le Prince de Virtemberg voulut éclaircir ces ſoupçons. Les Chefs nierent longtemps : il fut obligé d'en venir aux menaces : ils avouerent alors qu'ils Proteſt. de quelques Villages.

* Le 19 de Mai.

AN. 1732. avoient reçu des lettres & de l'argent de quelques Génois qu'ils nommerent. On exigea qu'ils repréſentaſſent ces lettres. Ils ditent qu'elles étoient à Veſcovato, & promirent avec ſerment de les rendre auſſitôt après le Traité. On y inſéra cette promeſſe, avec la condition que ſi les Chefs manquoient de l'exécuter, le Traité ſeroit nul, & qu'on uſeroit envers eux de la derniere rigueur.

Traité conclu. Ils y conſentirent, & ſignerent avec les autres Plénipotentiaires l'Acte par lequel ils s'en rapportoient à l'arbitrage de l'Empereur, qui ſe chargeoit de dreſſer inceſſamment un Reglement par lequel tous les différends des Corſes avec les Génois ſeroient terminés ſous ſa garantie. On promettoit auſſi par ce Traité divers avantages aux Chefs des mécontens.

On arrête les principaux Chefs des mécontens. Le lendemain qu'il fut ſigné, le Marquis Rafaëlli s'échappa. Comme en ſa qualité de Secrétaire il étoit dépoſitaire des lettres qu'on demandoit, on ſe douta qu'il s'étoit ſauvé pour n'être pas obligé de les donner. On arrêta les quatre principaux Chefs, Giaffèri, Ciccaldi, Aſtelli & Rafaëlli, comme complices de l'évaſion du Secrétaire.

Digitized by Google

Ils se rendirent prisonniers sans résis- AN. 1732.
tance. Ils furent d'abord conduits à la Bastie, & delà transportés à Gênes, * où ils furent renfermés dans la Tour. On les y traita bien ; mais ils y furent étroitement resserrés, & on leur ôta la liberté d'écrire.

Cependant on avoit envoyé un détachement pour se saisir du Marquis Rafaëlli : mais on ne put le découvrir. On brûla sa maison de Vescovato, dont il avoit enlevé les papiers. Il les avoit confiés à un de ses amis, qui s'étoit chargé de les garder : mais cet ami timide, craignant qu'on n'en eût quelque soupçon, & qu'on ne vînt faire des recherches chez lui, les alla porter lui-même au Commandant du détachement.

* Le 27 de Juin.

Fin du Livre sixiéme.

Digitized by Google

Rebacked D+W
6/1984

by Google

Digitized by Google